Jean-Paul Damaggio

Paul de Beaurepaire-Froment
(Moissac, 1872 - Paris, 1914)

Ce personnage hors du commun, à la vie si brève mais aux combats si considérables quitte Moissac où il est né, dès 1889-1890 (juste après La Tailhède autre figure locale) et à son arrivé à Paris il participe au journal ***La Tradition***. Avant ses 20 ans, il y évoque Moissac ainsi (janvier 1891) :

« CHANSONS POPULAIRES DU QUERCY

Dès le collège, j'avais eu l'idée de recueillir les vieilles chansons de notre Quercy, d'autant plus que je n'en connaissais pas de recueil. Au mois d'octobre 1890, je fus fort surpris de trouver à la bibliothèque de Moissac les Chansons Populaires du Bas-Quercy, *parues en 1889, et dont l'auteur M. Emmanuel Soleville, venait de faire don. Il est heureux que j'aie fait cette découverte, car sans cela j'aurais publié dans le volume que je donnerai bientôt*[1]*, une foule de chansons qui se trouvent déjà dans le livre de M. Soleville. On aurait crié au vol, au plagiat, et pourtant je les aurais eues tirées de mes manuscrits. Voilà comment se font quelquefois les réputations. »*

Et il cite une chanson de Moissac *:*

« A Moissac, la veille et le jour de Sainte Agathe, à la nuit, les enfants chantent dans la rue - ou plutôt chantaient, car tout se perd - cette chanson, munis de chandelles de résine allumées qu'ils cherchent à s'éteindre mutuellement et avec lesquelles ils se livrent bataille, au milieu de la joie et des rires.

Sento Agato / La pourrato / Sent Marti Lou leupi.
Aniren planta lou li / Al txardi dé Carabi, /
Aniren planta la sebo
Al cap dé la rego, / Aniren planta l'esclop / Al faun det barrot.

[1] Ce livre viendra bien plus tard et est fabuleux.

Sainte Agathe La pourrate, (1) Saint Martin Le pot à soupe.
Nous irons planter le lin, Au jardin de Carabin,
Nous irons planter l'oignon
Au bout de la raie, Nous irons planter le sabot, Au fond du barrot.
(1) Pourrato est intraduisible en français par un mot unique. A Cuiseul pourrato veut dire qui est l'époque ou l'on transplante les poireaux. »

Il veut inventer une autre langue française pleine d'occitanismes et à l'orthographe modifiée. Le mieux pour mesurer ce premier élément est de lire ***le Midi socialiste*** du 7 juin 1913, le jour où il présente la fête de la Pentecôté à Moissac.
« Dans la ville de Moissac, la fête de la Marine a été célébrée pour la Pentecôte, suivant l'antique coutume. La ville de Moissac est allongée au pied de coteaux au bord du Tarn. Fors autres choses, telle l'église de Saint-Martin, dont la partie occidentale parait le reste d'un temple gallo-romain du quatrième siècle, et qu'on éprouve le besoin de démolir prochaine-ment, la cité possède deux merveilles : le cloître de l'abbaye et le porche de la chapelle de l'abbaye, immense église qui est huy[2] paroissiale et la cathédrale de la ville. Le cloître est bien conservé, malgré la déplorable négligence dans laquelle on le quitta longtemps. Il a encore tous ses piliers simples ou géminés avec les arceaux en ogive : on évoque les moines qui, antan[3], y faisaient leurs

[2] Il écrit toujours huy pour aujourd'hui. Je ne sais à l'oral…
[3] Antan pour dire autrefois.

promenades silencieuses. Le portail de Saint, Pierre est le plus beau spécimen du douzième siècle, de la transition du roman à l'ogive, avec ses nombreux personnages sculptés sur le tympan et les hauts-reliefs des côtés.

En cette fête de la pentecôte à Moissac, il s'agit de marine fluviale ; mais les marins de la grande mer ne sont pas rares à Moissac. C'est même une chose caractéristique que cette petite ville, au mitan[4] des terres, ait toujours donné des navigateurs décidés et de hardis coureurs d'aventures.

Jadis, ores que la minoterie caorsinoise n'avait pas été ruinée par l'Amérique, les fêtes étaient splendides. Elles duraient quatre jours francs, du samedi au mardi inclusivement et les marins étaient en ribote[5] toute une semaine. A terre, nuit de cocagne, tourniquet, jeu de la cruche etc., baraques foraines de toutes sortes. Sur l'eau : joutes, mât incliné glissant, poursuite à la nage de canards, courses aux avirons et à la godille.

Huy, il n'y a vraiment de fête que le lundi. Ce jour-là, toutes les toilettes s'étalent sur la promenade du Moulin. Cette promenade, située au bord du Tarn est magnifique ; elle est plantée d'ormeaux très élevés qui joignent leurs cimes. On a devant soi le vaste bassin du fleuve, retenu par une chaussée cyclopéenne de trois cent mètres, et la verdure fraiche de la rive opposée des îles artificielles créées par le canal de dérivation du Petit Moulin.

---

[4] Au mitan pour dire au milieu.

[5] En ribote pour dire en fête.

La promenade tire son nom du Grand Moulin, construit au dix-huitième siècle par M. de Beaucaire, le premier meunier de France, imposante bâtisse, légère cependant avec les traits obliques de ses escaliers de bois extérieurs et ses balcons en fer forgé. Les belles dames n'y dansent plus avec les marins tout fiers de cet honneur; et nobles, bourgeois et peuple ne font plus la farandole mêlée fraternellement. On est devenu plus orgueilleux, en même temps que plus bête et plus méchant. Tout le monde s'habille à l'instar de Paris, et les ouvriers eux-mêmes trouvent qu'il est commun de ne pas parler la langue maternelle, l'admirable langue d'oc. A la chienlit, bâtard, de votre race !

Deux coutumes toutefois, si elles n'ont plus le même éclat, ont été conservées, héritage quelque peu respecté des ancêtres : la plantation du mai et la bénédiction du Tarn. Dès le vendredi soir on va donner des sérénades aux fonctionnaires municipaux et autres. Et pendant quelques jours, les vieux airs des tambours sonores et des fifres railleurs sont comme la résurrection de l'âme simple et malicieusement bonhomme des aïeux, qui flotte par la ville.

Le samedi soir, vers cinq heures, la musique et les marins avec leurs enseignes, qu'associent deux tambours et deux fifres vont espérer[6] le mai. C'est quelque chêne déjà gros et bien droit ; il est enguirlandé de couronnes et d'ancres de verdure et de papier. L'arbre est couché en long sur un char à

[6] Espérer pour dire attendre.

deux roues que traînent une paire de bœufs robustes et paisibles. On promène le mai par la ville pour l'avier[7] à l'endroit traditionnel où on le dresse dans un pré en pente au bord du Tarn, jouxte le pont que Napoléon fit construire. Autrefois, toute la ville assistait à la cérémonie et le peuple quittait le mai en tirant sur les cordes. Huy, il y a peu de monde, et il faut que ce soient les bœufs qui hissent l'arbre de leur front puissant auquel on attache la corde. Dementre[8] que le mai s'élève, la musique joue et les tambours et les fifres jouent des airs traditionnels.

Le dimanche matin, les marins assistent à la grand'messe, à la paroisse de Sainte-Catherine. Les enseignes y sont portées et à l'élévation les tambours et les fifres sonnent la Martxo des Reys, appelé aussi Marche de Turenne et qu'il ne faudrait pas croire d'origine provençale, sous prétexte qu'on l'a rencon-trée dans la Provence vantarde et accapareuse. Après la messe et encore dans l'après-midi, les marins, en deux groupes, accompagnés chacun du tambour et du fifre, vont porter aux notables du pain béni en échange duquel ils reçoivent des étrennes qui leur serviront à festoyer.

Le lundi, vers quatre heures et demie, après les vêpres, de l'église Sainte-Catherine, qui est tout près du canal, le clergé se rend dans une barque enguirlandée et endrapelée. Il prend place sous un dais : autour des chasubles d'or des officiants se rangent les surplis blanc des autres prêtres et les

---

[7] L'avier pour dire l'amener.

[8] Dementre pour dire pendant.

robes rouges des enfants de chœur. On va sur le Tarn auquel une écluse relie le canal. Autrefois, l'on boutait[9] *aux enchères, l'honneur de tenir le gouvernail et de porter les enseignes ; cela se payait fort cher.*

Sur les enseignes figurent saint Jean et sainte Catherine. On place sainte Catherine à la proue et saint Jean à la poupe. Il y a une quinzaine d'années que l'on a changé les enseignes. Celles- ci avaient été renouvelées sous Louis-Philippe, elles étaient en soie tricolore. Sur la bande blanche, brodée en relief des deux bords, figuraient saint Jean et sainte Catherine; des ancres d'or étaient dans les coins en haut et en bas ; le chef de la hampe, noué d'une cravate tricolore, était terminé par une boule dorée que surmontait une petite ancre de même. C'était un beau spectacle, lorsque ces vastes enseignes se déroulaient au vent en larges plis majestueux. Les nouvelles ne sont ni aussi grandes, ni aussi belles. Elles ne portent le saint et la sainte que d'un côté ; sur l'autre est inscrit : Société de secours des Marins. *Durant le trajet, les tambours et les fifres jouent, sur un rythme solennel, la Marche des Rois. Quand la barque débouche, sur le Tarn, il est cinq heures environ : la promenade du Moulin et les berges sont noires de monde. La barque est remorquée par des embarcations à la rame, ou tirée par un cheval, si l'eau est forte. Elle rebrousse le fleuve une centaine de mètres et dévale en face le bout de la promenade. Là, elle s'arrête un instant. L'officiant consacre de*

[9] Boutait pour dire on vendait.

l'eau ; avec un rameau de buis, il bénit les gens de la barque et, dans un large geste, la foule grouillante qui se signe ou se découvre. Puis il jette dans le Tarn l'eau bénite, une partie à tribord, l'autre à bâbord. Cette cérémonie, qui s'interprète au point de vue chrétien, comme l'intercession à Dieu d'écarter du fleuve les accidents et les noyades, est simplement une antique cérémonie païenne transformée, l'invocation au dieu du fleuve de parer les hommes qui l'honorent.

Le soir, la promenade fait un effet merveilleux, illuminée de lanternes vénitiennes. Elles courent en cordons entre les arbres autour des troncs desquels spiralent des serpents lumineux formés de petits verres allumés ; elles descendent en longues guirlandes de la cime des ormeaux ; une ancre de feu braisille à chaque bout de la promenade. Sur la foule, amollie par la belle saison et l'harmonie musicale, flotte cette senteur troublante faite de l'odeur légère des cigarettes et des parfums des femmes. Vers dix heures, on tire un feu d'artifice sur l'eau qui semble bouillonner en une double éruption inverse. Ensuite, l'embrasement des îles avec des feux de Bengale ; ce spectacle est superbe. Depuis quelques années, on a repris l'habitude de danser ; mais ce ne sont plus les vieux branles et bourrées du pays. Et l'on s'en va vers minuit, sous les antiques étoiles, avec cette tristesse vague, que l'on emporte des réjouissances publiques. Quelque part, dans la ville, on entend le tambour et le fifre qui s'éloignent. Le fifre railleur semble siffler : «Mes bons amis, autant en emporte le temps !»

Ce texte est un peu long mais un document rare et son auteur est présenté ainsi par Carnoy H. dans une notice[10] biographique :

Paul de Beaurepaire Froment
Écrivain, folkloriste (Moissac-en-Caorsin, 4 janvier 1872 – 1914). Pseudonymes : Pierre de Saint-Jean, Pierrè dé Sent-Xan. Adresse 4, promenade Marengo, Moissac et Paris 29, rue Gay-Lussac.
M. de Beaurepaire-Froment est Froment tout court à l'Etat-civil et ne tient pas à le cacher, devant être, s'il n'avait des idées spéciales sur ce point, encore plus fier du second nom que du premier.
En effet, les Froment, auxquels appartient M. de Beaurepaire-Froment, étaient des patriciens romains dont on remonte la filiation jusqu'au IIe siècle de notre ère. Ils vinrent au VIe siècle, s'établir dans le Midi de la Gaule. Ce sont eux qui avaient la magnifique devise, devenue depuis proverbiale : ***Fais ce que dois, advienne que pourra***.
On voit ce que pèsent les orgueilleuses et amusantes revendications de ceux qui se targuent de vieille noblesse, à côté de pareille lignée. Mais M. de Beaurepaire-Froment prétend que ceci ne peut représenter qu'un intérêt archéologique simple, et ne saurait donner droit à une quelconque gloriole, car seule compte la valeur personnelle.
« Il n'y a que les imbéciles ou les ignorants pour croire que la particule est une preuve de noblesse. Ce

[10] Dictionnaire international des folkloristes contemporains en 1903. Carnoy a été le chef de Beaurepaire à La tradition.

n'est qu'au Moyen-Age que les familles nobles prirent la coutume d'ajouter une particule à leur nom primitif. Plus tard, au XVIIe et au XVIIIe siècle, la particule n'indiqua pas nécessairement une condition de race noble et fut souvent personnelle. Et, ce que l'on sait encore moins, c'est que fréquemment les nobles signaient sans particule, même dans les actes publics. Ce n'est donc pas sur ce point, que le nom de quelqu'un est précédé ou non du de, qu'il faut se baser pour juger de la condition noble de sa famille, à l'époque où existait et était reconnue la caste nobiliaire.»

Les Froment, eux aussi, portèrent un temps la particule. Des branches de cette famille la portent encore actuellement ; d'autres branches, pour une raison ou pour une autre ne la portent plus. La branche de la région toulousaine, de la région *moundino*, à laquelle appartient M. de Beaurepaire-Froment, s'alliait encore à la fin du XVIIIe siècle, à la famille des seigneurs de Troy (canton de Mirepoix) qui a fourni la lignée de peintres : Nicolas, François et Jean-François de Troy. Bernard Froment, aïeul de M. de Beaurepaire-Froment, épousa Claire de Troy.

M. de Beaurepaire-Froment est par ligne féminine directe, l'héritier mâle, et d'ailleurs unique rejeton, représentant de la branche des antiques Beaurepaire, venue de Bourgogne en Quercy au commencement du XVIIe siècle, et dont la lignée mâle directe s'est arrêtée, dans notre siècle, en deux frères, ses grands oncles, restés célibataires.

M. Froment collabore aux revues suivants : *Le Gril, Revue félibréenne, la Terre d'oc*. Il est membre du

Comité de rédaction de la *Tradition*, rédacteur à la revue fédéraliste la *Terre de France*. Depuis 1891, il donne dans la *Tradition,* les *Chansons populaires du Quercy*.

M. Froment a publié : *Pensées d'un homme de treize ans* (petit in-8 carré, S. I., 1890, publication de luxe, tirée seulement à 45 exemplaires, non mise dans le commerce). La seconde édition de cette curieuse et documentaire œuvre d'adolescence a paru récemment (in-32, Paris, Lechevalier, 2 fr.) Elle est depuis longtemps épuisée : *un Génie méconnu : Numa Boudet* (Société libre d'Edition des Gens de Lettres, 1899), œuvre noble d'inspiration et de forme, où l'auteur a révélé un grand poète et penseur caorsinois, à la fois inconnu des lettrés comme de la foule et méconnu de ceux qui l'entourèrent.

Son service militaire en 1895-96 et, à la suite, l'absorption de son temps par des secrétariats de journaux, puis la direction effective de *La Tradition*, depuis janvier 1900, ne lui ont pas permis jusqu'ici de donner des volumes.

En dehors de la direction matérielle de *La Tradition*, dont il a augmenté encore l'intérêt et l'importance, il y écrit la si considérable *Critique bibliographique* qui à elle seule suffirait à la tâche d'un homme. De même qu'auparavant dans le *Réformiste*, la critique de M. de Beaurepaire-Froment est remarquée par son information, son érudition, et sa netteté, en même temps que sa loyauté, ce qui fait dire que *La Tradition* est une des rares revues où l'on trouve de la *critique*.

Il a en préparation : *Pieds-Terreux du Quercy*, études ; *Les Souvenirs de mon Oncle ; la Bataille de Fontenoy*, un point d'histoire fixé ; *Bibliographie du Quercy ; Chants populaires du Quercy ; Contes du Quercy; Légendes du Quercy ; Coutumes, traditions, superstitions du Quercy; Chants de Danses Quercynoises ; Légendes et Croyances du Large*[11].

Il est membre-fondateur de la fédéraliste *Escolo Moundino* de Toulouse et de la Fédération régionaliste française (1900).

M. de Beaurepaire-Froment et un des plus jeunes littérateurs ayant quelque notoriété. En 1892, à Paris, il fut un des organisateurs de ce précurseur et curieux Comité Fédéraliste qui siégeait au Café *Voltaire*. Il a contribué à répandre l'idée décentralisatrice et fédéraliste : c'est-à-dire, vouloir, dans une seule France toujours, des provinces ayant chacune leur autonomie, unies par le lien fédératif. Il a donné dans la *Terre de France* de remarquables articles de polémique fédéraliste et de sérieuses études de fond, telles que : *Les Paysans, le Canal des Deux-Mers*, *Léon Cladel*, critique très complète et de haute valeur sur cet écrivain. Un *Livre Antisémite*, magistrale critique du livre de Gourgeot *Les Juifs en Algérie*. Sous son nom, ou sous le pseudonyme de *Pierrè dé Sent-Xan*, il a publié en langue d'oc, dans le *Gril,* des articles et différentes pièces, et une série de *Bounos Historios*, qui se continue.

[11] Que de livres en préparation qui ne virent jamais le jour. Les manuscrits ont-ils été jetés à la poubelle après sa mort ?

Il a publié aussi : *Carnet de Pierre de Saint-Jean (Terre de France), La Surtaxe de Pavillon, la Question monétaire, L'Education populaire (in L'Abeille des Vosges), Dictionnaire étymologique de la Langue gasconne (in La Terro d'Oc), Pierre Puget, La mort d'Alcée Durrieux (in Le National), L'origine de Bonaparte, La fête de la pentecôte à Moissac, Les Battaisons en Caorsin, (in la Vie moderne), La race de Balzac (in La revue hebdomadaire).*
Dans *La Terre de France* il publia des portraits de félibres et des articles de polémique fédéraliste. Il a donné dans *Le National* une série de *Méridionaux décentralisateurs*. Il a donné dans les premiers fascicules du *Dictionnaires des hommes du Midi*, des biographies qui constituent des travaux remarquables au point de vue de l'écriture, de la critique et de la documentation.
M. de Beaurepaire-Froment finira par donner prochainement *Le 71ème Trainglaux*, étude de mœurs militaires, écrite au jour le jour en 1895-96, mais qu'il fallait trouver le temps de reprendre et de réviser.
M. de Beaurepaire-Froment s'annonce comme un écrivain vigoureux et original, et, ce qui ne gâte rien, comme un traditionniste des plus consciencieux. »

A Moissac Beaurepaire-Froment s'est d'abord plongé dans les écrits de Lagrèze-Fossat, ce qui lui vaudra sa seule apparition dans le Bulletin de la Société archéologique du Tarn-et-Garonne car il n'était pas très conformiste.

Le mardi 17 décembre 1912, dans sa rubrique du ***Midi socialiste*** il émet un vœu qui ne pouvait pas être très populaire dans sa ville à propos d'un article sur Uxellodunum, cité qui, bien plus tard, occupera aussi Armand Viré :

« A l'époque des « longs espoirs et des vastes pensées », je souhaitais, en un rêve vague, de pouvoir faire ériger quelque jour par mon ami Emile Bourdelle ou par mon camarade d'enfance André Abbal, un monument gigantesque sur la colline de Montauriol, qui domine Moissac. Il eut remplacé la croix de pierre, signe périmé, et la Vierge qui la jouxte, sculptée précisément par le grand-père d'Abbal : la statue n'est pas une œuvre d'art, elle a seulement quelque mérite à avoir été exécutée par un simple tailleur de pierre. Ce monument eût été consacré aux ultimes défenseurs de la Gaule, à nos ancêtres du Caorsins qui furent les derniers à résister indomptablement à César. Du sommet de cette colline, dernier contrefort du Massif Central, le monument se fut dressé sur une grande partie de l'Occitanie, devant un immense déroulement de plaines et de collines jusqu'aux neigeuses Pyrénées de l'horizon du Sud. Cette glorification de la défense celtique m'est une idée chère. Je crois que ce n'est pas sur la colline de Moissac qu'elle aura lieu, ce sera sur un théâtre plus restreint et dans des proportions moins colossales mais l'essentiel c'est qu'elle se réalise. On a projeté d'élever le monument aux défenseurs de la Celtique sur l'oppidum même où ils résistèrent : ce sera toujours dans le Caorsin, à Uxellodunum. C'est mon

vieil ami, le maitre statuaire Jean Bailler qui est chargé du Monument, et il est fort capable d'en faire une œuvre magnifique. »

Un vieil ami ? Beaurepaire-Froment a trouvé des amis dans toute l'Occitanie mais dire «vieil» n'est-ce pas exagéré pour un homme qui est mort à 42 ans ? Ayant débuté ses écrits à 13 ans il a commencé à vivre très jeune… A cet âge là, suite à une déception amoureuse dont il ne se relèvera pas (ou mal), il a fugué loin de Moissac et a écrit un livre surprenant sur ses treize ans.
En 1923, Charles Tardieu reviendra sur ce livre dont il fera un très long éloge[12]. Pour rappeler qu'il ne s'agit pas d'un subterfuge :
« Tous ceux qui ont connu l'auteur, Froment de Beaurepaire, son grand caractère, sa sincérité passionnée, son âme à la fois candide et désabusée, la haute idée qu'il se faisait du rôle de l'écrivain et du penseur, sa vie ascétique et toute vouée au labeur intellectuel, sa dignité et son intransigeante fierté, savent que n'entre dans son cas aucun subterfuge, aucune habileté, aucune manœuvre de stratégie littéraire. Froment de Beaurepaire est mort à quarante-cinq ans[13], pendant la guerre, presque seul et volontairement sans amis, dans un modeste logis du quai de l'Hôtel-de-Ville, tout encombré par les paperasses et les bouquins. Il avait voué sa vie aux

[12] Un Vauvenargues de treize ans, La revue hebdomadaire
[13] En fait 42 ans comme je viens de l'indiquer.

recherches traditionnistes et rédigeait tout seul la Revue du Traditionnisme.»

De Beaurepaire-Froment était attentif aux gloires locales… surtout quand elles avaient des préoccupations sociales. Dans le ***Midi socialiste*** du mercredi 26 avril 1911, il fait l'éloge de cet autre médecin, André Chanet :

« Dans la liste des *Personnages appartenant au territoire qui forme le département de Tarn-et-Garonne*, qui figure dans le livre d'or du *Centenaire du département de Tarn-et-Garonne* publié par la *Société Ingres*, je n'ai pu que citer le nom d'André Chanet. La liste occupe cinquante pages grand in-4°; elle contient quinze cents noms environ, on comprend que cela représente des recherches colossales. Sur *la plupart* des personnages cités, j'aurais pu donner un volume, cela aurait formé une bibliothèque : il ne pouvait s'agir d'une encyclopédie biographique, il fallait se borner, s'en tenir à une sorte de simple énumération, encore celle-ci est telle immense.

André Chanet naquit aux colonies, d'une famille de Valence d'Agénois, mais il vint de bonne heure dans cette ville où il passa son enfance et sa jeunesse.

Chanet était poète. En 1868, il publia, chez Grollier, à Paris, un volume de vers, *Les Haltes*, sous l'anagramme André Chaten. Le livre fut réimprimé, en 1875, chez Casimir Pont, cette fois sous le nom d'André Chanet. Au recueil primitif l'auteur ajouta une partie inspirée par la guerre de 1870.

Les Haltes parurent préfacées par Alexandre Piédaguel. Celui-ci, s'adressant au poète, écrirait :
« Du fond de votre agreste solitude de Moussur-en-Quercy, vous voyez les choses en artiste, et les prenez de haut avec le grand public. Consommateur gourmet, ne laissant arriver jusqu'à vous que la fleur des pois des choses de l'esprit, vous désirez en user de même à l'égard de vos amis parisiens, et ne leur offrir que le dessus de votre panier. Vous n'avez peut-être pas tort, s'il est vrai comme vous l'affirmiez souvent l'automne dernier, qu'il n'y a en France, pour les vers, que cinq cents lecteurs, - deux cents de plus qu'on ne comptait aux Thermopyles de combattants, ces dévoués qui les égalent à peine en héroïsme ! »
En effet, André Chanet ne flagornait point le public, ne s'efforçait pas à la renommée, et il n'avait pas la prétention d'être un grand poète. Toutefois, il n'est nullement dédaignable, il fait partie des *poetae minores*, - dans un rang fort honorable. Il est de ces poètes qui méritent de n'être pas oubliés. Seulement, en raison du chiffre formidable et croissant des écrivains, ils ne peuvent trouver place parmi les poètes nationaux connus de la France entière. Mais il est possible à chaque province, et c'est en même temps un devoir pour elle, de garder pieusement le souvenir de ceux de ses enfants qui sont dignes d'être connus et honorés. Je ne crois pas que sa province natale conserve comme il convient la remembranse d'André Chenet.
Il appartient à l'Agenois. Il était d'une ville sur les confins de cette province et dont le territoire jouxte le Caorsin, mais André Chanet est exactement de

l'Agenois. S'il avait une propriété à Moussur-en-Caorsin, il n'en n'était pas moins de Valence d'Agenois et d'ailleurs il possédait aux portes de la villette une propriété, Maliverne, dont il est question dans ses œuvres.

Poète, André Chanet le fut incontestablement. Il baste pour le prouver de citer ce fragment de *Petites Tombes*, dont le premier vers est merveilleux :

Quand les enfants s'en vont dans leurs bières légères,
Emportant avec eux les âmes de leurs mères,
Des hommes osent dire : « ils sont aimés des dieux.»
Et d'autres, plus cruels : « ils sont mûrs pour les cieux. »
Qui donc les aimait mieux que celle qui les pleure,
Qui folle maintenant, rôde dans sa demeure,
Et du petit berceau, vide du cher absent,
Mord en niant le ciel, les draps tachés de sang ?...

Et l'on pourrait citer d'autres pièces excellentes : *La Maison déserte, Matinée de Printemps, Le Calme après l'Orage, Les Sirènes, Les Trois Epoques ; Res Sacra Miser*, dont sont extraits les énergiques vers suivants :

Certes, le mal est grand, mais les causes maudites
- L'ignorance et la faim, - pourquoi donc hypocrites,
N'en parlez-vous jamais ? En quel temps, en quel lieu,
Avez-vous fait leur part, selon la loi de Dieu,
Aux pauvres, aux souffrants, à l'enfant, à la femme,
Aux frissons de la chaleur, aux misères de l'âme ?
Si, du moins, le salaire acquittait travail !
Mais non ! L'homme, à vos yeux, vaut moins que le bétail.
Vous ne marchandez point la crèche et la litière,
Mais la huche est sans pain dans la froide chaumière.

Je voudrais encore pouvoir donner les beaux vers libertaires de *La Halte*, les vers charmants *A Emile et à Tony* ; je rappelle simplement *Le Dogme, La*

Liberté, Impression d'art, Le Rêve, Dispersion, Sous Bois, Boutade, Aubade, Poètes et Penseurs, Qu'importe à l'onde, Vampirisme littéraire.
André Chanet mourut à Paris où il s'était fixé. Mais il fut un fidèle du pays natal, il avait du bonheur à y revenir, et l'amour du terroir patrial l'a inspiré heureusement dans *Souvenirs et Regrets :*

Oui, je te hais, Paris, ô caserne, ô prison !
Aux longs jours de l'été, comme un oiseau sauvage,
J'ensanglante mon aile aux barreaux de ta cage,
J'ai soif d'air, j'ai besoin d'un plus large horizon,
Que le fort de Vincennes et le lac de Boulogne...
Quelques arpents de terre, un enclos de verdure,
Des ceps aux bras noueux où pend la grappe mûre,
Les ormeaux du courtil où l'oiseau familier,
Vient payer par des chants son toit hospitalier,
Des bruits harmonieux coupés de longs silences,
Des fleurs, des fruits, voilà toutes ses redevances.
Elle est sans revenus, mais non pas sans bonheur !
C'est là qu'est mon regret, car c'est là qu'est mon cœur...
Foyers, foyers bénis, mon espoir et ma peine,
Vous êtes tout pour moi, vous à qui tout m'enchaîne,
Vous qui, trompant les maux d'un présent délaissé,
Egayez l'avenir par les chants du passé.
Doux passé ! C'est en vain que le temps vous dévore,
Vous vivrez à jamais sur ma lèvre sonore ;
Vous ne vieillirez pas, je garde toujours
Vivants vos souvenirs et fraiches vos amours !
Et si le sort permet que d'un ciel gris et terne,
Fuyant pour te revoir, maison de Maliverne,
Le soleil impuissant dans la brume engourdi,
Je réchauffe mon âme aux feux de ton Midi,
A genoux sur ton seuil j'y puiserai la vie
Et j'y retrouverai la voix qu'on m'a ravie.
La voix que tu connais et que n'a pu changer
L'exil, le long exil aux toits de l'étranger.

Comme je l'ai dit plus haut, je ne cuide pas que le pays natal garde le souvenir d'André Chanet ; on voit cependant qu'il en est digne. Sauf abusion de ma part, je ne crois pas que, même une rue de Valence d'Agenois porte le nom d'André Chanet ; on pourrait, *au moins* faire cela. »

Pour Beaurepaire-Froment, une question me ronge, sa mort à 42 ans. Charles Tardieu dit qu'il est décédé pendant la guerre donc ce n'est pas «à la guerre» et «sans amis». En conséquence je pense à un suicide aux multiples causes : les hostilités avec l'Allemagne mais aussi ce court texte qu'il publie dans son journal ***La Tradition*** : « Le 3 mars 1914, M. Henry Lapauze a été élu président de la Société Ingres qui groupe à Paris les originaires du Tarn-et Garonne. A l'instant même de la nomination de Lapauze, M. Jean Dayros secrétaire général de la Société Ingres, a reçu de notre Directeur la lettre suivante, dont tout le monde a saisi la portée. Cette lettre a été reproduite dans le n° du 11 mars du Midi Socialiste, quotidien de Toulouse.
« Mon cher secrétaire général
Je vous adresse ma démission, je ne dis pas de membre du Comité, mais de la Société Ingres, l'une entraînant naturellement l'autre. Je vous prie de bien vouloir faire part de ma décision à l'Assemblée générale. Agréez, mon cher secrétaire général, mes amicales salutations. De Beaurepaire-Froment. » »

Pourquoi, lui qui a tant fait pour la Société Ingres, décide-t-il de démissionner quand Lapauze en devient le président ?

Il faut s'en référer à ce que dit Marcel Séméziès[14] d'Henry Lapauze :
« 169 — Le monument Pouvillon et l'inauguration du Musée Ingres
[...] La fête enfin fixée au 3 octobre [1913] devait primitivement être uniquement en l'honneur de Pouvillon, mais sous l'influence d'Henry Lapauze[15] on y joignit l'inauguration du musée Ingres, dont la nouvelle installation venait d'être terminée et l'accessoire finit par dévorer le principal. C'est ici l'occasion de présenter le personnage d'Henry Lapauze. Ce Lapauze était un petit commis des Postes de Montauban, fils de gens très humbles, presque des paysans. Intelligent, audacieux, sans scrupules, dévoré d'ambition. Lapauze osa tout et tenta tout pour se pousser. Petit homme noir, vif comme poudre, aux yeux ardents, il fit la conquête d'une veuve riche, plus âgée que lui et l'épousa pour sa fortune. Aussitôt il donna sa démission, se transporta à Paris, intrigua à droite, à gauche, réussit à se faire admettre au ***Gaulois*** *comme rédacteur de faits divers puis de la chronique d'art. Il ignorait tout de l'art mais il était très intelligent, il*

[14] Dans *Mémoires de ma Vie et de mon Temps* de Marcel Séméziès, dont une partie a été publié par l'Académie de Montauban nous trouvons en pages 187-192, un portrait d'Henry Lapauze.
[15] Charles Lapauze dit Henry (1867-1925) était fils d'un menuisier en fauteuils.

travailla un peu, acquit une teinture superficielle en peinture et, comme beaucoup de Montalbanais, eut l'idée géniale d'exploiter Ingres. Il obtint de la Municipalité la permission d'étudier Ingres dans les archives du Musée où il trouva des lettres, des notes, des documents de toutes sortes, et surtout des milliers de, car Ingres avait légué à la ville de Montau-ban ses collections. Tout cela était dans le plus grand désordre, non catalogué, et Lapauze put y puiser à son gré.

Avec l'aide de son journal, il lança un livre sur Ingres qui, bien présenté, eut un gros succès et classa Lapauze comme critique d'art. Habile à battre le fer chaud, ne doutant de rien, il organisa aussitôt à Paris une exposition Ingres dont la ville de Montauban fournit le plus gros appoint, Lapauze ayant promis à la ville une part de la recette en échange du prêt des tableaux. Il envoya au Musée, en effet, 20 000 francs.

Devenu à la mode, sachant admirablement se mettre en valeur, osant tout, Lapauze divorça, lâcha la veuve innocente dont la fortune lui avait ouvert la voie et épousa civilement une femme de lettres connue du tout Paris, extrêmement riche, toute puissante par les nombreux amants qu'elle avait eus dans le monde politique, Mme Daniel Lesueur[16]. Elle acheva de faire de son mari un grand personnage, d'abord en le faisant envoyer en mission en Russie,

---

[16] Daniel Lesueur, pseudonyme de Jeanne Loiseau (l860-l920), avait publié quelques ouvrages comme Nietzschéenne et fait jouer au théâtre Le Masque d'amour (1904)

puis en le faisant nominer conservateur d'un Musée et enfin Directeur du Petit-Palais après l'Exposition de 1900, dans laquelle Lapauze se créa personnellement une énorme fortune en spéculant sur les terrains de l'Exposition. Il y eut là des affaires très louches, qui auraient dû les faire arrêter, mais il s'en tira grâce aux relations de sa femme et sortit de là multimillionnaire et officier de la Légion d'Honneur.

Il est encore aujourd'hui un des personnages les plus considérables de la République, toujours très puissant. Un type curieux d'audacieux aventurier et de haut bandit moderne. Il est resté vulgaire, commun, mal élevé, mais on lui passe tout, il sait tout faire accepter. On le tient pour ce qu'il vaut mais on le craint, le sachant capable de tout. En fin de compte il faut lui pardonner beaucoup, car s'il a fait une fortune et une réputation par tous les moyens il a exalté la gloire d'Ingres, l'a remis sur le pinacle et a permis au Musée de Montauban de devenir un des plus intéressants Musées de province.

Avec les 20 000 francs fournis par Lapauze[17], la Commission de Beaux-arts commença à restaurer et à organiser le Musée. Je faisais partie de cette Commission depuis 1885. A la séparation de l'Église

---

[17] Rappelons que Lapauze a offert au Musée sa grille monumentale en fer forgé. Après la mort de Daniel Lesueur, il a légué sa collection au Musée en souhaitant qu'une de ses salles porte le nom de son épouse. (800 auteurs. p. 190.) Le rôle de Lapauze a été solennellement rappelé en 1967-1968, lors de l'exposition Ingres du Petit Palais. (Voir Catalogue de cette exposition. Préface d'Adeline Cacan.).

et de l'Etat, la Municipalité s'installa dans le Palais Épiscopal devenu vacant et abandonna tout l'ancien Hôtel de Ville au Musée. Nous organisâmes et décorâmes des salles nouvelles dans lesquelles furent installés tous les dessins d'Ingres trouvés dans ses cartons, bien encadrés, bien à jour, et l'on peut ainsi suivre sur ces dessins toute la laborieuse préparation des tableaux du grand peintre. Ce long travail auquel je pris moi-même une grande part avec le conservateur Achille Bouïs mort en 1914, M. Gustave Cambon mort en 1917, le peintre Henri Marre, le maire Charles Capéran et le Commandant Py, conseiller municipal, fut achevé en 1913, et Lapauze, désireux de parader et de jouer le grand premier rôle, obtint de la municipalité l'inauguration de ces salles nouvelles au même jour que la consécration du monument Pouvillon. Il se faisait fort d'amener le Ministre des Beaux-arts. M. Léon Bérard, et il l'amena en effet avec un lot de grandes personnalités. Une bonne part de l'éclat de ces fêtes lui revint donc justement, mais il chercha trop à éclipser Pouvillon pour mettre au premier plan Ingres et Lapauze.

Le 2 octobre au soir, il y eut au Théâtre une première solennité dédiée à Pouvillon et à laquelle Lapauze affecta de ne pas paraître, engageant ostensiblement tous les Parisiens venus avec lui à n'y point venir. Seuls M. Léon Bérard, M. Pierre de Courcelles, Président de la Société des Auteurs Dramatiques et M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de Lettres y assistèrent dans la loge

du Préfet. Gabriel Laforgue, au nom de l'Académie de Montauban et François Tresserre, au nom des Jeux Floraux de Toulouse, firent chacun un discours, parlant à peu près 20 minutes chacun. J'avais la grosse part et je parlai moi-même environ 75 minutes, peut-être même un peu plus. Je sentis que j'avais plu : les applaudissements ne signifient rien, ils sont de pure forme, on comprend le succès d'une harangue à une sorte de rumeur qui se fait ensuite dans l'auditoire et aussi à la façon dont on est écouté. Tresserre était descendu chez moi, bien entendu, et j'avais reçu aussi l'autre délégué des Jeux Floraux, Gabriel Depeyre, le beau-frère de Jean de Marigny, homme horriblement myope, extrêmement laid, mais original et très lettré. J'avais encore chez moi François de Villeméjane qui venant d'être nommé au commandement de la division de Montauban, arrivait à peine et n'avait pas pris pied dans un hôtel.

Le lendemain matin, dimanche 3, une deuxième solennité eut lieu de nouveau au Théâtre, mais cette fois absolument bondé par les soins de Lapauze, car c'était sa cérémonie à lui, celle d'Ingres. Le ministre Bérard prononça sur Ingres un discours sobre et fin, du meilleur ton et du meilleur goût. Après quoi, Lapauze parla longuement avec emphase, avec un feu violent, un peu d'Ingres et beaucoup de lui. Il fut emporté, excessif, trivial et vulgaire, flatta bassement le peuple souverain tout en exaltant les artistes, ce qui valut à sa médiocre harangue le plus vif succès. Ce diable d'homme savait prendre la foule. Après quoi on se rendit en cortège au Musée

où le Sénateur-Maire Capéran souhaita la bienvenue à ses illustres hôtes avec beaucoup de bonne grâce et de facilité. Ce Capéran, fin et aimable, est très intelligent et possède un don merveilleux d'intuition. On visita les salles sous la conduite de Lapauze qui semblait le maître de tout et de tous, mettait tout le monde dans sa poche et reçut les plus chaudes félicitations pour l'excellent aménagement de son musée. Quant aux vrais organisateurs, Bouïs, Gustave Cambon, Henri Marre et moi, nous étions perdus dans la foule et il ne fut pas dit un mot de nous. C'est la vie. Vers les 3 heures de l'après-midi, on se retrouva au jardin public devant le monument de Pouvillon qui fut solennellement dévoilé et brièvement salué par le Sénateur-Maire. Césette et ses moutons apparurent sur la stèle au dessus de la fontaine sous l'ombre d'un grand arbre. Le monument est maigre mais l'emplacement est heureux. Le ministre Bérard parla sur Pouvillon avec autant de tact et d'élégance que le matin, Mademoiselle Cécile Sorel, de la Comédie-Française, récita, d'une voix langoureuse et trop étudiée, deux sonnets de Pouvillon, sur quoi M. Georges Lecomte, Président de la Société des Gens de Lettres, commença son discours par un compliment pommadé à la comédienne « vous avez dit ces vers, mademoiselle, avec autant de talent que si vous n'aviez pas de beauté et autant de beauté que si vous n'aviez pas de talent... ». M. Pierre de Courcelles, Président de la Société des Auteurs Dramatiques, parla ensuite et analysa ***Les Antibel*** *et* ***Le Roi de Rome****. M. Huc, Directeur de la*

Dépêche termina par un discours aigre et tendancieux, qui fut peu goûté ; la fielleuse politique démocratique y transpirait et l'auteur s'efforça de revendiquer le doux Pouvillon comme un farouche Socialiste lui appartenant. Tout le monde était gêné, on sentait le mensonge, et ce fut une éclatante fausse note. Les Henri Pouvillon, les Étienne et Pierre[18] *furent mécontents et presque irrités.*

Le soir enfin il y eut un banquet de 200 couverts offert par la Municipalité dans la grande salle de l'usine Souleil louée à cet effet. Une musique militaire était installée sur la terrasse. Je me trouvais placé entre Tresserre et le violoniste Viondot, qui avait joué le matin sur le violon d'Ingres. Les discours sévirent à nouveau. Capéran dit quelques mots habiles. Le Préfet Chardon lut piteusement un discours macaronique louant tout le monde. Le ministre Bérard sut dire des choses nouvelles en renouvelant son salut à Ingres et à Pouvillon. Le Sénateur Georges Leygues, ancien ministre, parla à son tour du peintre et du romancier avec une abondante et facile éloquence. Le dernier mot fut au député socialiste Marcel Sembat qui, dans une langue nerveuse et chaude, dit des choses spirituelles, fines et charmantes et blagua gentiment le ministre des Beaux-arts tout en le couvrant de fleurs. Je trouvai Sembat le meilleur des orateurs de ces deux journées, et de beaucoup le meilleur. Il avait une intelligence vive, un talent

[18] Les trois fils d'Emile Pouvillon

original et un esprit de tous les diables. Il resta pour moi le plus marquant souvenir de l'événement. Comme il convient, la fête se termina par un feu d'artifice sur les Allées de Mortarieu, ce sont les deux plaisirs indispensables au peuple, et ses prétendus dirigeants, en réalité ses valets élus, n'auraient eu garde d'y manquer. »

Séméziès, homme très à droite, pouvait en même temps dénoncer Henry Lapauze et rendre hommage à l'ami de ce dernier le député socialiste Marcel Sembat, car il ne fut jamais un sectaire. Mais visiblement il ne savait pas tout au sujet des rapports entre Ingres et Lapauze car avant lui, le jeune Momméja avait passé des mois et des mois à établir un catalogue des dessins d'Ingres, catalogue que Beaurepaire-Froment en personne remit dans un ministère en vue de sa publication, publication qui a eu lieu bien après.
La commande faite à Momméja date de 1885 et la publication de 1901, Catalogue des dessins d'Ingres Bulloz, avec une préface Henry Roujon et l'auteur du texte est Lapauze qui, en 1910, publie le roman d'amour de M. Ingres et un autre livre sur l'artiste en 1911 au moment de l'expédition dont Lapauze apparaît comme le maître du catalogue.

Le 19 avril 1911, dans Le Midi socialiste, Beaurepaire-Froment écrira un bel article sur Ingres à l'occasion de l'expo parisienne et il se gardera bien d'évoquer le rôle de Lapauze mettant plutôt en valeur Léon Bonnat et Boyer d'Agen dont il évoque le livre de

correspondances d'Ingres. Il écrit : *« C'est un peu grâce à moi que Boyer a pu arriver à obtenir cette correspondance qui lui a permis d'achever de faire connaitre mon illustre compatriote Dominique Ingres. »*

Henry Lapauze est un des symboles que j'ai étudié qui, passant du radicalisme au fascisme[19], annonce comment meurt une république. Responsable d'un journal national culturel, *La Renaissance des Arts et lettres*, il était l'antithèse de Beaurepaire Froment : l'un habitué des couloirs du pouvoir et l'autre habitué des avenues de l'honnêteté.

Voici ce que dit Lapauze dans un article : *Jean Briant, paysagiste [20] (1760-1799), Maître d'Ingres et le paysage dans l'œuvre d'Ingres*, quand il évoque un livre de Momméja et celui de Boyer d'Agen :
«Ingres, par Jules Momméja (collection des Grands Artistes), p. 19-20. Il faut souhaiter qu'une nouvelle édition de ce petit livre fasse disparaître ces lapsus qui troubleraient les futurs biographes d'Ingres on l'a bien vu quand M. Boyer d'Agen a publié Ingres d'après une correspondance inédite*, où il a accumulé, comme à plaisir, les erreurs de ses devanciers et les siennes propres, rendant ainsi son livre non seulement inutile, mais nuisible. »*

---

[19] *Ecrits sur l'art et sur la vie*, Editions La Brochure, 2007, reprend beaucoup d'articles d'Henry Lapauze dont les derniers où il se présente comme admirateur des fascistes de 1922.
[20] Revue de l'Art ancien, 1913

Comment ce livre peut-il être nuisible quand l'essentiel consiste à publier des lettres d'Ingres ? Il est plus tendre avec Momméja :

« Mon ami, M. Jules Momméja, ne se contente pas de lui enlever [au paysagiste Brillant] *son plus beau titre de gloire, qui est d'avoir eu Ingres pour élève, il lui conteste tout droit à la gratitude des Toulousains dans le sauvetage de leurs œuvres d'art et, du même coup, il prend en défaut Ingres lui-même.*

Les souvenirs d'Ingres ne le servaient pas bien sans doute, car celui auquel on est redevable du sauvetage d'une faible part des richesses artistiques de Toulouse est, sans contestation possible, François Bertrand, professeur de peinture à l'Académie des arts, etc. Il ne reste plus de souvenirs de ce Briant, mauvais paysagiste de l'école de Valenciennes, auquel Ingres attribuait rétrospectivement l'espèce d'antipathie qu'il professa toujours pour le paysage, assurait-il[21]*.*

Voilà qui est formel ceux-là qui s'inclinent devant les souvenirs d'Ingres font de Briant un émule de Valenciennes, ce qui ne veut pas être un compliment, à beaucoup près. M. Momméja le rejette purement et simplement, à tous les points de vue. Nous allons voir que ni les uns ni les autres n'ont eu raison de traiter Briant à la légère et qu'Ingres restait dans la vérité en rendant hommage à ce troisième maître, comme aux deux autres, de ses études toulousaines. »

[21] La jeunesse d'Ingres Gazette des Beaux-Arts, 1er août 1898 p. 103-104

Est-ce à cause de la promotion de Lapauze à la *Société Ingres* que Beaurepaire-Froment meurt huit mois après ?
Dans le journal de Lapauze où il n'est jamais question de Momméja, Foissac ou Beaurepaire-Froment, il y a cependant cette note juste un avant sa mort : *« L'heure ne serait plus aux débats, mais à l'action ! Ah ! très bien ! Et si Poincaré meurt ? Et si Barthou se tue ? Se tue ? Qu'allez-vous supposer là ? Ma foi, il y des gens qui préfèrent, en cas de revers, aller pleurer dans le gilet du vainqueur ; mais, il y en a d'autres qui préféreraient se faire sauter la cervelle comme Beaurepaire.*"[22]

[22] Revue La Renaissance n° 1.

Conclusion

Beaurepaire-Froment, mort sur son propre champ de bataille, a consacré sa vie à dénoncer le traditionalisme, par le traditionnisme, invention d'un terme qui face au nationalisme donnerait le nationisme. Comme le soldat inconnu il mériterait, à l'Arc de Triomphe, une flamme au combat inconnu, relativisant le triomphe par la défaite.

Généralement le traditionalisme se combat par la modernité et le nationalisme par l'internationalisme ou dernièrement l'alter-mondialisme. Des pièges évidents pour Beaurepaire-Froment. Rien n'est plus traditionnel que le face à face tradition/modernité ce qui annonce par avance la victoire de l'indispensable traditionnalisme, pour le bonheur de tous les puissants de la terre.

Beaurepaire-Froment avait même construit une revue pour mener son combat, ***Le Traditionnisme***, car il en voulait beaucoup aux Maîtres du monde qui conduisaient des millions de personnes à la boucherie : nous le savons, quoi de plus traditionnel que les guerres !

S'il revenait aujourd'hui s'installer dans les pores de nos peaux il serait doublement effondré et se suiciderait à nouveau ! Les plus réactionnaires osent appeler à la révolution, et ils offrent au peuple le droit de défendre le patrimoine. Embrouille maximum ! Prenons l'exemple des paysans, embarqués dans l'énigmatique bateau de l'enracinement, ils sont par excellence les plus dépaysés de la planète ! Ils ne prennent pas la terre

comme une racine mais tout au contraire comme l'instrument permettant de donner la vie, par l'alimentation. Contrairement aux bucoliques, ils ne cultivent pas la terre pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'elle donne ! Refusant les abstractions du genre, « la terre ne ment jamais » ils vont par les champs vérifier si le travail va en marchant.

Inversement les nombreux migrants plus migrants que jamais vont être présentés comme des dépaysés, presque des touristes ! Obligés de laisser leur pays, décidés même à l'abandonner, ils peuvent, tout autant qu'un paysan, être traditionniste ou traditionnaliste !

Ce cri de dépaysez-vous peut donc être aussi flou et fou que tant d'autres cris. Tout dépend où, socialement, se situe son propre pays ! Quitter le patrimoine qui existe devant chez soi pour aller admirer celui qui se situe à 1000 km ne signifie en aucun cas un changement de pays ! Se dépayser passe par une remise sur pied du patrimoine. Qu'il soit le germe d'autre chose, qu'il soit cultivé pour ça, pour être le germe d'autre chose, et non pour glorifier un passé à la manière des médailles. Autre chose ? Nous restons dans le flou ! Beaurepaire-Froment n'avait qu'un but : permettre au peuple d'accéder aux pouvoirs ; en finir avec les Républiques sans Républicains (déjà en 1900 !). Ce dépaysement n'ayant rien à voir avec des leçons faites au peuple deviendra traditionnisme quand le peuple découvrira qu'il possède en lui les moyens d'accéder aux dits pouvoirs.

Les Importants ont compris qu'il fallait à la fois en finir avec le passé et le futur car ils savent, eux, que l'histoire existe et que la roue tourne. Ils savent qu'à un moment leur pouvoir peut s'effondrer aussi, ils ont décidé, eux-mêmes, de le faire s'effondrer suivant le principe bien défini par un Sicilien : ***tout changer pour que rien ne change***. Voilà comment des réactionnaires peuvent se permettre d'en appeler à la révolution, laissant ainsi les révolutionnaires sur le carreau !

Et que ce soit un Sicilien qui ait compris le besoin de ce traditionnisme n'a rien de surprenant quand on sait que sur cette île toutes les traditions ont fait société. Des traditions qui pour être mieux combattu, aux yeux du pouvoir ont donné naissance à cet autre modèle du pouvoir, la Mafia !

De Giuseppe Verga à Leonardo Sciascia la Sicile a été le lieu majeur de cette invention du traditionnisme qui n'est ni une fuite géographique ni un refuge dans l'histoire mais une autre articulation de la géographie et de l'histoire. Le traditionnisme n'est pas une face à face classique que l'on vous présente pour vous désigner un épouvantail qu'ensuite les démocrates brandissent en pensant que les Autorités vont s'enfuir comme des moineaux. Pour se dépayser vraiment, le seul moyen est de se dépayser au sein même du patrimoine, de la tradition, de la révolution, de la géographie etc. La contradiction sociale n'est plus un face à face factice, elle est dans la graine même qui contient le germe. J-P Damaggio

Documents

La Tradition 1914
Midi socialiste «Pe'l Metxoun»
LE SANG DES VIGNES
14 juin 1911 PIERRE MALVEZIN
17 décembre 1912 UXELLODUNUM
24 mai 1911 BALZAC OCCITAN
19 avril 1911 DOMINIQUE INGRES
8 mars 1911 HAN RYNER
Chants populaires De Beaurepaire-Froment

Vient de paraître ***Olivier de Magny Poésies choisies*** par Beaurepaire-Froment (Georges Rougier à Caors et à rue des Maturins Paris VIIIe 2 francs). Ce volume est publié sous les auspices de la Société Lou Calel, qui groupe à Paris les écrivains et artistes originaires du Caorsin, et qui avait chargé notre directeur du soin d'établir l'édition.

Beaurepaire-Froment a rendu à Olivier de Magny le même service que Sainte-Beuve rendit à Ronsard, avec cette différence en faveur de Magny que celui-ci mourut beaucoup plus jeune que Ronsard et que son œuvre est bien moins inégale. Magny n'était qu'un nom vague dans la littérature française. Grâce à M. de Beaurepaire-Froment, il sera désormais indissolublement associé à la Pléiade, où d'ailleurs il aurait dû figurer de droit et considéré comme un des plus grands poètes. – sinon le plus grand - du groupe de Ronsard. Malgré la modicité du prix, le livre publié par M. de Beaurepaire-Froment constitue un beau volume petit in 8 carré de 227 pages, imprimé avec soin, tiré à petit nombre, ce qui, joint à sa valeur littéraire, en fera une publication précieuse et recherchée. Nous n'avons pas besoin de dire ici le rôle de précurseur joué par M. de Beaurepaire-Froment dans la campagne régionaliste qui a éclatamment triomfé à l'heure actuelle. Son érudition, ajoutée à ce rôle en faisait un homme particulièrement qualifié pour publier le volume tout récent

Pour le Régionalisme Documents bibliografiques (édition de la Revue du Traditionnisme, 2 francs). L'ouvrage se divise en deus parties. La première comprend la bibliografie régionaliste proprement dite, la liste des volumes relatifs aus diverses doctrines, métodes, projets, conceptions de décentralisation et de

régionalisme, et à l'histoire des manifestations et du mouvement décentralisateurs et régionalistes. La seconde partie est formée par la géografie littéraire de la France, la liste des romans mocaus publiés sur toutes les provinces et pays de France. L'ensemble représente d'énormes recherches et une vingtaine d'années de documentation et d'études. Le volume de M. de Beaurepaire-Froment est indispensable à tous ceus qui veulent connaître le mouvement régionaliste ou se documenter sur les questions régionalistes.

La Société Les Amis de Camoëns dont Camillo Froès est le dévoué secrétaire général, et dont M. de Beaurepaire-Froment est membre de fondation, a offert le 10 juin au restaurant de l'Atcazar d'Eté, à l'occasion du 334e anniversaire commémoratif Luis de Camoens. un déjeuner en l'honneur de la presse parisienne. Parmi les convives, citons, en dehors de Victor Margueritte, qui présidait, Xavier de Carvalho, Jean Boucher, Camillo Froès, René Bonnamy, Charles Raffestin-Nadaud, de Beaurepaire-Froment, G. Fabius de Champville, O'Ketty de Galway, Henri Scarabin, Louis Cochard, Leal da Camara, Aquilino Ribeiro, etc. M. de Beaurepaire-Froment a porté un simple toast. Il a fait remarquer que Les Amis de Camoës n'étaient pas seulement un groupe littéraire, mais le rapprochement racique des nations méditerranéennes, improprement dites latines. Au nom du Félibrige fédéraliste, il a bu à la fraternité du Portugal, de l'Espagne, de la France et de l'Italie.

«Pe'l Metxoun»

LE SANG DES VIGNES

C'est un beau titre que celui de ce roman qui nous dépeint la lutte des vignobles du Bas-Languedoc contre les maladies de la vigne, la crise vinicole et les fraudes. Pierre Villeroy, d'une riche famille de vignerons de Piédestang, qui jusque là avait eu pour principale occupation de faire la fête à Paris, a dû aller vivre sur le domaine familial tant en raison de la mort de ses parents que de l'amenuisement de ses revenus par suite des maladies du vignoble et de la mévente des vins.

Pierre est un beau garçon en pleine jeunesse. D'abord il s'ennuie ferme, se trouve malheureux et le changement d'existence et d'allures, fait qu'il regrette la vie cependant insane qu'il menait à Paris. Mais peu à peu l'atavisme parle en lui, il est pris par l'amour de la terre. Il est captivé par l'intérêt de la lutte agricole et économique : il devient un passionné de son terroir et de sa patrie occitane. Marié à une fille d'une vieille famille du pays, une amie d'enfance retrouvée, Villeroy s'attache plus que jamais au sol natal ; il devient le guide et la providence des vignerons de la région dans la lutte contre la terre, les éléments et les bandits fraudeurs.

Il faut louer l'inspiration régionaliste et racique du Sang des Vignes. Pierre Guitet-Vauquelin, qui avait déjà publié un roman de bonne note occitane, Le Marchand d'Illusions, ne craint pas dans sa nouvelle œuvre de détacher l'antagonisme qui existe entre le Midi et le Nord : « Et le voici qui songeait à cette betterave hideuse dans son corsage rouge ou dans sa bouffissure blême, venue du Nord, de cette autre moitié de France à laquelle il ne se sentait aucune parenté d'esprit, aucune parité de goûts, pour tuer la vigne élégante dont les Ecritures elles-mêmes célébraient tendrement le jus divin. Une rage

d'être fort, qui se découvre, une force invincible jusqu'ici négligé, choquait ses dents, crispait ses poings : Nom de Dieu de nom de Dieu ! quand même ! »
Plus loin, l'auteur évoque « l'histoire récente de la première tentative de révolte du Midi contre l'inaction et les coupables complaisances gouvernementales » ; il nous montre les pensées de son héros : « Pour accomplir la tâche qui germait en lui, pour réaliser l'œuvre superbe qu'il méditait lentement, dont la splendeur le dominait peu à peu, il fallait autre chose que des gens pratiques, autre chose que des mentalités sèchement égoïstes, étroitement calculatrices ; il fallait des âmes capables de s'enthousiasmer à l'heure bonne, susceptibles de pousser jusqu'au sacrifice leur dévouement à l'idéal accepté… Ce que rêvait Pierre, c'était une explosion formidable d'indignation, et l'organisation ensuite de la lutte solidaire contre l'ennemi commun. Et cela n'était autre que l'amplification géante du sentiment de la famille ; la trêve momentanée de toutes les querelles politiques ou religieuses ; l'étreinte de toutes les mains d'un même peuple pour le sauvetage des vignes nourricières, pour la résurrection splendide d'une terre qui l'avait vu naître, qui avait éclos, nourri et épanoui son individualité exubérante, travailleuse et artiste, aimable jusque dans ses légers travers, et qui ne voulait pas mourir de male mort, succomber à la morne influence des races du Nord qu'endeuillèrent toujours les épais brouillards des mers ouvertes, et qui ignorent les brises harmonieuses de mers intérieures et l'éternel rire d'or du soleil… »

Midi socialiste 14 juin 1911
Pe'l Metxoun
PIERRE MALVEZIN

Le 25 janvier 1911 le mot «occitan» apparaît pour la première fois dan le Midi socialiste, dans la chronique hebdomadaire de Beaurepaire-Froment, Pe'l Metxoum.

Dans Le Midi Socialiste du 21 décembre 1910, j'ai raconté, comment en villégiature, l'été dernier, en Auvergne, à Montsalvy, me croyant très isolé, je me trouvai en pays de connaissances :il me fut signalé que Pierre Malvezin était l'un de mes voisins, Je me proposais d'aller le voir ; mais c'est lui qui, ayant appris que j'étais à Montsalvy, vint me surprendre, un matin, de bonne heure, au lit, afin de ne pas me manquer. J'entendis heurter à la porte. « Qui est là ? » La réponse fut : « Malbezi ! » Tant par la voix que par l'emploi de cette forme occitane, j'étais fixé : c'était bien le philologue, le fervent de nos dialectes méridionaux et de sa langue natale. Le plaisir de retrouver Malvezin dans son pays était pour moi doublé de ce fait de pouvoir causer avec un homme auquel m'unissent de nombreuses communautés d'idées. Pierre Malvezin est né à Junhac, (Cantal), le 26 juin 1841. Philologue et érudit il est, comme moi, ennemi du préjugé orthographique, et prouve que notre orthographe absurde et arbitraire va précisément, la plupart du temps, à l'encontre de l'étymologie. En 1872, avec le fameux grammairien Bescherelle, il fonda la Société Filologique Française, qui a pour mission de combattre la routine orthographique, et reprit en 1887 l'organisation de cette société. Malvezin est trop instruit et trop observateur pour tomber dans cette abusion, cette insanité de

l'enseignement moderne, que la langue d'oc dérive du latin, même d'un latin corrompu. Comme si un peuple, - et surtout un peuple occupant un immense territoire, - abandonne jamais sa langue, et comme si nous avions espéré pour avoir un langage, la venue des soldats romains, - qui d'ailleurs ne parlaient pas latin. Les préjugés religieux n'embarrassent pas davantage Malvezin que les préjugés orthographiques. Malvezin a été condamné à trois mois de prison, je ne dois point le celer. Il est vrai, mais ce
sont de ces condamnations, surtout politiques, qui déshonorent... ceux qui les prononcent. Du reste, les écrivains, et le public avec eux, considèrent que c'est au contraire un honneur d'être frappés pour leurs œuvres. Sous l'Ordre Moral. Malvezin se vit donc infliger trois mois de prison pour La Bible farce, ou la Bible comme elle est, dans laquelle il montrait les immoralités et les turpitudes dont fourmille la Bible, que plusieurs religions imposent comme pieuse lecture. Enfin, un autre motif qui unit Malvezin et moi, c'est l'amour que nous portons à l'occitan. Non seulement, nous ne rougissons pas de notre langue ancestrale et plus que millénaire, mais nous l'écrivons et la parlons couramment. Pour son Dictionnaire des Racines Celtiques, où il montre les véritables racines linguistiques de l'occitan, il a publié un important Glossaire de la Langue d'Oc (1909), et même un petit poème en langue d'oc : Liauratorsa. Aussi en nos agréables causeries de Montsalvy, parlions-nous presque toujours en occitan. Malvezin en auvergnat, moi en caorsinois, et nous nous comprenions fort bien, naturellement. C'est moi qui suis cause de la réédition de Liauratorsa. Au cours d'une de nos conversations, je remembrai à Malvezin ce poème qui ne date pas d'hier, puisqu'il l'écrivit en 1860 ; il le publia en juin 1870 et il

était depuis longtemps épuisé. Je lui dis combien il était regrettable qu'on ne pût se procurer ce poème qui range Malvezin presque parmi les précurseurs du Félibrige, et en tous cas les précurseurs des actuelles générations félibréennes, je lui conseillais de le publier derechef : il me promit de le faire, il a tenu parole et baillé tout récemment la nouvelle édition de Liauratorsa. Le poème est amusant, mais il a un autre mérite, Malvezin ne s'est pas contenté de simplement réimprimer son œuvre ; il a procédé à une sévère révision linguistique, dont j'ai été témoin, de sorte que Liauratorsa est un modèle de droit parler auvergnat. Le sujet de ce petit poème est assez comique : D'aco n'aura leu dech estious Entremied la Flandra el l'Espania Dins un paguis devoutious,
Perdut al found d'una cassania Era un maiour claufit... D'esprit.
Or ce maire auvergnat appelé Liauratorsa ordonne que pour se débarrasser de débris encombrant la commune, on les enfouisse dans un trou. La besogne terminée, Liauratorsa entre dans une belle fureur, quand il s'aperçoit que le sol est bossué d'un tas de terre, celle retirée du trou et dont les débris occupent maintenant la place : en effet le naïf maire ne s’était pas encore rendu compte que jusqu’ici on n’a pas trouvé le moyen de faire un creux dans la terre, sans en retirer du plein qu'il faut vider quelque part. C'est tout... Mais il faut voir ce que Malvezin a fait avec ce rien : délibération du conseil municipal, discours du maire, oppositions, disputes, tout cela conté avec un naturel plein de gaité et de charme : Cars fraires del councel, Quala foutuda estoumagada, De la pouneta del cap dusqu'al pichot artel ! Quala bourrascada !...

Le sujet traité par Mavezin appartient au traditionnisme. C'est une de ces bonnes histoires qui font partie de ce qu'on appelle le blason populaire : on en retrouve le thème un peu partout en France, aussi bien dans le Nord que dans le Midi ; suivant les régione, la naïveté est boutée sur le compte de tel ou tel village. Je n'adresserai qu'un seul reproche de détail à Malvezin : la forme iou employée à tort pour iu (bioure, diou pour biure, diu), surtout alors qu'il a fait logiquement usage des formes au, eu (causit, beleu). Des entretiens, dont j'ai parlé, que j'eus à Montsalvy avec Malvezin, je me recorde l'un d'eux avec plus de plaisir, car il se termina par une bonne promenade. Malvezin passa pour me dire bonjour : il était parti de Junhac à pied et se proposait de se rendre, de la même façon, à Entraygues ; notez que le trajet total faisait plus de vingt kilomètres et que ce vieillard de soixante-dix ans était chargé d'un pesant paquet de livres. Je voulus l'accompagner un bout de chemin et poussai jusqu'au
Tournadou, un lieu dont on parle souvent dans le Pays, car à ce point la route de Montsalvy tourne franchement dans la direction d'Entraygues. Nous arrivâmes au Tournadou vers quatre heures et Malvezin voulut que desportinesen à la pauvre maison sise en cet endroit et faisant vaguement auberge. Nous mangeâmes du pain bis avec de blancs cabecous et bûmes du bon vin d'Auvergne. La vieille Auvergnate qui nous servait fut assez étonnée de nous entendre nous adresser à elle et causer entre nous, uniquement en occitan, car elle voyait bien que nous n'étions pas des paysans. Le moment de nous séparer venu, Malvezin tira devers Entraygues et moi je remontai la côte pour rentrer à Montsalvy. Le soir venait lentement ; marchant, pensif et solitaire en mon chemin, je vis un sublime spectacle. Sur ma droite j'apercevais au

lointain la chaine formidable des puys, des anciens volcans d'Auvergne. Le ciel dégagé par ailleurs, de lourds nuages blancs traînaient sur les montagnes, et non pas comme des brouillards sur leurs flancs, mais effleurant les sommets de telle sorte, qu'on avait l'illusion absolue de fumée vomie par les cratères. C'est ce qui avait eu lieu, il y a des centaines de mille ans. Et l'homme qui passait pour lequel les contingences n'existaient plus au mitan de la nature énorme, revivait véritablement, devant ce grandiose spectacle des puys en éruption, des existences fabuleusement lointaines, avait, sous le ciel éternel et sur la terre éternelle, la sensation même de cheminer aux temps préhistoriques... DE BEAUREPAIRE-FROMENT P.-S. Je reçois, à la date du 11 juin, une lettre de remerciements du groupe d'ambulants du Sud-ouest, qui m'avaient prié d'être l'interprète de leurs doléances (Le Midi Socialiste, 3 mai). J'en détache ce passage : « Votre intervention en faveur, de notre projet a eu pour heureuse conséquence d'attirer l'attention de M. Chaumet, qui a bien voulu nous faire aviser de la mise à l'étude du travail préconisé par la Revue des Ambulante. » Ce n'est pas pour moi que je me réjouis de ce résultat, mais surtout pour Le Midi Socialiste et les postiers.

Mardi 17 décembre 1912
Pe'l Metxoun
UXELLODUNUM

A l'époque des « longs espoirs et des vastes pensées », je souhaitais, en un rêve vague, de pouvoir faire ériger quelque jour par mon ami Emile Bourdelle ou par mon camarade d'enfance André Abbal, un monument gigantesque sur la colline de Montauriol, qui domine Moissac. Il eut remplacé la croix de pierre, signe périmé, et la Vierge qui la jouxte, sculptée précisément par le grand-père d'Abbal : la statue n'est pas une œuvre d'art, elle a seulement quelque mérite à avoir été exécutée par un simple tailleur de pierre. Ce monument eût été consacré aux ultimes défenseurs de la Gaule, à nos ancêtres du Caorsins qui furent les derniers à résister indomptablement à César. Du sommet de cette colline, dernier contrefort du Massif Central, le monument se fut dressé sur une grande partie de l'Occitanie, devant un immense déroulement de plaines et de collines jusqu'aux neigeuses Pyrénées de l'horizon du Sud. Cette glorification de la défense celtique m'est une idée chère. Je crois que ce n'est pas sur la colline de Moissac qu'elle aura lieu, ce sera sur un théâtre plus restreint et dans des proportions moins colossales mais l'essentiel c'est qu'elle se réalise. On a projeté d'élever le monument aux défenseurs de la Celtique sur l'oppidum même où ils résistèrent : ce sera toujours dans le Caorsin, à Uxellodunum. C'est mon vieil ami, le maitre statuaire Jean Bailler qui est chargé du Monument, et il est fort capable d'en faire une œuvre magnifique. Si les Cadurques formèrent le dernier rempart du Celtisme, ils ne furent pas seuls à lutter contre César, à eux s'étaient

joints les débris militaires des peuples qui les entouraient, Arvernes et Lémovice. Dans le courant du mois d'août dernier, le Félibrige Limousin eut l'heureuse idée de venir faire sa fête annuelle de l'Eglantine dans le Caorsin, au Puy d'Ussolud, l'antique Uxellodunum, et à Martel ; il apporta son concours à la manifestation de divers groupes et sociétés caorsinoises. Afin de coordonner les efforts et de mener à bonne fin la glorification finale, un Comité de notabilités originaires du Caorsin et du Limousin est en train de s'organiser à Paris.

Je vais remembrer brièvement l'histoire du siége d'Uxellodunum. Après la prise d'Alesia et la reddition de Vercingétorix, la Gaule semblait devoir se trouver entière sous la domination de César. Mais le Sénon Drapés et le Cadourque Lucter, rassemblant quelques troupes se réfugièrent dans le Caorsin où les Cadourques les accueillirent. Leur quartier général fut la place forte, l'Oppidum d'Uxellodunum. Caninius, lieutenant de César, marcha contre eux. Se rappelant le blocus d'Alésia, Lucter conseille aux habitants d'Uxellodunum de faire des provisions considérables. Lucter et Drapés établirent leur camp à quelques kilomètres de la ville et s'occupèrent de faire entrer peu à peu des approvisionnements dans celle-ci. Dans une de ces opérations Lucter fut surpris par les cohortes de Caninius qui massacrèrent l'escorte du convoi : C'est à peine si Lucter put s'échapper avec quelques soldats et se réfugiera à Uxellodunum. Drapès n'étant pas prévenu de l'aventure, fut également surpris par Caninius : il resta parmi les prisonniers et se laissa mourir de faim.

Caninius se disposa alors à assiéger sérieusement Uxellodunum, mais il prévint César de cette nécessite. César sentit que ses victoires et son prestige étaient compromis par la résistance des Cadourques et il résolut d'en triompher coûte que coûte ; il alla prendre la direction du siège. Le général romain se rendit compte qu'il viendrait difficilement à bout d'une place formidablement forte par sa situation très escarpée, et il résolut de s'en rendre maître par la famine, où plutôt par la soif. Ses travaux avancés d'investissement empêchèrent d'abord les assiégés de continuer à puiser de l'eau dans trois cours d'eau d'importance diverse qui ceinturaient presque entièrement leur oppidum. Mais il leur restait une abondante fontaine qui jaillissait au pied de leurs remparts dans une sorte d'isthme d'éperon géologique. Dès lors, le but de César fut de priver aussi les assiégés de cette fontaine, tandis que ceux-ci s'efforcèrent de s'en maintenir l'usage, comprenant qu'ils étaient perdus sans cela. La tâche de César fut longue et périlleuse : il y perdit beaucoup de légionnaires. Cependant, peu à peu il rapprocha ses ouvrages de la fontaine et parvint à élever une tour qui à la vérité ne pouvait surmonter ni même pairer les remparts d' Uxellodunum, mais dominait la fontaine. Ores, les assiégés ne purent plus puiser à la fontaine qu'avec les plus grandes difficultés et en perdant souvent des hommes sous les traits des Romains : l'eau devint rare dans la ville, le bétail commença à périr. Comprenant l'imminence du péril, les Cadourques firent rouler contre les travaux ennemis des tonneaux de poix enflammée et exécutèrent en même temps une sortie vigoureuse qui sembla couronnée de succès, de même que le feu prenait aux ouvrages des Romains. Pour sauver la situation, César ordonna à ses cohortes de gravir les pentes

d'Uxellodunum, en hurlant comme dans une montée à l'assaut. Les défenseurs de la ville rappelèrent aux remparts les troupes qui triomphaient déjà des Romains. C'est grâce à cette ruse de César que le combat cessa et que les assiégeants purent se rendre maîtres du feu. Cependant, bien que la soif causât nombre de morts chez eux, les Cadourques se défendaient indomptablement. Mais, sans que les assiégés s'en doutassent, César avait fait creuser une mine vers la fontaine, et quand la voie souterraine arriva à celleci, la source fut détournée, la fontaine asséchée et Uxellodunum complètement privé d'eau. Les Cadourques, qui d'ailleurs ne pouvaient résister davantage, crurent voir en cette disparition de la source le signe de la volonté des dieux, et se rendirent. César, irrité contre leur héroïque résistance, fit sauvagement couper le poing droit à tous les habitants femmes et enfants compris, d'Uxellodunum. Défunt Francis Maratuech a chanté superbement dans son volume Les Kadourques, auquel il travailla de longues années, la noble lutte de nos ancêtres. En mon prochain article je reviendrai sur le fervent caorsinois que fut Maratuech.

Maintenant se pose la question de l'emplacement de la cité, que les Romains désignèrent sous le nom d'Uxellodunum, ou plutôt elle ne se pose pas, j'entends, qu'elle ne saurait, à l'heure actuelle, être posée que par des gens ou de mauvaise foi, ou légers, ou mal informés.

Antan, on discuta sur l'identification d'Uxellodunum. Parmi les lieux proposés, il en est de fantastiques, comme Ussel et Uzerche dans la Corrèze, et même Issoudun dans l'Indre ! Carennac, Puy-l'Evêque, Caors, Murcens ne supportent pas davantage l'examen. En réalité, ne furent

jamais envisagés sérieusement que Capdenac, Luzech et le Puy d'Ussolud. Capdenac fut éliminé aussi, les partisans de Luzech résistèrent plus longtemps. Entre les érudits de bon sens qui tinrent pour le Puy d'Ussolud, il m'est agréable de citer Mary-Lafon : ceci pour justifier une fois de plus l'hommage public qui lui a été rendu en son pays natal, car on trouve ce diable d'homme comme précurseur dans toutes les réalisations qui se produisent de nos jours en Occitanie.

On peut dire qu'hui l'unanimité s'est faite sur le Puy d'Ussolud, on en a la preuve par la manifestation que je signale. Bien rares sont ceux qui protestent : en effet, tant au point de vue de l'examen serré, rigoureux des textes que de la topographie et des résultats des fouilles, il est indiscutable que le Puy d'Ussolud est l'Uxellodunum des latins. Je n'ai ni l'intention ni surtout le temps de soutenir des polémiques. Mais il est indispensable de fixer nettement la position de la question. Je pourrais citer victorieusement en faveur du Puy d'Ussolud les six études d'un Caorsinois, Jean-Baptiste Cessac, dont ci la première : Uxellodunum Aperçus critiques, Paris, Dentu 1862 ; in-8, 79 p. Mais je m'en tiendrai, à la Lettre sur Uxellodunum d'un autre Caorsinois, Raphaël Périé (Caors, Henri Combarieu, 1864 , un-8, 56 p.). En dépit de la date postérieure de cette brochure car Périé avait milité excellemment pour le Puy, d'Ussolud, avant Cessac, dans le tome I, le seul paru, de son Histoire du Quercy (Caors 1861).

Certains des arguments de Périé restent irréfutés. Quiconque voudra que son opinion opposée au Puy d'Ussolud puisse d'abord être prise en considération, devra avoir, auparavant, réfuté ces arguments de Perié.

J'ajoute trois reminements qui ne se trouvent pas dans Périé. Ce ne sont pas les Romains qui ont baptisé Uxellodunum, mais, ainsi que cela est simple, logique et naturel (trop simple pour de prétendus salants), ils traduisirent en leur langue le terme celtique désignant le lieu. Il faudra démontrer que ce lieu n'est pas traditionnellement appelé dans la langue autochtone lou pech d'Usolu, d'Isolu, et que nos paysans qui ne s'embarrassent guère de considérations savantes, historiques et archéologiques, sont allés cependant puiser leur désignation dans les livres des érudits. Tant que cet argument si simple, et qui suffit toutefois à trancher la question, ne sera pas ruiné, tant qu'il ne sera pas prouvé que signaler cette désignation est un mensonge, une imposture, il sera interdit à quiconque de pousser plus avant. En 1863, Cessac découvrit et déblaya au Puy d'Ussolud la galerie souterraine grâce à laquelle les Romains purent détourner la source. A l'époque de la découverte, cette galerie fut reconnue, constatée officiellement. Tant qu'on n'aura pas prouvé que rappeler cette découverte est un mensonge, une imposture, il sera interdit à quiconque de pousser plus avant. On connait la célèbre phrase des Commentaires, dans une rédaction qui n'est d'ailleurs pas de César, mais de son lieutenant Hirtius : « Flumen infimam vallem dividebat quœ pene totum maintm cingebat. ». On en a conclu que le narrateur disait qu'un seul cours d'eau entourait presque totalement Uxellodunum. Or la rédaction ne signifie nullement cela, il ne faut pas être très fort latiniste pour s'en apercevoir : un bon élève de latin, à sa première année, serait capable de formuler la remarque. Quœ se rapporte indiscutablement à vallem, à la vallée ; si le terme se rapportait à flumen, au fleuve, il y aurait quod. Par conséquence, le texte déclare qu'Uxelledonum était

presque totalement entouré non d'un cours d'eau, mais d'une vallée, d'une dépression (il ne s'agit pas ici de la précision technique d'un levé de plan) ce qui est bien le cas du Puy d'Ussolud.
Il sera interdit à quiconque de pousser plus avant, sans avoir démontré que quœ se rapporte à flumen et non à vallem.

Dr BEAUREPAIRE-FROMENT

Wikipédia aujourd'hui : Uxellodunum est le nom d'un oppidum gaulois, situé dans le Quercy actuel. Il est surtout connu pour avoir été le lieu de la dernière bataille de la guerre des Gaules, en – 51, César emportant la reddition de la place à la suite de son siège. Son nom signifie la « forteresse élevée » (uxel, élevé, et dunum, latinisation du gaulois dunon, forteresse - voir Dun (forteresse)). C'est un nom gaulois assez répandu qui a évolué en Isolud, Issoudun, Exoudun1. Longtemps objet de débats, la localisation d'Uxellodunum au Puy d'Issolud est désormais reconnue par la communauté scientifique2

24 mai 1911
« Pe'l Metxoun
BALZAC OCCITAN
Balzac est toujours d'actualité, puisque il est immortel, mais parfois les circonstances peuvent rendre son nom plus actuel, au point de vue journalistique. C'est ce qui arrive pour le moment, où l'éditeur Jean Gillequin vient de publier un roman inédit de Balzac, L'Amour masqué. A vrai dire, ce roman est plutôt une nouvelle : on sait que celle-ci peut aller de trois à quatre pages à cent et plus. L'Amour masqué n'est pas du meilleur Balzac, mais c'est du Balzac, et la nouvelle tire son importance et son intérêt de curiosité, de la valeur de l'énormité de l'œuvre de l'auteur de la Comédie humaine. Si L'Amour masqué était inédit, quelques lettrés toutefois en connaissaient l'existence. C'est un rare cadeau que voulut faire Honoré de Balzac à la duchesse de Dino, princesse de Sagant : il écrivit l'œuvre à l'intention de la duchesse et lui offrit le manuscrit somptueusement relié. Ce manuscrit était jusqu'ici demeuré dans la famille. Sa publication est un événement littéraire, et j'en veux prendre occasion pour une revendication racique à l'égard de l'auteur de L'Amour Masqué. La grande majorité des gens pensent que Balzac est Tourangeau. Or, c'est une erreur profonde. Dans le numéro. du 27 août 1900 de La Dépêche de Toulouse, Octave Uzanne démontra que les Tourangeaux commettaient une usurpation, en prétendant que Balzac était de chez eux. Mais j'avais démontré cela, avant Uzanne, dans un article de La Presse, du 7 mai 1899. Toutefois, Uzanne, avec lequel je suis en rapport courtois et confraternels, ne signala pas, dans son article, ma priorité, parce qu'il l'ignorait. D'ailleurs, je jugeai inutile de réclamer publiquement, en raison d'un détail que m'apprit l'article d'Uzanne. On arrive toujours trop tard,

on est toujours précédé par quelqu'un. Je pensais être le premier avoir revendiqué, dans la presse, la qualité méridionale de Balzac. Or, je vis dans l'article d'Octave que cette revendication avait été faite dans la Petite Revue, longtemps avant que je vinsse au monde. Le grand poète languedocien Auguste Fourès, dans les deux première, strophes, que je traduis, d'une pièce adressée à Honoré de Balzac, disait: "Puissant génie, qui as pétri la Comédie humaine, - ardent créateur de types immortel, - salut, géant parmi les hommes gigantesques, - qui as pour haut piédestal ton œuvre souveraine- Honoré de Balzac, si l'on t'a fait Tourangeau - tu as sur le front le sceau de notre Languedoc ! Oui, ton père est né en terre tarnaise - au village appelé la Nougaytié, - Il fut, en te créant, un excellent ouvrier. - En toi qui est malgré tout, une gloire française, - fermente librement notre sang du Midi !" Par la précision des détails, on sent que ce n'est pas là une fantaisie. une rêverie de poète ; c'est la mise en vers de documents.

Le pète de Balzac, Bernard-François, naquit au hameau de La Nougaytié, commune de Montirat, canton de Monestiès, arrondissement d'Albi. Ce n'est point par hasard, comme son fil, à Tours ; il était d'une vieille famille albigeoise. M. Portal, archiviste départemental du Tarn, a découvert l'acte de baptême dé Bernard-François Balzac, et l'acte de baptême du père de Bernard-François, c'est-à-dire du grand-père du romancier. Il a trouvé des documents coordonnés sur les Balzac, actes de baptême, de mariage, de décès, remontant jusqu'en 1693. Le nom de Balzac, antérieurement à Bernard-François, qui reprit la forme exacte, est orthographié Balssa. Les Balssa étaient laboureurs, possédant à La Nougayrié quelques lopins de terre sur lesquels ils vivaient. Bernard-François est le premier des Balzac qui renonça au travail de la terre

et quitta le Pays. Il acquit une instruction véritable. Il vint à Paris à la fin du dix-huitième siècle ; il y fut avocat au Conseil du roi. En 1792, il organisa dans le Nord le service des vivres aux armées. Il avait une cinquantaine d'années lorsque le 11 pluviôse an V (1797), il épousa à Paris Anne-Charlotte-Laure Sallambier. Il fut ensuite nommé Tours, comme directeur de la régie et administrateur de l'hospice. C'était donc un homme d'âge mûr, et non pas un enfant que le milieu ambiant aurait pu influencer, modifier, quand il se fixa, pour quelques années, dans cette ville, hôte de Passage. Il n'était, par conséquent, pas même Tourangeau d'adaptation. C'est à Tours que naquit, le 20 mai 1799, son fils Honoré. Bernard-Français ne passa pas les dernières années de sa vie à Tours, mais à Paris, où il mourut le 19 juin 1829 à quatre-vingts ans passés. De son mariage avec Laure Sallambier, Bernard-François Balzac avait eu encore, ors Honoré qui fut l'aîné, un garçon et deux filles. Le garçon, Henri alla s'établir aux colonies et l'on a perdu sa trace. La sœur aînée, Laure, épousa M. de Surville. La cadette, Laurence, épousa M. de Montraigne, et mourut jeune. C'était un homme sortant du banal que le père d'Honoré de Balzac. Il avait une nature exubérante et puissante. Il prétendait vivre jusqu'à cent cinquante ans, et entaillait l'écorce des jeunes arbres afin d'aspirer leur sève, comme pour boire ainsi le sans même de la terre. Je ne sais si la recette était souveraine, mais Bernard-François Balzac demeura toujours très robuste ; il mourut à plus de quatre-vingts ans, d'un accident. Il fut, toute sa vie, un fidèle de la langue d'oc, du dialecte albigeois natal. Il fut même un sociologue étonnant : il écrivit de curieuses brochures philanthropiques, dont l'une sur les moyens de détruire la rage. Son fils, qu'il méconnut, précisément par suite des heurts entre tempéraments et caractères semblables,

procédait bien de lui. Jeune. Honoré était très maigre : le père disait du fils "Ce garçon là n'est bon à rien, il ne vivra pas.".
Comme on vient de le voir, le père d'Honoré de Balzac n'était Tourangeau ni de race, ni d'adoption. Honoré le fut encore moins. Le lieu de naissance peut être un accident et ne baste nullement à prouver le race. On ne peut même parler, pour Honoré de Balzac, de l'influence du mitan, de l'éducation. Enfant il fut mis pensionnaire au collège de Vendôme, où il resta sept années. Il ne passa qu'un an au collège de Tours, pour redoubler sa troisième, et termina ses études à Paris. Tout le monde sait qu'il se fixa dans cette ville. Il est aussi faux que grotesque de considérer comme Tourangeau Honoré de Balzac qui, de race albigeoise, naquit simplement par hasard à Tours et n'y demeura pas. Allez donc dire à mon vieil ami, l'ardent méridionaliste Louis Xavier de Ricard, né aux abords de Paris, qu'il n'est pas Occitan ; vous. verrez de quelle façon il vous recevra. C'est comme si, Français, l'on vous déclarait Chinois, sous prétexte que le hasard vous aurait fait naitre à Pékin. On n'ignore pas qu'Honoré de Balzac prétendait se rattacher, par une branche albigeoise, aux fameux de Balzac d'Entraygues, de l'Agénois. On a gobé cette prétention de Balzac à la noblesse ; il est cependant probable que sa noblesse était parfaitement authentique. C'était une tradition dans sa famille. Il faut remarquer que ce n'est pas Balzac, mais son père Bernard-François qui reprit le nom exact primitif. Le contrat de mariage du père porte Balzac. L'acte de naissance d'Honoré porte Balzac. A l'époque de ces actes on n'employait guère dans les papiers publics la particule, - qui d'ailleurs n'a oncques été une preuve de noblesse. Dans les dernières années du dix-huitième siècle un abbé de Balzac était bibliothécaire de la ville de

Montauban: Or, la région montalbanaise, partie du Caorsin, est contigüe à l'Albigeois d'où étaient la famille et le père d'Honoré de Balzac. En notre Occitanie, de civilisation antique et raffinée, plus d'une fois des gens du peuple sont les descendants de très hautes familles. Dans ma seule province du Caorsin, faussement appelée Quercy, j'en donnais une dizaine d'exemples, dont un duc de Durfort, boulanger. Le félibre Anselme Mathieu a signalé cette particularité très véridique de la noblesse fréquente parmi le peuple méridional : "Et tel mène l'araire, - qui se pourrait signer comte de Vintimille." Dans nos familles du Sud-ouest particulièrement, les cadets étaient nombreux et pauvres : on les dépouillait au profit de l'aîné qui devait maintenir la splendeur familiale. Rien ne prouve qu'un cadet pauvre des Balzac d'Entraygues ne se fixa pas, au dix-septième siècle, en Albigeois, où la famille déchut au point de vue des préjugé, mais se glorifia en vérité par le noble travail de la terre. Ce travail toutefois empêchait de porter les titres et de jouir des prérogatives de noblesse. Quant à l'orthographe Balssa, ceci ne saurait être un argument, car le peuple du Midi transforme toujours un nom en occitan, selon les lois phonétiques de sa
langue, ne le prononce jamais suivant sa forme française : Beaurepaire devient Belrépayré ; Froment, Froumént, Froumén, et même Fourmèn. J'ai prouvé, avec documents à l'appui, qu'Honoré de Balzac n'était nullement Tourangeau. Balzac lui-même revendiquait son origine, sa race méridionale, puisque il prétendait appartenir à la famille des de Balzac d'Entraygues. Mais la male foi pourrait objecter que ceci n'indique pas que Balzac, parlant seulement des origines de sa famille, ne se regardât pas lui-même d'un autre pays, du Nord, de Paris ou de ln Touraine, par exemple. Or, voici qui va trancher

la question. Dans ses lettres à sa sœur Laure Surville, Balzac fréquemment se qualifie d'Albigeois. C'est formel et sans réplique. On peut toujours répliquer avec mauvaise foi, mais il est certains documents qui ne peuvent être entamés par la déloyauté, qui rendent non avenues toutes les critiques. Dans cet article, il ne s'agissait pas d'une étude littéraire, mais d'établir indiscutablement la qualité d'Occitan de Balzac. Cependant je veux ajouter quelques reminements à propos de la Comédie Humaine. Il n'y a que des Occitans, comme Balzac en Zola, pour concevoir des œuvres telles que les leurs ou pour les bouter à exécution, lorsque, à la pénétration et à la finesse de la race méditerranéenne, improprement appelée latine, est allié la ténacité indomptable du fond celte. Il est évident que Balzac est plus grand que Zola, parce qu'il est le précurseur, l'initiateur prodigieux, celui qui créa le roman contemporain. On répète que Balzac a laissé son œuvre incomplète. Il faut s'entendre. L'œuvre de Balzac comprend trois divisions générales : études de mœurs, études philosophiques, études analytiques. La mort l'empêcha de remplir le programme qu'il s'était tracé. Des études analytiques, il ne reste presque rien. Mais ce que nul n'a su dire, c'est que l'œuvre de Balzac, tel qu'il est, forme, par sa partie la plus importante, les études de mœurs, un tout complet, une étude absolument adéquate des conditions de l'humanité. Si Balzac n'a pu toujours donner le chiffre de romans qu'il se proposait d'écrire sur telle ou telle même branche de ses études de mœurs, il n'en a pas moins signalé, étudié toute situation sociale, toute condition humaine. Voilà pourquoi il est et sera, pour des siècles, le précurseur des auteurs les plus récents. Et quelles prophéties il a formulées sur la civilisation, l'évolution sociale ! On les voit se réaliser

tous les jours. Si Balzac a tout étudié, tout enserré dans son inouïe étreinte humaine, on peut, sans être pour cela un plagiaire, traiter un même point que lui. Il a touché à tous les sujets et, à ce compte, il n'y aurait qu'à ne plus écrire. Mais on plagie honteusement et impunément Balzac, car si le public et les lettrés connaissent de nom son cycle de la Comédie humaine, et, deci, de-là, quelques-uns de ses romans, ils sont bien rares ceux qui ont étudié son œuvre entier. Par le monde, nous devons bien être quatre ou cinq, à connaître absolument à fond l'œuvre énorme de Balzac. J'ai annoté, d'un bout à l'autre, mon édition des œuvres complètes de Balzac ; et, plus d'une fois, je souris de pitié et de mépris en voyant le vol cynique commis par tel ou tel écrivain au préjudice du colosse.

"Revue Hebdomadaire : La Race de Balzac
Balzac est toujours d'actualité, puisqu'il est immortel. Mais depuis deux ou trois ans on en parle plus fréquemment dans la vie au jour le jour, par suite des vicissitudes du monument qu'on lui doit élever. De monument, certes, Balzac n'en a pas besoin pour demeurer dans la mémoire des hommes Son œuvre est encore plus durable que le bronze : exegit monumentum aere perennius.
La question du monument de Balzac traîne depuis des années. On se rappelle les débats de la société des Gens de lettres avec Rodin, qu'elle avait chargé d'exécuter la statue de l'auteur de la Comédie humaine. Lorsque le maître sculpteur livra son œuvre, la société des Gens de lettres n'en voulut pas, et c'est Falguière qui fut chargé de faire le monument. Or, Falguière mourut avant la fin du travail, et c'est Paul Dubois qui le termina.

Le monument achevé, on devait le dresser au Palais-Royal. Mais l'emplacement primitivement désigné était occupé par la station du Métropolitain. Nos édiles, qui ne sont pas ennemis du grotesque, trouvèrent que la place du Palais Royal ou le terre-plein contigu du Théâtre-Français n'étaient pas assez larges. Il y avait encore, faisant suite, le carrefour de la rue Saint-Honoré, de la rue de Richelieu et de l'avenue de l'Opéra, où l'on pouvait fort bien établir un rond-point.

Mais il a fallu aller énormément plus loin ; on a décidé, paraît-il, d'élever le monument de Balzac à l'avenue de Friedland. Il faut toutefois de longs pourparlers, de longues enquêtes, dans notre pays qui se croit si spirituel, si malin, et qui est cependant si routinier et formaliste. Je veux espérer qu'il y aura encore quelque obstacle à l'inauguration du monument de Balzac."

Midi socialiste 19 avril 1911
"Pe'l Metxoun»
DOMINIQUE INGRES

Du 25 avril au 15 mai aura lieu, à, Paris, dans les galeries Georges Petit, une exposition d'œuvres d'Ingres, qui aura un but particulier. En effet, les bénéfices en sont destinés à l'amélioration et au développement du Musée Ingres, à Montauban, qui porte à juste titre le nom du maitre, puisque c'est grâce à lui qu'il a pu compter et acquérir une valeur exceptionnelle.
L'exposition parisienne comprendra cinquante tableaux et portraits peints, deux cents portraits dessinés et cinq cents dessins. Y figureront également des reliques d'Ingres, notamment ses deus violons, dont l'un appartient à la ville de Montauban, l'autre à Mme Gaston Lecreux. La légende rapporte qu'Ingres avait des prétentions à la musique, mais qu'il était très médiocre violoniste. C'est une légende, en réalité, Ingres fut un excellent musicien. Au cours de l'exposition, le fameux violoniste Kubelick donnera deux séances, durant lesquelles il ressuscitera l'âme du violon d'Ingres et jouera les œuvres que celui-ci préférait, des morceaux de Beethoven, de Glück et de Mozart, sans démembrer le Concerto de Viotti, qu'à peine âgé de quinze ans, Ingres exécutait au Théâtre du Capitole à Toulouse.
C'est plus qu'il n'en faut pour assurer le succès de l'exposition spéciale d'un maitre, dont la gloire est huy définitive et universelle. Je dois ajouter que cette exposition a été appariée sous la présidence effective de Léon Bonnat, qui, dans sa mesure, a fait, pour sa ville natale de Bayonne, ce que Ingres fit pour Montauban.
On ne s'attend point à trouver céans une étude de critique artistique sur Ingres. Ses talents et sa probité de métier

sont trop connus, pour qu'il soit nécessaire d'y insister. On peut suivre, sur ses croquis et dessins, le labeur consciencieux, le développement de l'œuvre du grand maitre. On sait que Ingres dessinait nus les personnages de ses tableaux, avant de les draper : aussi ses figurations ne sont-elles pas des fantômes d'étoffes flottantes, présentent-elles un apparoir solide et vivant. La gloire de l'auteur de La Baigneuse, du portrait de Bertin aîné, de l'Age d'Or, de La Source ou de l'Apothéose d'Homère est une des plus assurées de la peinture française.

Huy, cc que je veux montrer, à l'occasion de l'exposition parisienne de ses œuvres, c'est le fidèle du pays natal, le provinciste immuable que fut Ingres. Cela, je le ferai à l'aide du beau volume publié par mon bon confrère et vieil ami Boyer d'Agen, Ingres d'après une correspondance inédite. C'est un peu grâce à moi que Boyer a pu arriver à obtenir cette correspondance qui lui a permis d'achever de faire connaitre mon illustre compatriote Dominique Ingres.

Le volume de Boyer d'Agen n'est pas seulement une publication de lettres inédites d'Ingres, indispensables toutefois à la connaissance de la vie et du caractère de l'admirable Montalbanais, mais très habilement un tableau complet de l'existence de l'homme et de l'artiste. Les lettres inédites sont au nombre de quatre-vingt-cinq : elles sont adressées à trois Montalbanais: Armand Cambon, Prosper Debia, surtout Jean Gilibert. A celles-ci Boyer d'Agen a appoind quelques lettres déjà publiées, qui étaient nécessaires dans la continuité du tableau.

Jean-Auguste-Dominique Ingres naquit à Montauban, dans le carrerou de Mourancy, le 29 août 1780, de Joseph Ingres, ouvrier d'art, et d'Anne Moulet. C'est à Montauban qu'il grandit. Si les circonstances et les nécessités de la vie l'empêchèrent d'y vivre, et s'il n'y

revint qu'en passant, Ingres conserva toujours l'amour le plus fidèle et le plus fervent pour son pays natal.
Dans une lettre à Gilibert, il écrivait :
"Mais, par un effet de l'amour de la patrie, je voudrais que tu m'apprennes (ceci est pour moi) comment il faut s'y prendre pour me faire certain "millas" que les bonnes femmes faisaient dans notre enfance et tu en manges peut-être encore. Elles nous le vendaient au marché couvert, sur des feuilles de choux; ces millas faisaient notre bonheur."
Dans une autre lettre au même ; "Oui, mon ami, malgré le continuel regret que j'ai de vivre ici sans toi, je conçois et comprends que le séjour à Montauban est délicieux, sous tous les rapports. Avoue-le surtout, depuis que vous y avez reconnu Rome et le poussin en nature qui est réellement. J'ai dont revu la cara patria avec un plaisir et une douceur, inexprimables."
Encore à Gilibert : « Oui, mon ami, dans mes ennuis du monde, dégoûté d'en faire partie, j'ai souvent pensé à Montauban, à y aller vieillir avec toi et les aimables amis qui m'y conservent leurs souvenirs et leur précieuse estime. Je me fais avec ma bonne femme, des châteaux en Espagne qui me rendent heureux. Là, mon parti étant pris, ayant ramassé tous mes petits sous, je rêve de me revoir pour une bonne fois sans soucis, sans bruit, citoyen de notre jolie ville, jouissant de son beau climat et de tout ce que la nature y prodigue. Qu'en dis-tu ? Ah! mon bon ami, que je serais heureux de cette réalité !"
Toujours Gilibert : "Ah ! combien de fois j'ai formé le projet d'aller y vivre en ermite, auprès de toi !"
Le 18 juillet 1851, à la suite de la délibération du Conseil municipal donnant le nom d'Ingres au Musée auquel celui-ci léguait ses œuvres et objets d'art, le maitre mandait au maire : "Il m'est doux de penser qu'après moi,

j'aurai comme un dernier pied-à-terre dans ma belle patrie; comme si je pouvais, un jour, revenir en esprit au milieu de ces chers objets d'art, tous rangés là comme ils étaient chez moi, et semblant toujours m'attendre. Enfin, je suis heureux de penser que je serai toujours à Montauban, et que là où par circonstance, je n'ai pu vivre, je resterai éternellement dans le généreux et touchant souvenir de mes compatriotes."

Encore à 82 ans, à demi perclus, il écrivait à Prosper Debia : "Ce cher Montauban, mon pays que j'aime si tendrement et où je suis si cruellement privé d'aller, vous en savez les tristes raisons cher ami..; Le pays natal que j'adorerai tant que je vivrai."

Ingres légua à la ville de Montauban 54 tableaux et cinq mille dessins. Quatre salles sont exclusivement dédiées à l'œuvre et aux reliques du peintre, ce qui boute le Musée de Montauban au premier rang des musées provinciaux. La salle consacrée aux reliques contient les meubles d'Ingres, de style empire, son bureau, son chevalet, son fauteuil de travail, et dans une vitrine, sa palette, son violon, sa plume, un volume familier de l'Iliade, ses médailles et la couronne d'or que lui offrirent ses compatriotes. Elle est façonnée de deux branches de laurier ; la bandelette qui les enserre porte

A JEAN-DOMINIQUE INGRES

Les Montalbanais 1863.

Des cinq mille dessins légués par le maitre, un millier à peine sont aisément visibles au Musée de Montauban. Faute de place, les quatre mille autres dormaient dans les cartons où les classa Ingres. On rétablit le vieux palais des évêques, dont la belle architecture se dresse au bout du pont de Montauban, dans ses dispositions primitives. Les salles qui y sont consacrées au Musée Ingres seront plus que doublées, ce qui permettra de montrer au public tous

les trésors du maitre. Comme je l'ai dit amont, l'exposition parisienne d'œuvres d'Ingres permettra d'obtenir les ressources encore importantes nécessitées par l'extension et le développement du Musée montalbanais.
Les legs d'Ingres à sa ville natale est un magnifique geste régionaliste. Par cette manifestation Ingres affirmait sa fidélité racique et unissait indéfectiblement à sa propre gloire la remembrance de sa cité natale. Ores qu'on pense à l'œuvre de tel ou tel artiste, on ne songe nullement, à propos de celle-ci, à l'endroit où il est né. Tandis qu'au sujet d'Ingres, cette formule géminée s'impose inéluctablement et impérieusement à l'esprit : Ingres de Montauban. De BEAUREPAIRE.FROMENT

Beaurepaire Froment (1872-1914), né à Moissac, régionaliste, fédéraliste, décentralisateur, socialiste, journaliste, folkloriste nous parle ici d'Ingres. Il utilise des occitanismes et le mot "racique" qui lui est cher, doit être replacé dans l'époque (il n'a rien de raciste). Il évite soigneusement de parler d'un Montalbanais, Henry Lapauze, qui était aussi au cœur de l'exposition. Les deux hommes étaient l'antithèse l'un de l'autre. Journaliste tous les deux, l'un court dans les couloirs du pouvoir, et l'autre dans les avenues de l'honnêteté. Mais ça serait une longue histoire (j'ai publié une série d'articles d'Henry Lapauze). A suivre. J-P Damaggio

8 mars 1911 Le Midi socialiste, HAN RYNER
Ce pseudonyme, d'aspect scandinave, musse un écrivain né en Provence, originaire du Roussillon par sa famille. Si Han Ryner n'a guère, l'esprit universitaire, il appartient à l'Université et ceci explique la nécessité du pseudonyme, d'autant plus que celui qui le porte exprime des idées libertaires, des opinions libérées de tout préjugé et de toute contrainte. Du reste, la consonnance du pseudonyme donne les prénoms et nom véritables.
Il y a longtemps Ryner était connu et estimé dans le monde des lettrés, mais depuis deux ou trois ans il a vraiment conquis la grande notoriété.
Son premier roman, Chair vaincue date de 1889 ; c'était un bon livre de début. En 1892, il publia Les Chants du Divorce, curieuses poésies ; et, en collaboration avec Emile Saint-Lanne, un beau volume de philosophie sociale, La Paix pour la Vie. Le roman Ce qui meurt 1893 était dans une note douce et attendrie qui, si elle prouvait un écrivain excellent, ne faisait guère prévoir l'allure forte et vigoureuse, ou révoltée, des livres qui suivirent. Celle-ci se détache dans l'intéressante Humeur inquiète (1894): elle s'affirma dans La Folie de Misère (1895) qui contenait de superbes pages de descriptions poignantes.
Cette même année 1895, Alphonse Daudet estima Han Ryner digne d'écrire avec lui la traduction qui associe la merveilleuse œuvre languedocienne du paysan Baptiste Bonnet, Vido d'Enfant (Vie d'Enfant). De ceci devait découler un incident. Daudet mourut, et la seconde partie de l'œuvre de Bonnet, Lou Gnarro (le Valet de ferme) parut, au début de 1899, accompagnée d'une traduction baillée comme d'Alphonse Daudet uniquement. Or, il se trouve que la traduction est surtout d'Han Ryner. Dans le numéro 2 des Cahiers Occitans, il protesta vigoureusement, sous le titre d'un plagiat posthume,

contre la vilenie que l'on faisait exécuter à un mort. Il faut lire ces curieuses pages, documents littéraires.
Le Massacre des Amazones (1899) fut l'exécution impitoyable des innombrables bas-bleus ridicules qui infestent notre littérature; cette besogne d'assainissement était nécessaire. Malgré quelques jugements trop sévères Han Ryner rendait justice aux femmes qui montraient un talent véritable. Son livre est écrit avec un grand esprit critique.
Han Ryner réédita ensemblement ses Chants du Divorce et publia deux très beaux romans, Le Soupçon et Le Crime d'obéir. L'Homme fourmi est une curieuse fantaisie d'une lecture fort attachante. Un autre beau roman La Fille manquée parut en 1903. Vint ensuite une brochure de polémique au ton violent, Contre les Dogmes.
Les Voyages de Psychodore, philosophe cynique (1903) qui suivirent, marquent une date importante dans l'œuvre d'Han Ryner. En ce livre l'auteur révélait une conception intellectuelle nouvelle.
A cette œuvre de sereine philosophie succéda un volume - derechef à l'allure violente, ce fut le dernier : Prostitués, études critiques sur les gens de lettres d'aujourd'hui (1904). Le Sphinx rouge (1904) se classe dans la catégorie des beaux romans d'Han Ryner. Depuis, Han Ryner a donné des ouvrages, dont n'est certes point exclue la forme littéraire, mais qui sont surtout des livres de doctrine où s'est marquée, développée, dégagé, l'évolution morale partie du volume initial Les Voyages de Psychodore : Petit Manuel individualiste (1905), brochure Les Chrétiens et les Philosophes (1906), volume; Les premiers stoïciens (1906), brochure contenant une conférence donnée à l'Université Populaire du faubourg Saint-Antoine ; enfin Le Subjectivisme

(1908), où se trouve définitivement formulée une doctrine morale façonnée de tout ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé dans la philosophie et la mentalité humaines.
Comme on a pu le voir par ce qui précède, Han Ryner ne fut pas toujours le haut philosophe à la large indulgence que connaissent les jeunes générations sur lesquelles il exerce, à juste titre, une maitrise marquée et d'ailleurs bienfaisante. Ceci n'est pas un reproche : c'est une constatation et outre plus un éloge, car Han Ryner a eu sans doute plus de mérite qu'un autre à se sculpter une belle effigie morale, ayant dû modifier un tempérament naturellement plutôt combatif et agressif.
En 1910 Han Ryner a publié Jusqu'à l'âme drame en deux actes, de noble conception altruiste, joué en en 1909 au Théâtre de l'Hexagramme ; et dans un même volume, Vive le Roi, hypothèse en trois actes, et Les Esclaves, vision en un acte Je suis heureux de signaler que précisément Vive le Roi vient d'être lu publiquement, il y a quelques heures à peine, à l'Odéon, le 6 mars, et que cette pièce de haute satire politique a agité l'auditoire.
Vers la fin de l'année, Han Ryner fait paraitre, Le Cinquième Evangile. A cette occasion un banquet lui fut offert, le 4 décembre, par la jeunesse littéraire, qui voulut ainsi honorer magnifiquement l'incontestable dignité de la carrière de l'écrivain. A notre époque de basses aspirations et de répugnants calculs, il est consolant de constater de pareilles manifestations mais on ne saurait s'en étonner, car l'Idée, la Pensée, surmonte, en dépit de tout, aussi bien l'argent que les vilenies sociales et politiques. Ce Cinquième Evangile est la vie de Jésus. Incontinent, on pense inéluctablement au livre de Renan, mais l'œuvre d'Han Ryner très particulière et très personnelle, est autre chose.

Les quatre évangélistes, Marc, Jean, Luc et Mathieu ont écrit chacun leur récit, mais en ces évangiles ils représenteront un Jésus selon leur compréhension, leur tempérament et n'établirent pas le véritable évangile selon l'essence et les idées exactes de Jésus. Or, c'est cet évangile que nous donne Han Ryner dans son œuvre. Ce n'est pas comme un historien ou un romancier qu'il façonne une vie de Jésus ; mais il archive, comme un apôtre, les faits et les manifestations de la vie du Nazaréen, en les interprétant à leur simple point de vue humain et naturel. Ce n'est donc pas un dieu qu'il remine en Jésus, mais un homme, un être humain sublime par l'esprit et le cœur, et dont la supériorité intellectuelle et morale ne l'empêche pas de subir, ainsi qu'il arrive en pareil à tout homme, les heurts, les peines, les dérisions, les chagrins de la réalité, de la vie, des contingences sociales, d'en souffrir peut-être davantage. Et cette figure humaine de Jésus est de la sorte autrement émouvante et touchante que son allure divine et supérieure à l'humanité, de la légende chrétienne.

Dans le livre d'Han Ryber passe parfois le grand désenchantement, le vain et le vide de la vie, avec cet espoir invincible et éternel de l'humanité. Les symboles, les images admirables y sont fréquentes :

« Or, l'inquiétude de la terre fait des saisons diverses, tantôt trop chaudes, tantôt trop froides. Mais l'inquiétude de la terre ne trouvera jamais la tiédeur qui continue et le printemps qui ne se fane point. L'inquiétude de l a vie cherche la vie éternelle et la joie durable, et elle ne les trouvera point. »

Jésus fut un anarchiste. L'anarchie n'a rien à voir avec ce que pense le vulgaire : désordres, violences, bombes. Elle est, au contraire, la plus haute doctrine de morale et d'harmonie humaine et sociale c'est-à-dire que la

conduite de l'être lui-même et ses relations avec ses frères humains ne relèvent d'aucune obligation divine et légale, mais sont beaucoup plus impérieusement et rigoureusement régies par sa seule conscience. Elle lui commande, en toute circonstance, une attitude, des actes nobles, bons, généreux, et celui qui réaliserait parfaitement la doctrine anarchique serait un saint bien plus haut et admirable que les saints de l'église.

Voici encore un passage caractéristique de Han Ryner.

« Jésus lui répondit : Méprisez et haïssez le prêtre, mais non point l'homme. Et, si vous le pouvez, réveillez l'homme dans le prêtre, afin qu'il n'y ait plus de prêtres.

Méprisez et haïssez, le juge ou le soldat, mais non point l'homme. Et, si vous le pouvez, réveillez l'homme dans le juge et dans le soldat, afin qu'il n'y ait plus de soldats et qu'il n'y ait plus ne juges. Méprisez et haïssez le riche, mais non point l'homme. Et, si vous le pouvez, réveillez l'homme dans le riche, afin qu'il n'y ait plus de riches et qu'il n'y ait plus de pauvres. Méprisez et détestez la Loi, parce qu'elle est une servitude sur l'homme, et qu'elle vous fait esclave du riche, du prêtre, du juge et du soldat ; et qu'elle fait le prêtre, le juge, le soldat et le riche, esclaves de sa folie. » Le Cinquième Evangile d'Han Ryner est en train d'obtenir un beau et durable succès. C'est une observation réconfortante. Il est remarquable qu'a notre époque où déborda une littérature de petits livres amusants ou graveleux, ou même d'allure sérieuse, consacrés à l'amour, à l'adultère, aux passions, aux vices humaine, et auxquels trop souvent le talent ne donne pas de l'intérêt,- un ouvrage de ton si différent comme le Cinquième Evangile, d'une note plutôt sévère, d'une grandeur biblique, ne soit pas non seulement passé inaperçu, mais trace un sûr sillon dans la foule.

Chants populaires
De Beaurepaire-Froment

Comme nous l'avons découvert dès les premières lignes, le Moissagais Beaurepaire-Froment a passé sa courte vie à étudier les chants populaires. Si en Tarn-et-Garonne personne n'a rendu compte de son travail la REVUE OU TARN dans son Supplément au n° de Novembre-Décembre1906 indique au sujet d'un des livres, Bibliographie des Chants Populaires Français, par de Beaurepaire-Froment (Paris, édition de la Revue du Traditionnisme, 60, quai des Orfèvres, 1er ; 1 fr. 50) : "On sait que chez de Beaurepaire-Froment l'écrivain à la forte personnalité se double d'un érudit. Nous n'avons pas en France de bibliographie générale traditionniste. Beaurepaire-Froment vient de combler cette lacune, en ce qui concerne. les chansons populaires. La très sérieuse Bibliographie des Chants Populaires Français, qu'il nous donne, est indispensable aux érudits, aux lettrés, aux artistes, aux curieux à tous ceux qu'intéressent nos merveilleuses chansons populaires."
En voici la préface :

PREFACE

Cette bibliographie n'est pas cependant façonnée au point de vue bibliographique, c'est-à-dire que, céans, ma préoccupation n'a pas été de décrire surtout le format des volumes, leur nombre de pages, les éditions qu'ont eu les ouvrages, ou la rareté de tel livre. J'ai pris, avant tout, cure de dresser une liste aussi complète que possible[23], des ouvrages parus sur les chants populaires français.

Il existe bon nombre de recueils anciens de belles chansons, comme on disait au XVIe siècle, et de *brunettes, petits airs tendres*, à pair on disait au XVIIIe siècle mais les chansons qui les composent, bien que les auteurs en soient souvent déconnus, sont populaires dans un autre sens que celui qui doit nous occuper. Ce sont des productions au moins demi-savantes et leur qualification de populaires décache qu'elles ont eu la vogue un instant et surtout dans la ville : elles n'ont pas le caractère exact de *composition populaire* et de *transmission traditionnelle*. C'est pourquoi, j ai bouté de côté ces recueils de *brunettes*. A pair pour les chants historiques français à travers les siècles dont il existe plusieurs recueils, notamment ceux de Le Roux de Lincy.

---

[23]Il serait absurde de prétendre son travail absolument complet, on peut toujours ignorer ou oublier quelque ouvrage; c'est pourquoi je serai obligé de toute indication complémentaire. Ma liste établie, mon excellent confrère Paul Sébillot et M. Alexis Rouart, l'éditeur ami de nos vieilles chansons, en boutant obligeamment leur bibliothèque à ma disposition m'ont permis d'ajouter quelques volumes qui ne se trouvent pas dans les dépôts publics.

C'est pour cette même raison que l'on ne trouve pas cités des noëls qui ont une vogue populaire, pairement ceux de Saboly, de La Monnoye, de l'abbé Gusteau, de l'abbé Luillier, de l'abbé d'Andichon, par exemple. Chaque coup qu'un recueil de noëls porte le nom de l'auteur qui les a composés, ou que, publié anonymement, l'auteur en a été cependant détaché, par cela même il n'a pas à figurer dans ma nomenclature. Naturellement, un recueil de noëls n'est pas traditionniste par cela qu'il est anonyme ; mais il est tout à fait exceptionnel que l'auteur de noëls de composition savante, parus anonymement, ne soit pas cependant connu.

Un assez grand nombre de chansons ou de séries de chansons populaires se trouvent dans les *Mémoires, Recueils, Bulletins des Sociétés de province* ; mais je ne dois considérer ici que des œuvres publiées à part en volume ou en brochure.

J'ai signalé certains volumes non exclusivement dédiés aux chants populaires, mais dans lesquels ceux-ci figurent de façon notable, et c'était la partie la plus longue et la plus difficile de l'œuvre. J'ai aréé les ouvrages en deux sections : livres sur l'ensemble de la France, livres sur les provinces françaises.

De Beaurepaire-Froment

LA CHANSON POPULAIRE
par de Beaurepaire-Froment

La chanson populaire a existé de tout temps et chez tous les peuples ; elle tient à la nature, au caractère même de l'homme. Les traces antiques en sont rares, parce que les chansons populaires n'étaient pas recueillies.
En ce qui regarde des temps plus modernes, et particulièrement la France, si la chanson populaire fut goûtée, ce n'est qu'au XIXe siècle qu'on pourrait trouver, dans la littérature, de nombreuses preuves de ce goût du sens poétique populaire. Non pas qu'on n'en puisse rencontrer trace dans les vieux auteurs français, on le va voir, et le chiffre des exemples pourrait être augmenté, mais ce n'est là que l'exception.

Tandis qu'à partir du XIXe siècle, la chose devient commune. Bien vaste serait le nombre de citations que l'on pourrait bailler, en prose ou en vers, depuis Chateaubriand qui écrivait dans René : « J'écoutais ses chants mélancoliques (du pâtre) qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur.»
Ci, quelques exemples de la chanson populaire goûtée par des auteurs, du moyen-âge au XIXe siècle.

Il est probable que la chanson *Robin m'aime*, qui se trouve dans *le Jeu de Robin et de Marion* d'Adam de la Halle (XIIIe siècle), est une chanson populaire.

Dans *Renart-le-Nouvel* par Jacquemars Giélée, de Lille, qui date du XIIIe siècle, il est cité, avec quelques rondeaux dont les auteurs sont connus, *de très nombreuses* chansons populaires. En plus d'un endroit du poème elles se suivent en kyrielle, notamment dans la description de la réception du « rois Nobles », par « Renars » dans son château de Passe-Orgueil, après que les adversaires ont fait la paix.
Au XIVe siècle, Guillaume Dufay composa une messe sur le thème musical de *l'Ome armé*, chanson populaire dont il ne reste que le premier couplet et sa musique. Ce thème de *l'Ome armé* fit fortune et, au XVIe siècle, une quarantaine de compositeurs le boutèrent en usance pour des messes : Brumel, Busnois, Firmin Caron, Compère, Delarue, Josquin Després, Vincent Fouques, Forestyn, Orlando de Lassus, Morales, Jacques Obrecht, de Orto, Giovanni Pierluigi da Palestrina, Philippon, Pipelare, Régis, de La Rue, Vacqueras, etc.
Dans *La Condamnation des Banquets* moralité en vogue dès le XIVe siècle. Bonne Compagnie indique aux musiciens une dizaine de chansons populaires à "fleuter".

Dans le *Proportionale Musices* (1477) du flamand Jean Tinctor, chapelain de Ferdinand 1er, roi de Sicile, auteur de nombreux ouvrages musicaux, on trouve *l'Ome armé* et d'autres chansons populaires. *Le Proportionale Musices* figure dans les Œuvres théoriques de *Jean Tinctoris,* publiées par Edmond

de Coussemaker (Lille, Lefebvre-Ducrocq 1875 ; in-8, XXXVI-536 p., 2e édition).
Hardouin, seigneur de Fontaine-Guérin, fait prisonnier, en 1395, au château de Meyrargues en Provence, y composa un *Traité de Chasse*, qu'il chevit en 1406, où se trouvent les airs de chasse de l'époque.
Eloy d'Amerval, dans le chapitre CVII de *La Grande Diablerie* (XVe siècle), énumère les jeux des *pastoureaulx et pastourelles*, et il donne le titre de deux chansons :
L'autre chante : « Au joli boquet... »
Ou : « La petite camusette... »

Erasme écrivait, en 1521, à propos des fêtes de Noël dans les églises : «Alors résonnent les trombones, les trompettes, les cornets, les fifres, les orgues, et l'on chante avec. On entend de honteuses chansons d'amour, d'après lesquelles dansent les mauvais garçons et les filles publiques. Ainsi on court en foule aux églises, comme à un lieu de divertissement, pour entendre quelque chose de gai et de réjouissant. » Il ne faut pas se méprendre, Erasme prend prétexte de ces gaudiments pour incréper les catholiques, mais il ne blâme pas les chansons populaires elles-mêmes ; il
les prise au contraire gaies et réjouissantes.
Le *Banquet du Boys*, qui fut imprimé vers 1525 (in-12, 6 feuillets), laude les plaisances de la campagne ; il représente les banqueteurs ballant force danses populaires et chantant moultes chansons rustiques.

Farce Nouvelle d'ung Savetier nommé Calbain, fort joyeuse. Lequel se marie à une Savetière (Lyon, Barnabé Chaussard 1548 ; in-8 oblong). C'est la première impression connue de cette farce qui remonte certainement plus haut, au moins au début du XVIe siècle. Elle a été réimprimée par Viollet-le-Duc, dans le tome II du recueil *Ancien Théâtre François de la Bibliothèque Elzévirienne* ; et par Edouard Fournier, dans le *Théâtre Français avant la Renaissance* (Paris, Laplace, Sanchez et Cie, s. d. (1873) ; gr. in-8, VII-462 p. à 2 col.). Dans cette pièce, Calbain et sa femme chantent nombre de couplets de diverses chansons populaires.

Dans *La Farce du Savetier* on trouve :

Hay ! avant, Jehan de Nivelle !
Jehan de Nivelle a deux housseaux,
Le roy n'en a pas de si beaux ;
Mais il n'y a point de semelle,
Hay ! avant, Jehan de Nivelle !

Melin de Sainct-Gelais a bouté à l'une de ses chansons, comme début et comme finale, ce refrain populaire :

J'oy l'hirondelle
Qui son chant renouvelle.

Clément Marot goûtait à ce point la poésie populaire, qu'un recueil de chansons populaires fut, ainsi qu'on le verra dans la bibliographie, publié par ses soins.

Le remarquable poète caorsinois Olivier de Magny ne pouvait ne pas sentir la poésie populaire :

Ny les gaillardes chansonnettes
Ny au chant des gaies chansons
Voir les garces et les garçons

Fraper en rond, sans qu'aucun erre,
D'un branle mesuré, la terre.

Dans *Les Joyeuses Recherches de la Langue Tolosaine*, Claude Odde, de Triors, cite une chanson populaire toulousaine :

Requinque-te, vieillo,
Requinque-te donc,
Et per que non
Te requinques, vieillo,
Et per que non
Te requinques donc.

(Ragaillardis-toi, vieille, — Ragaillardis-toi donc, — Et pourquoi ne — Te ragaillardis tu, vieille, — Et pourquoi ne — Te ragaillardis-tu donc.)

Au chapitre XIII de *Gargantua*, Rabelais cite une petite apostrophe rythmée, qui paraît bien une composition populaire et traditionniste. Plus loin, au chapitre XLI, un refrain populaire :

Ho, Regnault, resveille, veille,
Ho, Regnault resveille-toi.

Dans *Pantagruel*, qui est sensiblement plus étendu, on trouve des traces plus nombreuses de chansons populaires. Au chapitre XIV, ce refrain noélique :

Qui ne le croit, d'enfer aille au gibet,
Nouël nouvelet.

Dans le *Nouveau Prologue*, il cite tous ces compositeurs du XVIe siècle qui faisaient de la musique sur des chansons populaires : Josquin des Prés, Ockeghem, De La Rue, Loysel, Janequin,

Arcadelt, Sandrin, Morales, etc., etc., et décache en même temps deux couplets de chansons populaires ; vers la fin de ce Prologue il donne encore un couplet populaire. Au chapitre XXXIII, il baille les titres de deux cents chansons françaises, dont quelques-unes occitanes.

Pierre de Ronsard nous dit :

A l'abry de quelque fougère,
J'escoute la jeune bergère
Qui dégoise son lorelot.

Jean-Antoine de Baïf nous dépeint :

Le jeu lors et le ris, les libres chansonetes
(Car tout est de vendange), et les gayes sornetes
Règne entre les garsons, qui aux filles meslez
Emplissent les hoteaux de raisins grivelez...
Ces costaux verdoyans de vignes plantureuses
Ne resonent de rien que de chansons joyeuses.

Joachim du Bellay ne goûtait pas moins la poésie populaire et nous retrayt un paysan égayant son labeur :

Luy-mesme aussi quelquefois se soulage.
Chantant des vers et chansons de village.

Le beau poète savoyard, Marc-Claude de Buttet, contemporain de la Pléiade, et qui est aussi grand qu'aucun poète de ce groupe, n'a pas fauté de goûter la poésie populaire ; on en trouve plusieurs fois la preuve dans son œuvre :

Les bergers, en liesse grande.
Leurs musettes et challemeaux
Font ouïr, et toute la bande

Chante et rechante chants nouveaux.

Comme au chaud midi, Janette
Dégoisant une chanson,
Pignoit sa belle chevrette
A l'ombre d'un verd buisson...

Dans *Le Courtisan Retiré*, Jehan de La Taille nous déclare :
Quel plaisir est-ce aux champs...
D'ouïr du rossignol la fredonnante voix,
Le chant d'autres oyseaux qui caquettent aux bois.
Le chant de la bergère et son amour rustique.

Philippe Desportes était trop vrai poète pour ne pas être éliessé au charme de la poésie populaire. Dans les vers suivants, il nous a retrayt le goût qu'il prenait aux danses champêtres qui, surtout autrefois, se ballaient fréquemment aux chansons populaires :
Si c'est un jour de feste ou de quelque reinage
Ou qu'on chomme le jour d'un patron de village,
Je m'en vay à la dance, où courent à monceaux
De tous les lieux prochains les jeunes pastoureaux ;
Mon Dieu ! que de plaisir de voir nos montagneres
Blanches comme le laict, dispostement légères,
Bondir en petits sauts, reculer, avancer.
Et de mille façons leurs branles compasser !

Voici des vers tirés de *La Muse Chrétienne* de Pierre Poupo :
Bergers, qui aux fredons de vos gayes musettes
Menez paistre, en dansant, vos troupes camusettes,

Et au son gazouillant de vos doux flajolets
Endormez les pinsons et les rossignolets,
Recordez entre vous vos chansons les plus belles.

Vauquelin de la Fresnaye, dans *L'Art Poétique François*, apprécie ainsi l'ancienne poésie populaire :

La France tout ainsi comme estant en enfance,
Gaillarde, mesura ses pas à la cadance
Diverse en ces lieux, quand des pasteurs apris
De Bourgogne et Poitou, furent les branles pris...
Chantant en nos festins, ainsi les vau-de-vire
Qui sentent le bon temps, nous font encore rire.

Dans le chapitre III, Banquet rustique de ses *Propos Rustiques et Facecieux* (1547), Noël du Fail parle de danses populaires ballées au son du rebec et du haut-bois. Dans le chapitre IV, *Harangue Rustique*, il retrayt le laboureur partant charruer, en chantant à pleine gorge, et vers la fin du chapitre énumère une douzaine de chansons populaires.
Dans son célèbre livre de *La Vénerie* (1562), Jacques du Fouilloux baille des sonneries traditionnelles de chasse avec les paroles. Il écrit ces vers :

Près d'un rocher, la bergère attendy,
Tantost l'ouy ses brebis erodans.
Qui de sa voix faisoit des plaisans chans ;
Car la coustume est ici en Gastines,
Quant vont aux champs de hucher leurs voisines
Par même chants que mets cy en musique.
Rendant joyeux tout cœur mélancolique...

et il appoind deux chants d'appel de bergères, paroles et musique.

Au chapitre XX du livre I de ses *Essais*, Michel de Montaigne rapporte :
«Passant à Vitry le François, je peus veoir un homme que l'evesque de Soissons avoit nommé Germain en confirmation, lequel touts les habitants de là ont cogneu et veu fille jusques à l'aage de vingt-deux ans, nommée Marie. Il estoit à cette heure là fort barbu et vieil, et point marié. Faisant, dict-il, quelque effort en saultant, ses membres virils se produisirent : et est encores en usage, entre les filles de là, une chanson, par laquelle elles s'en tradvertissent de ne faire point de grandes enjambées, de peur de devenir garçons, comme Marie Germain ».
Au chapitre XVIII du livre II, il cite un refrain populaire :

Zon sur l'œil, zon sur le groin.
Zon sur le dos du sagoin.

Et voici ce qu'il a écrit sur la poésie populaire :
« La poésie purement naturelle a des naïfvetés et grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaicte selon l'art : comme il se veoid ès villanelles de Gascoigne et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science ny mesme d'escripture : la poésie médiocre, qui s'arrête entre deux, est desdaignée, sans honneur et sans prix. »

Dans ses Recherches de la *France* (1560), Estienne Pasquier dit :
«En ma jeunesse c'estoit une coustume que l'on avoit tournée cérémonie, de chanter tous les soirs presque en chaque famille, des Nouëls, qui estoient chansons spirituelles faites en l'honneur de notre Seigneur. Lesquelles on chante encores en plusieurs églises pendant que l'on célèbre la grand'messe, le jour de Nouël, lorsque le prestre reçoit les offrandes. » Pasquier décrit encore la cérémonie *du gâteau des Rois*.

Guillaume Bouchet, de Poitiers, qu'il ne faut pas confondre avec Jean Bouchet, l'auteur des *Annales d'Aquitaine*, également de Poitiers, publia en 1584, *Les Serees*. *La Quatriesme Seree* est consacrée à la coutume *Des Roys qu'on crie le Roy boit*. A la dernière page de la *Huitième Seree*, Bouchet baille un passage de chanson :

Il se maria ieudy
Estant cocu dès mardy
Tout au rebours des autres.

Dans la *Dix-Neufviesme Seree*, on trouve plusieurs citations de fragments de chansons :

Ne voit-on pas les hommes
Faire vertu d'aymer...
— Ne void-on pas ces hommes
Se jouer çà et là...
— Amy coquu, veux-tu que je te die..

.
En sa *Bibliothèque Françoise* (1585), Antoine du Verdier écrit encore à propos des noëls : « Il y a eu

plusieurs livres de noëls imprimés, et de maintes sortes, et infinis autres qui ne furent oncques imprimés, et desquels les auteurs sont en grand nombre, car n'y a en France paroisse où l'on n'en fasse, pour les chanter tous les ans aux fêtes de Noël. »

Claude Gauchet est l'auteur d'un poème trop peu connu, *Le Plaisirs des Champs* (1583), plein d'un vrai sentiment de la nature. Vers le commencement du livre premier, Gauchet donne le texte d'une *Chanson d'une bergère*. Une soixantaine de vers plus loin, il cite les six premiers vers d'une autre chanson populaire. Toujours dans le même livre, il dédie six pages à la description des danses populaires. Tout de suite après, Gauchet nous rapporte une promenade qu'il fit le lendemain :

Quand le long d'un estang, comme déesses belles,
J'aperçoy folastrer cinq ou six pastourelles.
En paix paistre je voy leurs camusetz troupeaux,
Et deux jeunes bergers entonnantz leurs pipeaux
Pour les faire dancer.

Dans le livre second, on relève ces vers du tableau de la fenaison :

De là la chambrière à l'escart recullée
A l'ombre d'un buisson se repose esseulée,
Mettant de peur du hasle alentour de son chef
En deux double plié quelque autre cœuvre-chef ;
Pendant s'esjouissant, d'un rustique langage
Dira quelque chanson du cru de son village.

Au début du livre troisième, Gauchet nous dépeint *les Vendanges* :

Il meine à son vignoble, avecq' vingt vendangeurs,
Chantant par le chemin, quatre puissants hoteurs.

Le soir, au retour :

Aussi tost vous voyez chascun trousser bagage
Et le panier au bras retourner au village.
Les filles, d'un costé, se prennent par la main,
Et chantent, sans chommer, la chanson en chemin
Pour tromper le travail...

Bertrand d'Argentré écrit dans son *Histoire de Bretagne* (1582) :
« Les Bretons disent que leur Ville (Tréguier) estoit située au lieu de présent appelle Cozqueoudet, qui est à dire vieille cité sur la riviers de
Loquez et en monstrent les ruines, auquel lieu ils disent avoir esté le siège épiscopal jusqu'en 836 que Hastain roy de Danois dont ils chantent encor quelques vieux vers en breton, prist et ruina la ville. »

En passant, il faut remarquer que ce texte baille un démenti formel à nombre de traditionnistes qui ont prétendu que les chansons populaires bretonnes à propos de faits historiques antérieurs au XVIIe siècle, ne pouvaient être authentiques.

On lit dans *Les Recherches et Antiquités de la Neustrie et de la ville de Caen* (A Caen 1588 ; in-4), par Charles de Bourgueville :

« Pour lors aux festes de saincte Catherine et saint Nicolas et aux Roys, l'on faisoit des danses aux collèges que l'on appeloit Coreas, là où l'on jouoit des Farces et Comédies, et s'appeloient telles danses qui avoient cours par tout ce royaume *basses danses*, qui consistoient en révérences simples, doubles reprinses, branles. Puis, à la fin, l'on dansoit le tordion, au lieu duquel est succédé le bal et la gaillarde. Et se dansoient au tabourin et longue flûte à trois trous et un rébec.
« De chacun collège la veille des Roys, aucuns Régents ou Escoliers jouoyent aux carrefours de la ville des Farces dedans des charrettes et sur des chevaux, qui servoient semonces et invitations, pour aller voir jouer le jour des Roys des Moralitez et Farces joyeuses auxdits collèges l'après-disner.
« Le jour des Roys au matin se faisoient des montres que l'on appeloit *marolles* des jeunes enfants des meilleures maisons. Lesquels accompagnoient l'un d'eux qui avoit este Roy de la fèbve, et alloyent
ouïr la messe, estans bien montez et accoustrez bravement, suyvis d'une infinité de peuple. »

Bonaventure Despériers commence la nouvelle XIX de ses *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis* (1588), par deux vers d'une chanson populaire, dont il fait à tort un seul vers, car voici l'aréement correct :

A Paris sus Seine
Trois batteaux y ha...

et dans la nouvelle XC il baille ce couplet :

Le berger et la bergère
Sont en l'umbre d'un buisson

Et sont si près l'un de l'autre
Qu'à grand'peine les voit-on.

L'avocat virois Jean Le Houx, qui édita au XVIe siècle, les vaux de vire d'Olivier Basselin, datant du XVe siècle, auxquels il appoindit les siens, rappelle, dans un de ses noëls, la coutume d'aller, à l'Épiphanie, chanter devant les portes, pour demander la part à Dieu :

Les honnêtes gens de Vire,
Cette nuit allaient jadis
En troupes chanter et dire
Cantiques chez leurs amis.
Mais, par la chiche avarice.
Les bourgeois de qualité
Ont ce dévot exercice
Aux petits enfants quitté.

Dans une autre pièce, *Le Gâteau des Rois*, Jean Le Houx signale les coutumes de l'Epiphanie.

Agrippa d'Aubigné, dans *Le Printemps*, recueil trop ignoré de vers de jeunesse, qui n'en est pas moins remarquable, nous montre combien il goûtait les chansons populaires :

La nourrice qui devise,
Et la garce qui tamise
Et l'ivrogne en son repas
Chantent bien des choses belles...

Au témoignage de Tallemant des Réaux et de Claude Brossette, Malherbe goûtait fort les chansons

populaires. Il n'y aura que les sots pour s'étonner que ce sévère rimeur fût charmé précisément par le naturel et le laisser-aller de la poésie populaire.
Malherbe est même l'auteur d'une chanson dialoguée entre un muguet et une paysanne, sur le mode des vieilles chansons, devenue populaire et reproduite dans plusieurs recueils, notamment les *Chansons* de Gaultier Garguille.
Racan, qui est l'un des rares auteurs du XVIIe siècle, ayant goûté la vraie nature, ne pouvait qu'aimer les chants populaires :

Déjà les fleurs qui bourgeonnent
Rajeunissent les vergers ;
Tous les échos ne résonnent
Que de chansons de bergers.

Dans une de ses bonnes pièces, Guillaume Colletet, regrettant de ne pouvoir vivre à la campagne, dit aux bergères :

Quand le soleil à plomb nous envisage,
Avecque vous je chercherois l'ombrage
Où, sur l'émail de ces beaux tapis verds,
A votre chant j'accorderois mes vers.

Marc-Antoine de Saint-Amant, l'un de ces poètes du XVIIe siècle, dédaigneusement classés sous le nom de grotesques, et plus intéressants que les grands classiques, ne pouvait être insensible au charme de la poésie populaire :

Entens d'icy tes domestiques
Entrecouper leurs chants rustiques
D'un fréquent battement de mains.

L'admirable et ignoré poète Tristan L'Hermite a écrit :

Sur leurs pas, avec les hautbois.
Un Berger accordant sa voix,
Chante une amoureuse conquête.
La Bergère, attentive au son,
Marque d'un mouvement de tête
Qu'elle prend part à la chanson.

Dans *Les Avantures de M. Dassoucy* (1677), Charles d'Assoucy décache son plaisir des vieilles, chansons populaires : « Tous deux, le chapeau sur l'oreille, ils chantèrent ces agréables chansons :

Hélas, mon amy doux, etc.

Et cette autre que chantoit autrefois Gautier Garguille :

Baisez-moi. Julienne.
Jean Julien, je ne puis.

D'Assoucy a encore écrit au sujet des noëls populaires :
«Ces vers fleurant le sel gris et la sauge, qui feroient, Dieu me damne, s'esclaffer de rire saint Luc, saint Mathieu et le bon Dieu en personne.»

Le breton René Le Pays, fixé en Dauphiné, voyagea dans la province et les autres Alpes voisines. Il fut séduit par les chansons populaires savoyardes, et dans une pièce, *Branles de Savoye*, paraphrasa le rythme populaire de ceux-ci.
Madame de Sévigné, la *divine marquise*, goûta très vivement les airs et *dégognades* de bourrée

bourbonnaise. Dans une lettre à sa fille, Mme de Grignan, datée de Vichy, 8 juin 1676, on lit :
«Tout mon déplaisir, c'est que vous ne voyiez point danser les bourrées ; c'est la plus surprenante chose du monde ; des paysans, des paysannes, une oreille aussi juste que vous, une légèreté, une disposition ; enfin j'en suis folle. »
Pierre Goudelin, le grand poète occitan de Toulouse, au XVIIe siècle, recorde dans ses *Obros* un vieux refrain populaire :

Pourtats li l'ensalado
Camarado, camarado,
Per soun quier[24] rejouy
Camarado, moun amy !

Scarron, dans le *Roman comique* (3éme partie, chapitre IX), cite la chanson populaire du petit mari :

Mon père m'a donné mari
Qu'est-c'que d'un homme si petit?...

et le carillon :

Orléans. Beaugency...

Molière était un esprit trop haut et trop fin, pour ne pas être charmé des chansons populaires. On se remembre les vers et la chanson qu'il boute sur les lèvres d'Alceste :

Le méchant goût du siècle en cela me fait peur.

---

[24] Pour cor, cœur

Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup meilleur,
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :
« Si le roi m'avait donné
Paris sa grand'ville
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie.
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris ;
J'aime mieux ma mie, au gué !
J'aime mieux ma mie ».

Dans *Le Bourgeois Gentilhomme* Molière fait chanter à M. Jourdain une chanson populaire, ou au moins semi-populaire :

Je croyois Jeanneton
Aussi douce que belle,
Je croyois Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas ! hélas !
Elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois !

Segrais fait ainsi parler un berger à une bergère :

Sylvie, écoutez-moi ; venez prendre le frais
A l'ombrage plaisant de ces aunes épais,
A présent qu'en vos champs tout s'altère et se brûle
Aux regards enflammés de l'âpre canicule.
Vous méritez nos airs les plus mélodieux ;
Vous en savez chanter qui charmeroient les dieux.

Bernard de La Monnoye goûtait évidemment la poésie populaire, lui qui a façonné des noëls absolument dans le biais populaire. A leur propos, un excellent critique poétique, Paul Olivier, a écrit : « Ils ont toute la saveur des Noëls populaires, et nous ne serions pas étonnés que notre malin fureteur se fût donné tout simplement la peine de les transcrire. »
C'est assez mon avis, sinon pour tous les noëls de La Monnoye, au moins pour certains : s'il ne s'est peut être pas contenté de les transcrire, il a dû les interpréter, les adapter. Sur le thème populaire de La Palisse, il a brodé une longue chanson de cinquante couplets, *Sur le fameux La Palisse*.

Le frivole Chaulieu lui-même fut séduit par le charme simple et sain de la poésie populaire :

Quel plaisir de voir les troupeaux...
Puis, sur le soir, à nos musettes
Ouïr répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes !

Jacques Vergier souhaitait posséder une campagne pour jouir des travaux et soins rustiques des diverses saisons et oir les chants dont paysans et bergers les associent :

Et sur les herbes fleuries
Leurs gardiens innocents
Aux sons des hautbois dansants.
Mais quel chant plein d'allégresse
Vient de ces coteaux heureux

Que d'un regard amoureux
Le soleil toujours caresse?
C'est Bacchus qui de ses dons
Vient y couronner l'automne."
Je reconnois, aux fredons
Que la vendangeuse entonne,
L'air vif et réjouissant...

Dans un de ses contes, *La Bulle* Grécourt a entremêlé sa pièce des vers d'une chanson populaire :

En revenant de Pise
Je pris ma robe grise...

Dans son *Traité historique et pratique sur le Chant ecclésiastique*, le chanoine Jean Lebeuf écrit :
« L'usage des cantiques vulgaires qui se chantent en bien des provinces la nuit de Noël dans les églises, et qui, pour cette raison, en ont eu le nom de Noëls, prit son origine environ dans le temps où le peuple cessa d'entendre le latin (IXe siècle).»[25]

On trouve dans *La Chartreuse* de Gresset ces vers :

Je regrette les chansonnettes
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les coteaux.

---

[25] Entendez que le peuple n'a jamais connu le latin. La prétendue dérivation latine de langues autochtones de peuples, est une des plus inouïes aberrations de la sottise humaine.

Le Franc de Pompignan, si ridiculisé par la jalousie haineuse de Voltaire, mais que l'incorruptible postérité a remis à une honorable place, a, pour appuyer son sentiment, traduit, dans un de ses discours académiques, le passage suivant du *Spectateur Anglais d'Addison* :
« Quand je voyageois, je prenois un plaisir particulier à entendre les chansons qu'une vieille tradition avoit conservées de père en fils et qui charmoient encore le peuple des pays que je parcourois. »

Déjà, dans *La Nouvelle Héloïse*, Jean-Jacques Rousseau écrivait ceci, à propos des vendanges :
« Après le souper, on veille encore en teillant du chanvre. Chacun dit sa chanson à son tour. Quelquefois, les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien à voix seule et en refrain. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquants ; mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes ; elles plaisent pourtant.»

On lit à l'article Chanson de son *Dictionnaire de Musique* (Paris, Duchesne 1765 ; in-4) : « La Provence et le Languedoc n'ont point non plus dégénéré de leur premier talent. On voit toujours régner dans ces provinces un air de gaieté qui porte sans cesse leurs habitants au chant et à la danse. Un Provençal menace, dit-on, son ennemi, d'une chanson, comme un Italien menaceroit le sien d'un coup de stilet ; chacun a ses armes... Nos Chansons

sont de plusieurs sortes, mais en général elles roulent ou sur l'amour, ou sur le vin, ou sur la satyre. Les Chansons d'amour sont les airs tendres qu'on appelle encore airs sérieux ; les Romances dont le caractère est d'émouvoir l'âme insensiblement par le récit tendre et naïf de quelque histoire amoureuse et tragique ; *les Chansons pastorales* et rustiques dont plusieurs sont faites pour danser, comme les Musettes, les Gavottes, les Branles. »

Et Rousseau parle de ces chansons et danses à leur ordre alphabétique, ainsi que des Bourrées.

Bien mieux, dans ses *Confessions*, Rousseau écrit ces choses charmantes au sujet des vieilles chansons que lui chantait sa tante Suzanne Gonaru : « Je suis persuadé que je lui dois le goût ou plutôt la passion pour la musique, qui ne s'est bien développée en moi que longtemps après. Elle savoit une quantité prodigieuse d'airs et de chansons qu'elle chantoit avec un filet de voix fort douce. La sérénité d'âme de cette excellente fille éloignoit d'elle et de tout ce qui l'environnoit la rêverie et la tristesse. L'attrait que son chant avoit pour moi fut tel, que non seulement plusieurs de ses chansons me sont toujours restées dans la mémoire, mais qu'il m'en revient même, aujourd'hui que je l'ai perdue, qui totalement oubliées depuis mon enfance, se retracent, à mesure que je vieillis, avec un charme que je ne puis exprimer. Diroit-on que moi, vieux radoteur, rongé de soucis et de peines, je me surprends quelquefois à pleurer comme un enfant en marmottant ces petits airs d'une voix déjà cassée et tremblante ? Il y en a un surtout qui m'est bien revenu tout entier quant à

l'air ; mais la seconde moitié des paroles s'est constamment refusée à tous mes efforts pour me la rappeler, quoiqu'il m'en revienne confusément les rimes. Voici le commencement, et ce que j'ai pu me rappeler du reste :

Tircis, je n'ose
Écouter ton chalumeau
Sous l'ormeau ;
Car on en cause
Déjà dans notre hameau.
.....un berger
.....s'engager
.....sans danger ;
Et toujours l'épine est sous la rose.

Saint-Lambert, dans son poème *Les Saisons*, a parlé fréquemment des chansons populaires :

Et la jeune bergère, assise au coin d'un bois.
Chante, et roule un fuseau qui tourne sous ses doigts.
— J'entendis tout à coup un mélange de voix
Résonner dans la plaine, éclater dans les bois :
Le berger ranimoit les chalumeaux antiques ;
La pauvreté contente entonnoit des cantiques.
— Leurs cris, la cornemuse et le chant des bergères
Vont apprendre leur joie aux échos solitaires.
— Et dès le lendemain, les cris et les chansons
Ont annoncé l'aurore et l'instant des moissons.
— Ils chantent leurs amours et le dieu des raisins.
Une troupe à leurs voix répond des monts voisins.

Pendant les travaux des paysans, durant l'hiver :

Cependant votre épouse, aux lueurs d'un brasier
D'un doigt souple et léger entrelaçant l'osier.

Précipite gaîment une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.

Dans le charmant vaudeville campagnard, *Rose et Colas*, Sedaine, en ajoutant au refrain un vers qui se rapporte à l'action scénique, fait chanter à Rose une chanson qui a bien tout l'apparoir populaire et traditionniste :

Il étoit un oiseau gris
Comme un' souris
Qui pour loger ses petits
Fit un p'tit
Nid...
Sitôt qu'ils sont tous éclos
Bien à propos,
Ils vont chanter nuit et jour
Au bois d'amour...

Paradis de Moncrif a publié un *Choix de Chansons* (Paris, 1757 ; in-12) du moyen-âge au XVIIIe siècle, avec leur musique, qui ne sont pas traditionnistes.
Mais il goûtait les chansons réellement populaires : il paraphrasa une complainte « sur un air languedocien », *Les constantes Amours d'Alix et d'Alexis*, et une autre complainte *Les Infortunes inouïes de la tant belle, honnête et renommée comtesse de Saulx*.
Le *clapassie* Pierre-Fulcran de Rosset, dans son poème didactique *L'Agriculture* (1774), n'a pas démembré toutefois les chants rustiques :

Ainsi les Laboureurs, tranquilles dans leur aire
Trouvent de leurs travaux le terme et le salaire.
Tout annonce la joie ; on croiroit qu'aux hameaux,

Chaque jour l'Hyménée allume ses flambeaux :
Des tables, des chansons, sous l'ombrage des hêtres,
Offrent partout des jeux et des fêtes champêtres
Et comment sous ses doigts formant les écheveaux,
La Bergère, en chantant, voit grossir ses fuseaux.

Claude-Carloman de Rulhière, qui est un très remarquable poète de second ordre, admira le peuple de Bordeaux « dansant aux chansons, aux fifres et aux tambours.»
Le marquis de Pezay, éloigné du Blésois, à Paris, songeait avec regret

Au bruit de ce ruisseau qui tombe
Et se replie en cent détours,
Au chant et naïf et rustique
Du paysan laborieux.

Léonard se plaint de la destruction de son village, dont il ne peut plus ouïr
.....résonner les frêles chalumeaux,
Le cornet des bouviers rappelant leurs taureaux,
Le bruit d'une rustique orgie,
Le chant du villageois libre de ses travaux...
Le bûcheron sous la tonnelle
Ne va plus dire sa chanson.

Dans *L'Hiver* de son poème *Les Quatre Saisons*, le cardinal de Bernis nous a représenté la veillée à la campagne :
Ici, le chanvre préparé
Tourne autour du fuseau gothique

Et sur un banc mal assuré
La bergère la plus antique
Chante la mort du Balafré.

Le chevalier de Bertin, décrivant *La Moisson* :

Voyez-vous ces vieillards, ces filles, ces garçons.
Tout un peuple courbé qui s'empresse à l'ouvrage,
Et détonne gaîment de rustiques chansons.

Dans son poème *Les Mois*, Roucher nous a représenté :

La faucille à la main
Et d'agrestes chansons égayant leur chemin.
Les Moissonneurs en foule avancent vers la plaine.

Henri d'Andichon, archiprêtre de Lembeye, poète béarnais du XVIIIe siècle, était aussi un admirateur des vieux chants populaires. Ses Noëls ont eu plusieurs éditions, mais la première ne date que du début du XIXe siècle. Aux cantiques banaux répandus par des missionnaires imbéciles, il préférait les anciennes productions populaires ; il écrit dans sa Préface: « Mon dessein est de bannir des églises les pitoyables Noëls qu'on y chante. Ainsi mon Noël des Sauts Basques me fait plus de plaisir que tout autre, parce que l'air varie à chaque strophe... C'est pour cette raison que, comme patriote, j'ai voulu faire présent à ma patrie d'un cantique béarnais sur cet air si charmant. »
Dans *la Soirée d'Été*, François Hoffmann montre le goût qu'il portait aux chansons populaires :

Hâtons-nous d'en jouir : quand la saison cruelle

De ses tristes frimats couvrira le gazon...
Nous ne l'entendrons plus la naïve chanson
Que fredonnait Licas, assis près de sa Belle.

Etienne Vigée, dans son poème *Le Siècle Pastoral*, décache le charme que lui faisaient éprouver les danses rustiques ballées aux refrains populaires:

Ailleurs, le joyeux tambourin
Et la musette pastorale
De la ronde patriarchale
Égayoient l'éternel refrain.

Crignon, un écrivain assez médiocre de la fin du XVIIIe siècle, qui a traduit en prose, du latin et de l'italien, des poèmes sur *Les Orangers, Les Vers à Soie* et *Les Abeilles*, a publié quelques vers de sa facture.
Dans *Le Soir ou le Bal de Nuit au Village* on lit :

Voici la veillée
Comme au bon vieux tems,
Voici l'assemblée
De nos Bonnes-Gens ;
En cercle formée
La troupe charmée
S'assied en chantant
La romance antique
Dolente et tragique
Qu'on va répétant
Le branle commence,
On saute aux chansons.

Dans *Les Soirées Provençales* (Paris, Nyon, 1786 ; 3 vol. pet. in-12), écrites en 1783, Béranger a parlé

maintes fois des jeux, chants et danses des Provençaux.
Il écrit notamment : « L'usage où sont nos enfants, le 1er Mai, de demander un tribut, non pour l'hirondelle, comme anciennement c'étoit le mot, mais pour la jeune fille qui est assise à la porte de la maison, parée de sa plus belle robe et des fleurs du printemps. » C'est la coutume de la *Belo Maïo*, qui se pratique encore.
Parlant du retrayt du filet de la mer, par les pêcheurs :
« Si le fardeau pèse et coûte de longs efforts à amener sur le galet, ils poussent des cris de joie, bénissent le ciel, et chantent en chœur une espèce d'*amebée* qui les excite, et qu'on a du plaisir à leur entendre répéter. »
Dans la description de la rentrée du peuple à Marseille, le dimanche soir :
« A mesure qu'on avance vers la ville, la foule augmente, tout cela s'en revient en chantant, en dansant, en riant, le tambourin et le galoubet qu'on entend résonner de tout côté, donnent insensiblement à la marche un mouvement cadencé, et à l'humeur, un contentement indicible. »

Ce génial Restif de La Bretonne, précurseur formel, à pair le comte de Caylus, de l'école réaliste, n'a pas manqué, dans *La Paysanne Pervertie*, où, au mitan d'un fatras, se trouvent des beautés de premier ordre, de bouter dans la bouche d'un de ses héros une chanson populaire :

Margoton m'amie,

Margolon d'mon cœur. .

Une remarque générale sur le goût des chansons populaires dans l'ancien temps. Au XVe et au XVIe siècle, les compositeurs faisaient de la musique sur les paroles de chansons populaires, c'est ainsi que de nombreux compositeurs nous ont conservé des textes populaires ; parfois, ils interprétaient même l'air populaire de la chanson. Postérieurement, ce fut plutôt le contraire, et à partir du XVIIe siècle, on composa souvent des paroles sur de vieux airs populaires. On a essayé d'élucider la question d'origine de chaque chanson populaire. On n'y a guère réussi, et cela d'ailleurs est assez vain. Fors des chansons relatives à des faits locaux très particuliers et très précis, comment arriver à établir la preuve qu'une chanson est bien originaire de telle province ? Surtout étant donné ce point, qu'il ne faut pas perdre de vue, que, sauf le cas local que je viens de mentionner, généralement les chansons de telle ou telle province appartiennent à un thème général que l'on retrouve dans les autres contrées, ne sont que l'adaptation, la variante provinciale d'un sujet commun à plusieurs provinces et parfois à une nation entière. Le regretté Georges Doncieux fit cette tentative d'attribution d'origine, dans *Le Romancero Populaire de la France*. On ne sera pas surpris que, envis la conscience apportée dans son œuvre, il n'y soit parvenu qu'erronément souventefois ou de façon douteuse.

Dans le répertoire des provinces, il faut distinguer ce qui leur appartient en propre et les chansons

d'importation. Ceci, non pas seulement pour l'Occitanie, la Bretagne, la Biscaye, qui ont une langue à elles, mais pour toute la France, car les provinces ont leur parler naturel, ce qu'on appelle leur patois, en réalité langage autochtone, dialecte d'oïl. A de très rares exceptions près, il apparaît aisément que les chansons en français viennent de l'extérieur. En dehors des chansons qui peuvent être autochtones, ou qui sont une caractéristique adaptation locale d'un thème général, on trouve, dans toutes les provinces, des chansons de langue française, qui sont d'un cycle pourprenant toute la France et pour lesquelles il n'existe que d'insignifiantes variations, plutôt corruptions de texte, altérations linguistiques, qui ne sauraient en faire une production propre de la province.

On voit fréquemment, dans les recueils, des chansons populaires notées en vers de douze, treize, quatorze et même quinze et seize pieds. Cela est une abusion absolue. Oncques la chanson populaire n'a bouté en usance même le vers de douze syllabes. Ce qui trompe les collecteurs de chansons, c'est la rime : ils ont cuidé celle-ci indispensable et ont aréé leurs vers de façon que chacun se termine par une rime. Or, la poésie populaire s'inquiète peu de la rime ; ses vers plutôt sont assonances et avant tout rythmiques. C'est pourquoi l'erreur de transcription, dans le biais que je viens de dire, des chansons populaires, est plus surprenante chez les musiciens, car le rythme musical aurait dû les guider, il indique nettement la coupe des vers. Les considérations explicatives précédentes ne seraient pas nécessaires : pourquoi

s'étonner d'un fait, ne suffit-il pas de le constater, de reconnaître qu'il est ainsi. Mais on a des exemples similaires chez d'autres nations, même la Chine : dans la poésie populaire de ces peuples, altresi en France, on rencontre des vers blancs, des vers qui ne riment pas.

Le vers des chansons populaires que l'on a écrit de onze, douze, treize, quatorze, quinze ou seize pieds, est donc en réalité deux vers. Pour seize pieds : 8 + 8, ou 10 + é, 9 + 7. Pour quinze pieds : 8 +7, ou 9 +6. Pour quatorze pieds : 7 + 7, ou 8 + 6. Pour treize pieds : 9 + 4, ou 8 + 5, 7 + 6. Pour douze pieds : 7 + 5,6 + 6, 8 + 4. Pour onze pieds : 6+ 5, 5 4-6. Quant au vers de dix pieds, on le trouve en effet exactement dans la poésie populaire ; mais il arrive encore qu'un vers, cru de dix pieds, est en vérité deux vers : 6+4, ou 5+5, voire 4+6. Par conséquent, ce n'est pas ainsi qu'il faut, par exemple, transcrire :

Sont trois navires de la flotte, ils sont partis sans s'arrêter
Au milieu d'une mer courant', mais les vivr' vinrent à manquer...

puisque voici le biais véritable :

Sont trois navires de la flotte,
Ils sont partis sans s'arrêter
Au milieu d'une mer courante,
Mais les vivr' vinrent à manquer.

Ni :

L'autre jour me prend envie de m'en aller promener,
Dans mon chemin je fis rencontre d'un' charmante Louison

Qu'elle se fondait en larmes d'avoir perdu ses moutons...

mais :

L'autre jour me prend envie
De m'en aller promener.
Dans mon chemin je fis rencontre
D'un' charmante Louison
Qu'elle se fondait en larmes
D'avoir perdu ses moutons.

Pas plus que :

Marquis, tu es plus heureux que moi d'avoir dame si belle,
Je te le jure sur ma foi, coucherai avec elle !...

mais :

Marquis, tu es plus heureux que moi
D'avoir dame si belle,
Je te le jure sur ma foi,
Coucherai avec elle !

Pas plus que :

Dessous le laurier blanc la belle s'y promène,
Blanche comme la neige, belle comme le jour ;
Trois jeunes capitaines vont lui faire la cour...

mais :

Dessous le laurier blanc
La belle s'y promène
Blanche comme la neige,
Belle comme le jour;
Trois jeunes capitaines
Vont lui faire la cour.

Pas davantage que :

Parlez-moi donc, amant cruel, parlez-moi donc ;
Je viens de la part de la bell' sur ce trois-pont.., mais

Parlez-moi donc, amant cruel,
Parlez-moi donc ;
Je viens de la part de la belle
Sur ce trois-pont.

Ou :

Le pauvre amant s'en va joindre son capitaine :
« Bonjour, mon capitain', donnez-moi mon congé
Pour aller voir Prospèr', je suis mort de regret...
mais :

Le pauvre amant s'en va
Joindre son capitaine :
« Bonjour, mon capitaine,
Donnez-moi mon congé
Pour aller voir Prospère,
Je suis mort de regret. »

Il ne faut pas davantage bailler dix pieds aux vers suivants qui ont un honnête apparoir de décasyllabes :

Si tu te mets pêcheur pour me pêcher,
Je me mettrai caille, caille des champs,
Et tu n'auras de moi plus d'agrément...
— Me promenant, faisant un tour en ville.
J'ai rencontré la Jeanneton ma mie,
Je l'ai trouvée au coin de sa maison,
Faisant l'amour avec d'autres garçons...
— Sur l'pont de Nant' on va au bal danser.
La belle Hélène, qui veut au bal danser.

Car voici leur forme véridique :

Si tu te mets
Pêcheur pour me pêcher,
Je me mettrai caille,
Caille des champs,
Et tu n'auras de moi
Plus d'agrément...
— Me promenant,
Faisant un tour en ville
J'ai rencontré
La Jeanneton ma mie.
Je l'ai trouvée
Au coin de sa maison,
Faisant l'amour
Avec d'autres garçons...
— Sur l'pont de Nantes
On va au bal danser.
La belle Hélène
Qui veut au bal danser.

On remarquera que la transcription exacte en deux vers, d'un texte disposé à tort en un seul vers irrégulier, peut ne pas donner le même chiffre de pieds que dans le vers unique : par exemple 7+7 seulement au lieu de 8+7, 6+6 au lieu de 7+6 ; ceci arrive, lorsque la rime du petit vers rétabli est féminine. On remarquera encore que la transcription véridique supprime nombre d'élisions ; certes, il en demeure dans la poésie populaire, mais leur quantité est exagérée par suite des transcriptions fautives.

Par les exemples baillés plus haut, et que l'on pourrait multiplier par centaines, on a pu constater que les prétendus vers de onze à seize pieds de la

poésie populaire étaient erronément aréés. Ores, il faut qu'il soit bien établi en traditionnisme, que jamais la poésie populaire, véritable et ancienne, n'a bouté en usance des vers dépassant dix syllabes ; le plus long vers employé par la poésie populaire est le décasyllabe. On connaît le charme, la grâce, la délicatesse, ou l'émotion profonde de certaines chansons populaires. On ne s'étonne point du genre réussi des chansons dans le comique, la satire, ou la gauloiserie, ainsi quant à tout ce qui se trouve en elles de délicat, bien des gens estiment que c'est là un emprunt, que ces passages ne sont pas une production spontanée du génie populaire, mais une adaptation de débris de composition savante. Cette opinion, d'ailleurs représentative des idées de la majorité, a été émise par Gabriel Vicaire et Catulle Mendès, entre autres. A ce dernier il plaît de rêver que les chansons de ce genre ont été inspirées aux croquants par l'audition accidentelle de fragments de chants poétiques tombés des lèvres de belles châtelaines ou de troubadours.

Vicaire écrit : « Tous ces couplets témoignent d'un raffinement de sentiments peu ordinaire chez nos poètes rustiques. Évidemment, Mme Deshoulières a passé par là avec ses moutons enrubannés d'une faveur rose, et aussi Segrais et M. le chevalier de Florian ; on dirait de belles demoiselles de la ville qui, transplantées aux champs, auraient fini par s'y acclimater au point de dérouter leurs adorateurs d'autrefois. Observez le changement d'allures. Sans doute elles ont égaré en route plus d'un falbala : plus

d'un ruban du bon faiseur est resté pendu aux buissons du petit sentier ; mais, pour n'avoir pas tout à fait la désinvolture de Marie Antoinette à Trianon, elles n'en sont pas moins charmantes en sabots rustiques. Leur gaucherie a de la grâce, et elles ont gagné en gentillesse. »

Tout ça sont de jolis mots, ne relevant pas plus du sens commun que de l'observation scientifique.

C'est méconnaître l'essence même du génie populaire, l'intense et simple poésie issant de la seule âme populaire. La façon spontanée, bien particulière à soi, d'exprimer ses sensations, est la caractéristique du génie populaire et donne à ses productions ce tour spécial, inimitable, qui n'appartient qu'à elles.

La poésie populaire a d'abord l'épithète homérique, c'est-à-dire un vocabulaire restreint de mêmes images simples qui reviennent lorsqu'il s'agit de désigner un objet. C'est la mer courante ou la mer jolie ; ce sont les filles gentilles ; la femme ou la jeune fille blanche comme la neige, ou belle comme le jour, ou encore cent fois plus belle que le jour, la charmante brune, aimable brunette, la charmante blonde, la brune faite à mon gré ; la chanson nouvelle ; la plus haute branche ; l'argent blanc ; la jolie ville ; le cœur charmant de la maîtresse ; l'escalier d'agent ; la ceinture dorée ; les robes en satin blanc ou en or et en argent ; ce sont les bons garçons, les lurons ; c'est la main blanche des héroïnes des chansons ; la claire fontaine, le rossignol sauvage ou le rossignolet des bois ; ce sont les gants blancs ; les ciseaux d'argent ; les verts prés ; les blancs moutons ; la plus haute chambre où s'aimeront les amants, etc.

Il est des expressions traditionnelles :
Qui refuse, muse ;
la maîtresse qu'on a faite
Trois jours n'a pas longtemps ;
ou que l'on a pas vue
Il y a un mois ou cinq semaines...
les amoureux vont ou sont sur la fougère.

La trinité se trouve un nombre infini de coups, et, très souvent, ores que dans le corps de la chanson il n'est question que d'un seul acteur, le début commence par le chiffre fatidique trois :

Trois jeunes capitaines
Vont lui faire la cour...
— Sur le pont d'Avignon
Trois filles s'y promènent,
Si viennent à passer
Trois jeunes chevaliers...
— Trois chevaliers vienn't à passer,
Commencent à lui dire :
« Belle peut-on vous demander
A qui vous êtes fille ? »...
— Mais si sont trois soldats
Qui partent pour l'armée...
— Sont trois jolis tambours
Revenant de l'armée...
— En revenant de voir nos blés,
J'ai rencontré trois cavaliers...
— Mon père a fait faire
Trois petits jupons blancs...
— Ce sont trois garçons de la cour
Qui s'en vont tous trois fair' l'amour ..

— C'étaient trois jeun' garçons
Qui partaient pour Séville...

D'aventure, en ces compositions populaires et anonymes, l'anonymat permane en nous décachant toutefois la condition de celui qui façonna la chanson ou la circonstance dans laquelle il l'adouba :

Cette chanson fut faicte
Au Palais, à Paris,
Prinse sur la sonnette
D'un des joyeux devis
Que racontoient
Les joueurs de Bazoche,
Lorsque chacun jettoit
Son lardon de reproche.

Dans les Chansons nouvellement composées sur divers chants... (Paris, Bonfons 1548), on trouve plusieurs chansons sur la dernière desquelles l'auteur se boute en avant. Ainsi :

Qui fit la chansonnette ?
Un noble adventurier
Lequel est de Grenoble
Du lieu de Daulphiné,
Lequel l'a composée
Pour l'honneur des vaillances
Que les Diepois ont faict
Pour le bon roy de France.
— Celuy qui fist
Geste jollye chanson,
Un cuisinier
Qui estoit de Lyon,
Cuysinier en gallere.

En ballant l'aviron,
Tousjours en grand misère.
Hélas! toujours en grand misère.
— Qui fit la chansonnette
Fut un gentil gallant :
Venant de La Rochelle
N'avoit pas cinq cents francs,
Pas dix escuz, pour vivre.
Parquoy chantons trestous
Les Dames de Rouen
Triomphent en amours.
Les Dames de Rouen
Triomphent tous les jours :
Elles s'en vont aux galleres,
Parlant de leurs amours.

Dans des chansons de telle ou telle province, c'est un frère qui a constaté que sa sœur était légère et qui, à sa prière, répond :

Je ne dirai rien à ton père,
Ni personne de la maison ;
Je veux te faire une chanson.
Je veux te faire une chanson,
Tous les bergers la chanteront !
— Qui veut entendre une chanson,
Une chanson bien composée
Sur la table d'un boulanger,
— Qui veut ouïr une chanson
De ma Nanon ?
Venez ici nous la dirons ;
Elle est bien faite et composée
A la table d'un cabaret.

Çui qui l'a faite et composée,
Composée là,
Tenait sa mie entre ses bras :
Tes biaux yeux doux, ton biau regard
Me font coucher ce soir bien tard,
— Qui a composé cette chanson ?
C'est trois garçons des environs,
Le vingt-cinq septembre.
Un soir après minuit
Avec que leurs maîtresses.
— Qui a composé la chansonnette ?
C'est trois tambours du bataillon.
C'était un soir
Qu'ils battaient la retraite
Sur les genoux
De la belle Jeannette !

Ou encore ces indications traytes de deux chansons catalanes :

Lo vint y cinch de juliol,
Canso nova s'ha dictada
D'una nineta q'hi ha,
Qe n'es filha d'Urbanya :
Bonica n'es com un anjel.
(Le vingt-cinq juillet, — Chanson nouvelle a été dictée — D'une fillette qu'il y a, — Qui est fille d'Urbanya : — Jolie elle est comme un ange).
La canso, qi l'ha dictada,
Qi tresta l'ha .
Son très fadrins de la plana
Del Ampurda.
(La chanson, qui l'a dictée, - Qui l'a composée ? — Sont trois garçons de la plaine — D'Ampurda).

Dans une chanson du Périgord, c'est le galant lui-même de la belle qui fit les carmes relatifs à celle-ci :

Oquel q'o fa 'qelo conchou
Goy lou golan d'oqelo belo {bis)
Oh !

(Celui qui a fait cette chanson, — C'est le galant de cette belle, — Oh!)

Quant aux refrains, il en est d'une bizarrerie, d'une cocasserie curieuse. Tel celui-ci d'une chanson du pays Messin :

Disons la biganouèse,
Ce sont des pommes, des figues,
Et des fraises, Zon !
N'y a-t-il pas
De la guin glan glan,
Gloria, gloria, gloria, ha,
La gargasse
Alla son biganouèse
Au gué gargasse
Alla son biganouèse !

Ou celui-là, franc-comtois :

Dardario
Rustico
Dar, dar, dar,
Et ver, ver vo
Brusquin
Bruscambier !

Ou ces autres, bretons :

Mon père a fait bâtir maison
Coq mil’, bril’ mille haridons,
Par quatre-vingt-dix-neuf maçons,
Crotinn’ bourdinn'
Marchand d’étrilles,
La Marjolaine
Bourdon suzaine.
Coq mill’, brill’, mille haridelles,
Coq mill’, brill', mille haridons.
— Dans la ville de Rennes,
Les pattes en haut,
Y a un boulanger.
Les pattes, les pattes,
Y a un boulanger,
Les pattes, les pieds.
Il a trois jolies filles,
Les pattes en haut.
Toutes trois à marier,
Les pattes, les pattes,
Toutes trois à marier,
Les pattes, les pieds.

A côté de cela, on trouve maints refrains délicieux,
Donne ton cœur, ma mignonne
Donne ton cœur joli !
— Je veux le mien ami
Qui est dedans la tour ;
Las ! il n'a nul mal
Qui n'a le mal d'amour !
— J'entends la perdrix dans le blé,
Entends-tu Pierrot ?...
Oh !

J'entends la caille
Dans la paille,
J'entends la perdrix
dans le blé.
— A Paris sur le Petit Pont,
Sur le bord d'une fontaine,
Mon père a fait bâtir maison,
Tuton, tuton, tutaine,
Levez, belle, votre cotillon,
Il est si long qu'il traîne.
— Je saute, je danse,
Je vais en cadence
Et je dis mes chansons.
Filant ma quenouillette
Et gardant mes moutons.
— A Nant's, à Nant's est arrivé,
Oh ! gai, bon, bon,
La fleur de genêt,
La fleur de genêt s'envoie,
Vole, vole,
La fleur de genêt s'envole.
Un beau navir' chargé de blé,
Oh ! gai, bon, bon,
La fleur de genêt,
La fleur de genêt s'envole.
Vole, vole, La fleur de genêt s'envoie.
— Comme j'étais chez mon père,
Leste, leste,
Petit' fille en quatorze ans,
Lestement.
Il fallait garder les vaches,
Leste, leste.

Et les moutons quant à quant,
Lestement.
— Ma Jeanneton a le mollet tout rond (quater)
Le mollet tout rond (bis)
Le genou bien fait, (bis)
Le pied petiton,
MariJondaine,
Le pied petiton, Maridondon !
Ma Jeanneton a le mollet tout rond,
Le mollet tout rond,
Le genou bien fait,
La jambe blanchette,
Le pied petiton,
Maridondaine,
Le pied Petiton, Maridondon !
— De Paris à La Rochelle,
Oh ! reviens-t'en,
Ma jolie bergère,
Reviens-t'en
Avec ton amant !
Il y a trois demoiselles,
Oh ! reviens-t'en.
Ma jolie bergère.
Reviens-t'en
Avec ton amant !
— Il n'y a pas de violettes
Sans le printemps.
Ni d'amour, ma brunette,
Sans les amants.
— Va, mon ami, va,
La lune est levée.
Va, mon ami, va,

La lune s'en va.
— Mon père a fait faire un étang,
C'est le vent
Qui va frivolant.
Il est petit, il n'est pas grand,
C'est le vent qui vole,
Frivole,
C'est le vent
Qui va frivolant.

Une chanson exquise de simples rubans, a ce refrain qui varie à chaque couplet, selon la couleur du ruban :

Mon beau ruban rose,
Mon gris joli rose.
Mon gris joli,
Mon beau ruban gris.

Ces refrains ont une musique merveilleusement adéquate, gaie, sautillante, ou tendre ou mélancolique. Il en est pairement des chansons. La poésie populaire a aussi sa musique caractéristique, admirablement en accordanse avec elle, et l'air joyeux, ample, ou émouvant les fibres, qui associe une chanson, baille, conjointement avec les paroles, cette sensation particulière et inexpliquée qui appartient aux seules compositions populaires.
Que d'exemples on pourrait, dans tous les genres, donner de chansons populaires remarquables. Quelle malice, quelle émotion, quelle finesse, quel charme, quelle observation profondément humaine on rencontre dans la poésie populaire.

C'est la jeune fille vendéenne, à laquelle un songe heureux avait assuré pour jamais la fidélité de son amant :

J'ai rêvé qu'il était oiseau
Et que mon cœur était sa cage.

C'est cet admirable sentiment provençal de la seule raison d'être de la vie:

S'es pas per ayma,
Qe fazen sus terro.

(Si ce n'est pour aimer, - Que faisons-nous sur la terre ?)

Et ces bourrées auvergnates, absolument délicieuses :

Lou cor de ma mia
Li fa tan de mau,
Qouro la bau beyre
La soulatxo un pau.

(Le cœur de ma mie — Lui fait tant de mal, — Lorsque je vais la voir — Cela la soulage un peu.)

Se n'ay sin sos
Ma mio n'a qe qatre,
Cousi foren
Qon nous moridoren ?
N'en croumporen 'n toupi,
'No escudelo, Un culherou,
N'en montxoren touy dous.

(J'ai cinq sous, — Ma mie n'en a que quatre, — Comment ferons-nous, — Lorsque nous nous marierons ? — Nous en achèterons un pot, — Une

écuelle, — Une cuiller, — Nous en mangerons tous les deux.)

Ceux qui trouvent cette pièce, en vers français, parmi les œuvres de Loïsa Puget, cuident que cette petite facture charmante est de la composition de la poétesse, mais ainsi qu'on le voit, ce n'est là qu'une adaptation.
On connaît la légende famée de Saint-Nicolas ressuscitant trois petits enfants, « qui s'en allaient glaneraux champs », qu'un odieux boucher avait malement occis et boutés par quartiers dans un saloir :

« Petits enfants qui dormez là,
Je suis le grand saint Nicolas. »
Et le grand saint ouvrit trois doigts...
Les petits se lèvent tous trois.
Le premier dit : J'ai bien dormi !
Le second dit : Et moi aussi !
Et le troisième répondit :
Je me croyais en paradis !

Combien poétique cette chanson angevine :

Que les étoiles sont brillantes,
Que la lune riait clairement ;
Mais les beaux yeux de ma maîtresse
Ils le sont bien cent fois autant !

Non moins charmantes sont ces chansons bretonnes :

En dansant l'autre dimanche
M'a souri si tendrement :

Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de paille,
Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de blé !

A l'amant qui lui a envoyé par le rossignol une branche de romarin, la mie répond en mandant un mot de lettre « par l'alouette des champs » :

Et moi qui ne sais pas lire.
Je sais bien ce qu'y a dedans.
Ah ! battu j'avons la gerbe (bis)
Compagnons, joyeusement.
Il y a dedans la lettre :
Mon ami j'vous aime tant.
Ah ! battu j'avons, etc.
Nous avons battu l'avoine,
Le blé et l'orge et le froment.

Cette chanson de la Gerbe est certes jolie, mais je lui préfère la version de Vendée et d'Anjou :

Voilà la Saint-Jean passée.
Le mois d'août est approchant.
Tous les garçons du village
S'en vont la gerbe battant.
Ho ! batteux, battons la gerbe.
Compagnons, joyeusement !
Pour le matin je me lève
Avec le soleil levant,
Et j'entre dedans une aire,
Tous les batteux sont dedans.
Ho ! batteux, battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement !

V'là des bouquets qu'on apporte.
Chacun se va fleurissant ;
A mon chapeau je n'attache
Que la simple fleur des champs.
Ho ! batteux battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement !
Mais je vois la giroflée
Qui fleurit et rouge et blanc :
J'en veux choisir une branche.
Pour ma mie c'est un présent.
Ho ! batteux, battons la gerbe.
Compagnons, joyeusement !
Dans la peine, dans l'ouvrage.
Dans tous les divertissements,
Je n'oublie jamais ma mie,
C'est ma pensée en tout temps.
Ho ! batteux, battons la gerbe,
Compagnons, joyeusement !

Et celles-ci qui se chantent un peu partout :
Qu'este qui passe ici si tard.
Compagnons de la Marjolaine,
Qu'est-c' qui passe ici si tard,
Gai, gai.
Dessus le quai .
— Voulez-vous savoir
comment, comment
On plante l'avoine ?
Mon père la plantait ainsi,
Puis se reposait à demi :
Frappe du pied, puis de la main,
Un petit tour pour son voisin :

Avène, avène, avène,
Que le beau temps ramène !

Quelle énergie dans d'autres chansons. On connaît l'émouvante complainte de Jean Renaud, que l'on trouve dans nombre de nos provinces :

Quand Jean Renaud d'ia guerr' revint,
Tenant ses tripes dans ses mains...

Plus loin, la femme de Renaud, s'adressant à sa belle-mère :

« Ma mère, dit's au fossoyeux
Qu'il fass' la foss' grande pour deux.
Et que l'espace y soit si grand
Qu'on y renferme aussi l'enfant ! »

Dans la version du Caorsin, à ceux qui lui demandent quand il revertira de la guerre, Renaud répond :

Enta Sant-Txan yo tournaray
E, mort o biu. aysiu saray !

(Pour la Saint-Jean je reviendrai — Et, mort ou vif, ici je serai !)

Voici deux couplets de la chanson des hardis corsaires bretons qui montent à l'assaut d'une frégate anglaise autrement forte que leur petit navire :

Le maîtr' donne un coup de sifilet :
« En haut, larguez les perroquets,
Largue les ris et vent arrière,
Laisse porter jusqu'à son bord,
Pour voir qu'est- c' qui s'ra le plus fort ! »
Virlof pour lof, au même instant,
Nous l'avons pris par son avant,
A coups de haches d'abordage,

De piques et de mousquetons,
Nous lavons mise à la raison !

Dans une chanson du Caorsin où la mère, pour détourner sa fille de l'amour, lui dit de songer à la mort, la fille répond d'une façon cruelle pour l'âge avancé de la mère, mais avec une image saisissante :

« Sousqas-y, bous, ma mayre,
Sousqas-y, bous,
Bous ten pes coutilhous ! »

(« Pensez-y, vous, ma mère, — Pensez-y, vous, — Elle vous tient par les cotillons ! »)

En Franche-Comté, la jeune fille que l'on fit nonne de force, jette ses malédictions, en une sombre frénésie :

Je maudirai la toile
Dont on a fait mon voile.
Et les ciseaux des malheureux
Qui ont coupé mes blonds cheveux...

Je maudirai le prêtre
Qui a chanté la messe
Et le servant qui la servait,
Les assistants qui l'entendaient.

Je maudirai les murs,
Les murs et les murailles,
Les tailleurs qui les ont taillées
Si haut qu' je n'puis voir mon amant.

Une note lugubre et touchante se trouve encore dans une autre chanson comtoise :

Ma pauvre enfant,
Qui es dessous la terre,
Ma pauvre enfant.
Soulève donc la pierre !
Chère maman,
Donnez-m'y ma chemise,
Chère maman.
Bien fort souffle la bise !
Ma pauvre enfant,
Je n'ai pas la puissance,
Ma pauvre enfant.
A toi toujours je pense !
Chère maman.
J'ai les deux mains gelées,
Chère maman,
Et la langue séchée !
Ma pauvre enfant,
J'irai dessous la terre.
Tout près de toi.
Pour réchauffer la pierre.

La célèbre chanson du pauvre laboureur ne se chante pas uniment en Bresse, mais aussi en Velay et en Forez :

Qui veut savoir la vie
Du pauvre laboureux ;
Le jour de sa naissance
Ne fut bien malheureux.
Qu'il pleuve, vente ou neige,
Orage ou autre temps,
On voit toujours sans cesse
Le laboureur aux champs.

Le pauvre laboureur
Est tout décourtisan (déchiré),
N'est habillé en toile
Comme un moulin à vent...
Faut prendre patience,
O pauvre laboureur ;
Si ta misère est grande,
C'est pour t'en faire honneur.
Y a ni roi, ni prince.
Ni prêtre, ni seigneur,
Qui vivent sans la peine
Du pauvre laboureur !

Voici les quatre derniers couplets d'une chanson de Biscaye, traduits du basque :
Jeune homme, tu te mets en vain — De ce corps — A suivre les ordres, — Et à l'embellir : — La Mort, de la jeunesse — Se moque, — A s'attaquer à elle,
se plaît. Négociant affamé de gain — Que rien — En ce monde n'assouvira — Jamais, — Tantôt tu auras une tombe — Pour demeure. — Tous tes biens tu laisseras — A d'autres. Laboureur, en vain — Tu fais des efforts ; — La mort sans y penser — S'approche ; — La peine de semer — A été pour toi, — Et les belles récoltes — Pour tes héritiers. Pas un à la mort — N'échappera. — A chacun acharnée — Elle s'attachera ; — Elle ira trouver les rois — Sur leurs trônes — Aussi bien que les petites gens — Dans leurs chaumières.

Il semble que la chanson limousine réponde en écho :
Bezez la mort que ronla,

Qe ronla eytour de vous ;
Ela fay coume l'oumbra,
Ela vous seg pertout.

(Voyez la mort qui tourne, — Qui tourne autour de vous; — Elle fait comme l'ombre, — Elle vous suit partout.)

La mort n'es pas flatieyra,
Ela ne flata re ;
N'enmena ornes e femnas,
Efans petiots e grands.

(La mort n'est pas flatteuse, — Elle ne flatte rien : — Elle emmène hommes et femmes, — Enfants petits ou grands.)

Lous reys, amay las reynas,
En tous hours beus ribans,
N'auran pas may de grasia
Qe lous paubres payzans !

(Les rois, aussi les reines — Avec tous leurs beaux rubans — N'obtiendront pas plus de pitié — Que les pauvres paysans !)

Dans un tout autre ton, ce refrain d'une chanson de noce lauraguaise, concernant le lit des nouveaux époux, ne manque pas de relief :

N'y a pas cap de palho al lieyt
Qe nou tremole,
N'y a pas cap de palho al lieyl
Qe nou tremol' aqesto neyt !

(Il n’est nulle paille au lit - Qui ne tremble, — Il n'est nulle paille au lit — Qui ne tremble cette nuit !)

Dans la complainte occitane de Biron, qui se trouve en Caorsin comme en Périgord, le maréchal, reprochant au roi son ingratitude, lui dit :

Car de moun cos y a pas 'no beno
Qe per moun rey n'atxe sannat !
(Car de mon corps il n'y a pas une veine - Qui pour mon roi n'ait saigné !)

La chanson suivante se chante dans diverses provinces. Selon le cas, c'est un roi ou un seigneur qui prétend faire renoncer sa fille à son amant et embastille celle-ci dans un cachot. Au chef de sept années, cuidant qu'il a vaincu l'obstination de la rebelle, il la vient visiter :

Bonjour, ma fill', comment qu'ça va ?
— Ma foi, mon pèr' ça va comme ça ;
J'ai un pied pourri dans les fers
Et un côté rongé des vers.
N'auriez vous pas dans vot'gousset
Quelques vingt francs à me prêter,
Pour les donner au geôlier
Qu'il me desserre un peu les pieds !

Mais la fille ne renonce pas à son amour et affirme qu'elle mourra plutôt.
La chanson militaire ci-dessous ne faute pas d'allure expressive. Le «général de France w demande à Namur de se rendre, mais la ville refuse dédaigneusement. Ores, riposte le général :

« Puisque c'est là ton dernier mot.
Sonnez, trompettes, à l'assaut ;
Sans fascines et sans échelles,
Le sabre aux dents, mes grenadiers,
Rira bien qui rira 1' dernier ! »
— « O roi de Prusse, où êtes-vous ?

Hélas ! hélas ! secourez-nous !
Les Français sont aux palissades ;
Les grenadiers, dans les fossés,
Sont comme lions déchaînés !

Richepin lui-même n'eût pas mieux fait que cette chanson de misère laborieuse, qui se dit en Berry :

J' voudrais être mariée,
J'irais pt'êt' plus aux champs !
— V'ià la beir mariée :
A va toujours aux champs.
Adieu, nos amourettes,
Adieu donc, pour longtemps !
Je voudrais être enceinte,
J'irais pt'êt' plus aux champs!
— Voilà la belle enceinte :
A va toujours aux champs.
Adieu, nos amourettes,
Adieu donc, pour longtemps !
J' voudrais être accouchée,
J'irais pt'êt' plus aux champs !
— V'ià la belle accouchée,
A va toujours aux champs.
Adieu, nos amourettes.
Adieu donc, pour longtemps !
Je voudrais être morte,
J'irais pt'êt' plus aux champs !
Voilà la belle morte :
Aile ira plus aux champs.
Adieu, nos amourettes.
Adieu donc, pour longtemps !

De quelle connaissance profonde du cœur humain, de quelle psychologie avertie fait preuve la chanson populaire. Elle ne faute pas de remarques sur l'inconstance et la versatilité féminines :

L'omour de lo Morionno
Pot pas dura toutxiour ;
E, qon lou tombour bat,
Odiu, belo, belo,
E, qan lou tombour bat,
Odiu, paure souldat !

(L'amour de la Marianne — ne peut pas durer toujours ; — Et quand le tambour bat, — Adieu belle, belle, — Et quand le tambour bat, — Adieu, pauvre soldat !)

(Bourrée d'Auvergne)

Le sentiment des filles
N'est pas bon de savoir :
Si vous venez la veille.
Diront qu'elles vous aiment ;
Le lendemain
Ne diront plus de même,
La, la !

(Auvergne)

Les filles sont comme la lune,
Sont sujettes au changement ;
Par devant vous font des promesses,
Par derrière s'en vont riant.

(Armagnac)

Les filles sont bien gentes,
C'est un vrai miel ;

Mais elles sont changeantes
Comme le ciel.
Ho ! l'amour, ha ! lon laire,
C'est un vrai miel ;
Ho ! l'amour, ha ! lon laire,
Ça vient du ciel !
(Normandie)

Tu, minyo qe festejas,
Qe vius enamorat,
Not fies de donzellas
Mira qe totas allas
Te poden enganyar.
(Toi, garçon qui courtises, — Qui vis énamouré, — Ne te fie aux jeunes filles : — Considère que toutes elles — Te peuvent engeigner.)
(Catalogne)

La volonté des filles,
Difficile à savoir :
"Venez ce soir,
Ell' diront qu'ell' vous aiment ;
Venez demain,
Ce n'sera plus de même !
(Nivernais)

En une chanson qui se dit un peu partout en France,l'amant, éloigné de sa belle, charge le rossignol d'un

« Bonjour, l'une, bonjour, l'autre,
Bonjour, belle que voilà,
C'est votre amant qui demande

Que vous ne l'oubliiez pas.
La violette double, double,
La violette doublera. »
« Quoi ! mon amant me demande
Que je ne l'oublie pas ?
j'en ai oublié tant d'autres,
J'oublierai bien celui-là !
La violette double, double,
La violette doublera. »

Les hommes attrapent aussi leur paquet pour leur donjuanisme et leur vantardise :

Oh ! que les filles sont donc folles
De s'attacher à ces garçons,
Aux garçons de ces montagnes
Qui s'en vont partout chantant :
L'amour n'est qu'un passe-temps !
— Tous les garçons sont des trompeurs,
Hélas ! ils sont bien tous les mêmes ;
Quand ils sont vers les filles :
Oh ! ma mie, je vous aime !
Tra la la la la la, Tra la la la la la!
Quand ils sont vers les filles ;
Oh ! ma mie, je vous aime !
Quand ils sont éloignés,
Ce ne sont plus les mêmes,
Tra la la la la la, Tra la la la la la !
(Franche-Comté)

Dans une chanson du Caorsin, le galant, qui a la promesse de coucher avec la fille, a le tort impardonnable de s'en vanter :

Lou galan s'in part d'aqi,
S'in ba fa'n tour per bile ;
Ne' trobo douys galans
Ande la lour mio.

E lour diget : « N'ay b'uno
May belo qe la tio,
Qe m'a fayt la proumeso
Q'ande yo coutxaïo ! »

(Le galant part de là, — S'en va faire un tour en ville ; — Il rencontre deux galants — Avec leur mie, — Et il leur dit : « J'en ai bien une — Plus belle que la tienne,— Qui m'a fait la promesse — Qu'avec moi elle coucherait !»)

Par fortune, la belle oit ces propos malsonnants. Aussi, lorsque le drille s'en vient, dans la nuit, gratter à sa porte, il est accueilli de singulière façon par la fille qui garde la porte barrée :

« Pouios txala, pouios tourra,
Pouios mouri de malo ratxo,
Se tu mourios d'aqelo mort,
Aylas ! q'uno txoio
Qe resauprio moun cor ! »

(« Tu pourrais te geler, tu pourrais te glacer, — Tu pourrais mourir de maie rage, — Si tu mourais de cette mort, — Ah ! quelle joie — Que recevrait mon cœur ! »)

Iré et confus, le galant porte ses plaintes au rossignol qui lui baille cette honnête leçon :

« Tout galan qe fa l'amour,
Nou'n diu re dire ;
L'amour se diu fa escoundimen,

Qe digun al mounde
Y fasqe moumen ! »
(« Tout galant qui fait l'amour, — N'en doit rien dire ; — L'amour se doit faire secrètement, — Que personne au monde — N'y prenne garde ! »)

Une chanson de France est tout entière dédiée aux fallaces et à la suffisance des garçons :

Les hommes sont trompeurs,
La chose est bien certaine ;
Sont-ils auprès de vous :
Mam'selle, je vous aime ! —
En sont-ils éloignés,
Ne disent plus de même ;
Rencontr't-ils leurs amis :
Connais-tu mam'sell' telle ?
Rencontr't-ils leurs amis :
Connais-tu mamsell' telle ?
Ell' croit de bonne foi
Qu'je suis amoureux d'elle !

De quelle pénétration aiguë des divers aspects de l'amour et des mobiles de celui-ci, fait encore preuve la poésie populaire; comme les peintures à ce propos sont saisissantes de réalité et d'intensité :

« Ami, mon bel ami,
Tu ne me parles guère :
T'aimerais mieux
La fill' d'un riche marchand
Qui porterait
De l'or et des diamants ! »
— « J'aimerais mieux ma mie

Tout' nue dans sa chemise
Qu'avec sa dot
La fill' d'un riche marchand
Qui porterait De l'or et des diamants ! »
(Nivernais)

En Limousin, à l'amoureux qui menace de la quitter, la fille répond par ces paroles terribles :

Galant, si lu t'en vas,
Tu t'en repentiras
Le temps que tu vivras !

Elle sent, elle sait que le garçon est profondément amoureux d'elle et que s'il veut la quitter, c'est par désespérance de ses coquetteries. S'il le fait, cependant, malheur à lui ! Son amour le ramènera vers la belle, elle le lui dit bien ;

Galant, tu reviendras...

mais il aura beau verser des larmes de sang, la femme, blessée dans sa vanité, sera implacable, ne pardonnera jamais.

Tu m'aimais :
Je sais cela.
Tu ne m'aimes plus :
Je sais cela.
Mais l'oubli, l'oubli :
Je ne sais pas encore cela !
(Alsace)

Dans une chanson du Vivarais, l'amant, sincèrement désolé, va pleurer sur la tombe de sa mie. Mais la pauvre morte sait bien que les chagrins ne peuvent être éternels, que la Vie et l'Amour continuent, de

mentre que les morts restent morts, et elle dit au galant ces paroles vraiment admirables de tout biais :

Ma bouche est plein' de terre,
La tienne est plein' d'amour !...

La fille à laquelle son père veut bailler une maison, sous la condition expresse qu'elle n'aura oncques d'amour, tient pareil marché pour pure duperie :

« Ma fille, promettez-moi donc,
Ah ! ah ! p'tit bonnet tout rond,
De ne jamais prendre garçon,
P'tit bonnet, p'tit bonnet,
Ptit bonnet tout rond,
Ah ! ah ! p'tit, p'tit bonnet,
Ah ! ah ! p'tit bonnet tout rond ! »
— « J'aimerais mieux que la maison
Ah ! ah ! p'tit bonnet tout rond,
Fût tout en cendre et en charbon,
P'tit, p'tit bonnet,
P'tit bonnet tout rond,
Ah ! ah ! p'tit, p'tit bonnet,
Ah ! ah ! p'tit bonnet tout rond ! »

(Franche-Comté)

« La femm' que vous prenez
Est-elle bien jolie ?
O beau rossignolet,
La femm' que vous prenez
Est-elle bien jolie ? »
« Pas si jolie que vous.
Mais elle est bien plus riche !
O beau rossignolet,
Pas si jolie que vous.

Mais elle est bien plus riche ! »

Dans la version normande d'une chanson très répandue, à la belle de qui il a pris le cœur, le matelot dit, pour la consoler :

« Ne pleurez pas, la belle,
Et je vous le rendrai.
Et je vous le rendrai,
Sur le bord de l'île,
Et je vous le rendrai
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau. »
— « Ça se rend pas, dit-elle,
Comm' de l'argent prêté,
Comm' de l'argent prêté,
Sur le bord de l'île,
Comm' de l'argent prêté.
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du vaisseau ! »

Dans une chanson de France, qui se trouve un peu dans toutes les provinces, le faraud, après avoir consulté le rossignol, s'en va trouver hardiment une fille qui ne lui déplaît pas et à laquelle il a des raisons de croire qu'il ne déplaît pas ; il appoind même à la leçon du rossignol et ajoute de biais fort galant ;

« Je cueillerai les pommes,
Les pommes de reinette
Qui sont dans ton jardin ;
Permets-moi donc, la belle,
Que j'y mette la main ! »
— « Jamais je permettrai

Que vous touchiez mes pommes ;
Apportez-moi la lune,
Le soleil à la main.
Vous toucherez les pommes
Qui sont dans mon jardin ! »

Notez que c'était une feinte ; la fille eût été bien désolée d'être étrangée de son galant pour une entreprise aussi difficile et lointaine. Mais comme l'autre répond :

« La lune elle est trop haute,
Le soleil est trop loin,
Avant que je l'apporte
Tu changeras d'amant ! »

elle constate en cela le manque de profondeur du soi-disant amour de l'amant et l'accuse d'être un volage et un trompeur.
On sait bien, qu'en réalité, la seule préoccupation sérieuse des bachelettes ne peut être que l'amour, et la chanson du Lauraguais le dit :

Qan y a très filhos
Al pe d'uno crous,
Pregoun la Bierjeto
Q'y balh' un espous.

(Quand il y a trois filles — Au pied d'une croix, — Elles prient la vierge — Qu'elle leur baille un époux.)

Un coup, un sieur se promenait dans un vallon. Il fit rencontre d'une bergerette qui lui parut une enfant ; aussi, sans penser à mal, il lui demande à qui étaient les moutons ? Mais la futée, à qui le beau sire faisait impression, lui répart gentiment :

« Lous moutous soun del mestre,
Inpuniintalicou,
L'y fa de poutous,
Lous moutous soun del mestre,
La pastouro es à bous ! »
(Les moutons sont au maître, — Inpuntintalicou, — Lui fait des baisers, — Les moutons sont au maître, — La pastoure est à vous !)

Un petit surpris par cet aveu tout de go, à la fois naïf et hardi, le cavalier observe à la bergerette qu'elle semble un peu jeune. Mais il n'y a pas d'âge pour l'amour, du moment qu'on est apte à l'éprouver, ceci ressort de la réponse de la fillette :

« Mousu, per moun txouyne atxe,
Inpuntintalicou,
Ly fa de p"Utous,
Mousu, per moun txouyne atxe,
Me refuzaïas bous ?
(« Monsieur, pour mon jeune âge, — Inpuntintalicou, — Lui fait des baisers, — Monsieur, pour mon jeune âge, — Me refuseriez-vous ?)

« L'erbo del prat es courto,
Inpuntintalicou,
L'y fa de poutous,
L'erbn del prat es courto,
Proufiio netx e txour.
(« L'herbe du pré est courte, — Inpuntintalicou, — Lui fait des baisers, — L'herbe du pré est courte, — Elle profite nuit et jour.)

« Atal tan las filhetos,
Inpuntintalicou,

L'y la de poutous,
Atal fan las filhetos.
Creyson in fan l'amour ! »
(« Ainsi font les fillettes, — Inpuntintalicou, — Lui fait des baisers, — Ainsi font les fillettes, — Elles croissent en faisant l'amour ! »)

Une chanson de France, dont on trouve des versions dans moultes provinces, nous conte que trois filles étaient à baller dans un pré. Survint un pastoureau qui, charmé, saisit la plus jeune pour l'embrasser. La jouvencelle se débat et ses compagnes viennent à la rescousse. Intimidé, le nigaud lâche la bachelette ; lors, les filles se gaussent de lui :

Nous nous écriâmes :
Ah ! le sot berger !
Quand on tient l'anguille,
Il faut la manger.
Dans le pré, mes compagnes,
Qu'il fait bon danser !
Quand on tient l'anguille.
Il faut la manger ;
Quand on tient les filles,
Faut les embrasser.
Dans le pré, mes compagnes,
Qu'il fait bon danser !

En bien des provinces on trouve des chansons dont la base est une idée similaire de celle de ce dernier couplet. Dans le Caorsin, il y a au moins trois chansons sur des thèmes de ce biais. Marguerite a la terreur de traverser le bois :

Comment je passerai le bois,
Moi que je suis jolie ?

Elle trouve un garçon bénévole qui l'accompagnera. Pour l'écarter d'elle, elle se fait passer pour la fille du bourreau, objet de répulsion dans l'ancien temps. Comme la poésie populaire a perçu avec acuité les deux sentiments contrepointés dans le cœur de la fille. En sa pudeur de vierge, elle désire sincèrement que son honneur soit sauf ; mais elle est pairement offensée sincèrement que son compagnon ne profite pas de la solitude où ils se trouvent, pour se livrer à quelque tentative galante :

Quand ell'fut au milieu du bois,
La belle se mit à rire :
« Belle, de quoi riez-vous tant,
Qu'avez-vous tant à rire r »
— « Je ris de toi, je ris de moi,
Je ris de ta bêtise,
Sommes-nous au milieu du bois,
Sommes-nous à la rive ? »

Le sot ne saisit pas. Ce n'est qu'une fois, fors le bois, ores que Marguerite s'est fait connaître pour la fille d'un seigneur, qu'il chevit par comprendre. Trop tard !

« Revenez vite dans le bois,
Marguerite, ma mie ».
— Il fallait plumer la perdrix
Du temps qu'elle était prise ! »

Un autre garçon n'est point aussi nice auprès de sa mie :

Tout en la regardant,
L'embrasse tendrement :
« Bel’, si je te tenais,
Dedans le bois seulette,
Je te ferais changer
De couleur, ma brunette ! »

Piquée, la jeune fille afie qu'elle n'a pas peur et qu'elle ira bien au bois avec lui, sans rien redouter. Mais le gaillard tient parole ; en plein bois, l'imprudente est à la merci du galant ; la belle se voit perdue,à l'instant d'être proprement dévirginisée, lorsqu'elle a une inspiration.

« Franc chevalier, arrête ;
Si mon père n'a trois chevaux,
Le roi n'en a pas de plus beaux.
Laisse-moi en aller
Je te les donnerai ! »

Cette belle promesse arrête l'impétuosité de l'amant ; il quitte se relever la fille. Ores qu'ils sont rendus chez elle,

La belle lui fait voir
Trois chevaux en peinture :
« Le bien de mon père n'est pas mien,
Mon cœur en gage m'appartient,
Retire-toi, coulhon. De moi tu n'auras rien ! »
— « Ah ! que je suis coulhon
D'avoir laissé aller ma mie :
J'ai fait comme le chien lévrier,
Qui tint le lièvre entre ses pieds ;
Croyant de le reprendre,
Il le laissa aller !

Une fillette, trop précoce et délurée, tient ce petit discours à sa mère :

« Mariez-moi, ma p'tite maman,
Je crois que c'est mon temps ;
Vous m'avez faite à quatorze ans,
Tridera la la, tridera la la,
Vous m'avez faite à quatorze ans,
Je veux en faire autant ! »

Comme la témeur de la maternité, qui constitue les trois quarts de la vertu des filles, n'est pas pour arrêter pareille petite personne aussi décidée, elle profite d'une nuit où son père doit être absent, pour prévenir un galant, qui n'a garde de faillir au rendez-vous. La petite, toujours avec autretelle crânerie :

« Mon cher amant, déshabille-toi,
Dans mon lit coucheras ! »

On s'attendait à autre chose : mais, aussi extraordinaire que cela paraisse, le galant, au lieu de faire l'amour, s'endort auprès de la fillette confuse et irée. La nuit s'écoule, l'aube vient, le galant se réveille, ainsi c'est l'heure de partir :

Mais quand vient la pointe du jour,
Le galant lui a dit : « Bonjour ! »
— « Je m'en fouts bien de tes bonjours,
Tu n'as pas mes amours ! »
— « Si j'ai manqué à mon devoir,
Je reviendrai ce soir ! »
— « Je m'en fouts bien de tes : ce soir.
Tu n'as pas de savoir ! »

Il est aussi de fort beaux cris d'amour dans la poésie populaire :

Ah ! soleil, fonds les rochers !
Ah ! lune, bois les rivières !
Que je puisse regarder
Mon amant qui est derrière !

L'impatience des amants, qui espèrent avec fièvre l'heure où la disparition de la lune aviera l'obscurité favorable, n'est-elle point fortunément retrayte :

O lune, méchante lune,
Tu n'es encore que là !
Je te croyais à quatre heures,
Â la minuit tu n'es pas !
Si j'avais mon arbalète.
Je te jetterais à bas !

Encore à citer la chanson, populaire dans toute l'Occitanie :

Aqelos mountanhos
Qe tan autos soun,
M'inpatxon de beyre
Mas amous oun soun !

(Ces montagnes — Qui si hautes sont — M'empêchent de voir — Où sont mes amours !)

Aqelos mountanhos
Qe sabaysaran,
Mas amous, pecayre !
Se raproutxaran !

(Ces montagnes — S'abaisseront, — Mes amours, pecayré ! — Se rapprocheront !)

Quelle observation, quelle connaissance de la vie on trouve dans la poésie populaire. Voici plusieurs chansons du Caorsin :

Filhetos qe ses à marida.
Nou dibrias pas bous tan triga ;
Qan maridados ne sares.
N'anires pas ounte bouldres...

(Fillettes, qui êtes à marier, — Vous ne devriez pas tant vous presser ; — Quand mariées vous serez, — Vous n'irez pas où vous voudrez...)

Al cap de nau mezes, un an,
Uno pitxouno o un efan :
L'efan sara plourayre ;
Touto la netx, bressin, bressan,
Belo, droumires gayre !

(Au chef de neuf mois, un an — Une petite ou un garçon : — L'enfant sera pleureur ; - Toute la nuit, berçant, berçant, — Belle, vous ne dormirez guère !)

Sire le roi a été séduit par la beauté de la marquise ; avec calme et autorité il annonce au mari de celle-ci, qu'il lui plaît de coucher avec sa femme.

« Sire, vous avez tout pouvoir,
Pouvoir, toute puissance ;
Mais si vous n'étiez pas le roi.
J'en tirerais vengeance ! »
— « Mon bon marquis, console-toi,
Tu auras ta récompense,
Je te ferai grand maréchal.
Grand maréchal de France ! »
— Txano, in te remaridan

Crezios dese countento ;
Eres mestreso à toun oustal
E douma siras sirbento ;
Te caldra, O lou bastou anira,
Ese oubediento !
(Jeanne, en te remariant, — Tu croyais être heureuse ; — Tu étais maîtresse dans ta maison — Et demain tu seras servante ; — Te faudra, — ou le bâton jouera, — Être obéissante !)
Se toutis lous coucuts
Boulabon per layre,
Barraïon lou sel,
Beyrian plus l'esclayre !
(Si tous les cocus — Volaient par l'air — Ils fermeraient le ciel, — On ne verrait plus la clarté !)

Ils sont nombreux, les pauvres vieux, qui, à pair le suivant, reçoivent, de l'étrangère entrée dans la maison, plus de brusques paroles et de mauvais procédés que d'égards et de bons soins :
Per apendre de pati
Ne cal prene noro [bis)
Ye,
Ne cal prene noro !
(Pour apprendre à souffrir, — Il faut prendre belle-fille, — Yè, — Il faut prendre belle-fille !)
Les invités de la mariée chantent :
Piuselo la menan,
Piuselo la menan !
(Pucelle nous la menons, — Pucelle nous la menons !)

Comme il est toujours aventureux d'afier en pareille matière, les invités du marié ripostent par cette prudente réserve :

Beleu ! (Peut-être !)

Voici de judicieuses maximes :

Las poumos maduros,
Las cal amasa ;
Las filhos piuselos,
Las cal marida !

(Les pommes mûres — Les faut amasser ; — Les filles pucelles — Les faut marier !)

On rencontre, dans diverses provinces d'Occitanie, la chanson suivante. La mère et la fille, en moissonnant le blé, trouvèrent sous une javelle, un goujat, c'est-à-dire un jeune homme. La mère qui connaît la vie, revendique la possession par moitié du garçon ; c'était raisonnable. Mais la jeune fille ne veut rien entendre et l'on porte la jurge devant le juge. Celui-ci déclare que l'affaire sera vitement jugée :

Lou blad à la mayre,
Lou goutxat à la filho.

(Le blé à la mère, — Le goujat à la fille.)

La mère estime, à droit, que c'est bien mal jugé et que c'est là un méchant juge :

Ma filho, qes txoubo,
Aurio pla prou troubat,
Pecayre, Ma filho q'es txoubo
Aurio pla prou troubat.
(Ma fille, qui est jeune,— Aurait bien assez trouvé).
May yo qe souy bielho.

Ne troubaray plus cap,
Pecayre, May yo qe souy bielho,
Ne troubaray plus cap !:
(Mais moi qui suis vieille, — Je n'en trouverai plus aucun !)
Dès le mariage accompli, les conditions mutuent :
« Oh ! qu'avez-vous, ma douce amie.
Que vous avez le cœur si triste ? »
— « Galant, je voudrais m'en aller
Dans le château de mon cher père,
Pour y soigner ma bonne mère ».
— « Chez ton père tu n'iras point.
Hier soir tu étais la maîtresse.
Mais aujourd'hui je suis le maître ! »
(Vendée)
Un beau chasseur a serré d'un peu trop près Jeannette ; en guerdon il lui baille un louis d'or. Jeannette était bien jeunette, mais en sa qualité de fille, elle n'en était pas moins adroite et malicieuse :
Jeannette de courir
Aussitôt vers sa mère :
« Pour m'embrasser
Un beau monsieur voulait
Me donner une pièce
Qui tout d'or reluisait. »
« Que tu es sotte, enfant,
Fallait toujours la prendre ! »
— « La voilà dans Ma tâcherette[26], maman ;
Allons vite à la foire,
Acheter des rubans ! »(Franche-Comté)

[26] Pochette

Entre vous tous, gens de la ville,
Ah ! ne vous estimez pas tant,
Vous nous traitez tous d'imbéciles,
Nous pourrions vous en dire autant,
Ah ! ne vous zist', zist', zeste,
Ah ! ne vous estimez pas tant !

(Bretagne)

Courounats la nobi,
La soue may,
Couronnats la nobi
Dab un gran gay ;
Dab un gran gay
E gran doulou,
Courounats la nobi
Q'et-se he aunou !

(Couronnez la mariée, — La sienne mère, — Couronnez la mariée — Avec grande joie ; — Avec grande joie — Et grande douleur, — Couronnez la mariée — Qui vous fait honneur !)

Voici qui prouve une intelligente et aimable philosophie :

« Jean, prends garde à toi,
On va te couper l'herbe (bis)
Sous le pied.
Te prendre ta maîtresse,
Dondaine,
L'amour qui nous mène,
Dondon ! »

— « Laisse-la couper.
Repoussera plus belle, (bis)
Pourquoi donc
Je me mettrais en peine ?
Dondaine
L'amour qui nous mène, Dondon ! »
(Nivernais)

En Auvergne, les domestiques, qui changent de maître à la Saint-Jean, chantent :

Le souorto siasco bouno,
Belo, lo, le,
E lo, lo, le,
May beleu pus maysanto,
Belo, lo, le !
(La vie sera bonne, — Mais peut-être plus mauvaise.)
E loy bartoy flouriso,
Belo, lo, le,
E lo, lo, le,
Loy mestres s'odousiso,
Belo, lo, le !
(Et les genêts fleurissent, — Les maîtres s'adoucissent.)
Qo duroro pas gayre
Belo, lo, lé,
E lo, lo. le,
Un mes o sin semonos,
Belo, lo, le !
(Ça ne durera guère, — Un mois ou cinq semaines.)

Amont, j'ai donné là une série de chansons exquises. Dans celles que je citais à d'autres points de vue, on a

pu trouver maints détails délicieux. Voulez-vous encore des choses charmantes ?
Le rossignol, dit une garce,

Chante pour ces filles
Qui n'ont point d'ami ;
Il chante point pour moi.
Car j'en ai un joli.
S"il ne vient point dimanche
Lundi j'irai le qu'ri !
— Beau pommier, beau pommier,
Qu'est si chargé de fleurs
Que mon cœur l'est d'amour,
Que mon cœur l'est d'amour,
Lon la,
Dansons la joliette,
Dansons-la sur l'herbette
N'y faut qu'un petit vent
Pour envoler ces fleurs.
N'y faut qu'un jeun' garçon
Pour y gagner mon cœur,
Lon la.
Dansons la joliette
Dansons-la sur l'herbette.

(Champagne)

La nouste nobi marche leuyé,
Semble l'iranye sus l'iranyé ! (bis)

(Notre mariée marche léger, — Elle semble la fleur sur l'oranger !)
(Béarn)

Elle était aussi droite
Que le jonc dans le pré.

Elle était aussi vermeille
Que la rose au rosier !
(Saintonge)

Avec quelle délicatesse est exprimé le soupçon jaloux, dans cette aubade de mai provençale :

Vous representi la viuleto :
Sias din moun couer touto souleto ;
May per you sarie doulourous
Se din vouestro couer n'y avie dous !

(Je vous présente la violette : — Vous êtes dans mon cœur toute seule ; —Mais pour moi il serait douloureux — Si dans votre cœur nous étions deux !)

Las carreros diuyon flouri,
Tan belo nobio ba sourti ;
Diuyon flouri, diuyon grana,
Tan belo nobio ba pasa !

(Les rues devraient fleurir, — Tant belle mariée va sortir ; — Elles devraient fleurir, elles devraient grener, — Tant belle mariée va passer !)
(Agenois)

« Dites-moi si je suis belle,
C'est ce que mon cœur aime,
Ou si mon miroir me ment ?
C'est ce que mon cœur aime tant ! »
— « Vous êtes un peu brunette,
C'est ce que mon cœur aime,
Mais cela vous avait tant.
C'est ce que mon cœur aime tant ! »
(Bretagne)

Une fille a été mariée contre son gré à un époux vieux et grognon, qui exige qu'elle se lève au point du iour :

Oh ! la Nanette elle se lève,
Mais chez son père elle s'en va.
Le long de son chemin rencontre
Son cher amant du temps passé
Qui l'avait tant aimée.
Il lui dit : « Eh ! bonjour, Nanette,
Où vas-tu donc, bell', si matin ? »
— « Je cherche à vendr' mon cœur volage,
Je vous le donne pour cinq sous,
Galant, le voulez-vous ? »
Il lui prend les mains dans les siennes.
Il l'embrasse bien tendrement
En lui disant : « O ma Nanette,
Ton cher amant du temps passé
Veut faire le marché ! »
— Elle aura les joues roses
Comm' une feuille de rose,
Elle aura les joues roses
Comme une feuille,
Taladenette,
Comme une feuille,
Lon la, ladenette,
Comme un' feuille de rose !
Et puis les yeux brillants
Comme les étoil' du temps,
Et puis les yeux brillants
Comm' les étoiles,
Taladenette,
Comm' les étoiles
Lon la, ladenette,

Comm' les étoil' du temps !

(Nivernais)

Encore du Nivernais, cette version d'une chanson qu'on trouve en Picardie et dans les Flandres :

Le bon Dieu s'habille en pauvre,
L'aumône va demander, (bis)

Il est brutalement rabroué par un riche, mais sa femme a merci du mendis :

Quand il a mangé la soupe,
Le pauvre veut s'en aller, {bis)
« Restez, oh ! restez, le pauvre,
Un lit j'ai pour vous coucher. » (bis)
Quand elle entre dans la chambre.
Voit la chambr' tout éclairée.
«Oh ! dites-moi donc, le pauvre,
Est-c' la lune qui paraît ? »
« Non, madam' ce sont des anges
Que vous voyez voltiger ! »
— Be s'en ba la nobi
Sou camin pie,
Semble l'arrose
De l'arrouze !
(Bien s'en va la mariée — Sur le chemin plainier —
Elle semble la rose — Du rosier !)
Sa may plante briuletes,
Sa may plante briuletes,
E rozes muscadetes
Au cap dou leyt :
Nobi, s'as droumit soulete,
Sera pas d'aneyt !

(Sa mère plante violettes, — Sa mère plante violettes — Et roses musquées — A la tête du lit : — Mariée, si tu as dormi seulette, — Ce ne sera pas de cette nuit !)
(Landes)

Si la belle s'est endormie
Entre les bras de son amant,
De son amant qui la regarde,
Son cœur charmé, ses yeux brillants.

« Que les étoiles sont grandes,
Quand elles sont au firmament
Mais les beaux yeux de ma maîtresse
Sont bien encore plus charmants ! »
(Velay)

N'y a rien d'aussi charmant
Que la bergère aux champs ;
Quand il tomb' d' la pluie,
A d'mande du beau temps :
Voilà comm' la bergère
Aime à passer le temps.
Eh ! gai, mon berger,
Ho ! ho ! mon valet,
Et tideri lon lère,
Lon lère, lon lère,
Et tideri lon lère
Lon lère, lon la !
Son amant va la voir
Le matin et le soir :
« Réveillez-vous, bergère,
Bergèr', réveillez-vous,

Menez vos moutons paître,
Le soleil luit partout.
Eh ! gai, etc.
Quand la bergère entend
La voix de son galant,
Ell' prend sa corselette
Et son beau jupon blanc,
Ell' va ouvrir la porte
A son fidèle amant.
« Beau berger, mon ami,
De quoi vivrons-nous »
— « Les moutons vivent d'herbe,
Les papillons de fleurs ;
Tous les deux, mignonnette,
Nous vivrons de langueurs ! »

(Vendée)

Che you chabioy boula [bis)
Coumo la perdri grijo,
Lan la, lan la,
Coumo la perdri grijo,
Doun, doun.

(Si moi je savais voler — Comme la perdrix grise— Lan la, lan la, — Comme la perdrix grise, — Don don.)

Men anioy pauja (bis)
A l'porto de mo mio,
Lan la, lan la,
A l'porto de mo mio,
Doun, doun.

(Je m'en irais poser — A la porte de ma mie, — Lan la, lan la, — A la porte de ma mie, — Don don.)

Le rossignol m'a dit
Que vous aimiez les roses.
Que vous aimiez les roses
Cueillies dès le matin :
Les miennes sont écloses
Dedans mon beau jardin !

(Périgord)

Le galant parle d'amour avec sa mie, mais l'aube vient, annoncée par la calandre ; le charme de la chanson remembre les albas des troubadours :

Ay ! no cantes pas tan ait,
Calandria amorosa.
No fases penar'l meu cor,
No déclares tal' cosa :
Lo dia s'en v'à venir,
Ja se qe me cal fujir,
Qe la gent nom troben
Amba vos. galant' minyona !

(Ah ! ne chante pas si haut, — Calandre amoureuse, — Ne fais pas souffrir mon cœur, — N'annonce pas telle chose : — Le jour s'en va venir, — Je sais qu'il me faut fuir, — Pour que les gens ne me trouvent — Avec vous, gente mignonne !)

Alteta n'es corn un siprer,
Molt ben fêta de sintura,
Mi pareix qe'ls anjels hant fei
Lo cos ben dret,
Lo cos d'sqeixa criatura !

(Haute elle est comme un cyprès, — Moult bien faite de ceinture, — Il me paraît que les anges ont fait — Le corps bien droit, — Le corps de cette créature !)

En lo peu del ginjolero
Hi ha una font d'aygua viva.
(Au pied du jujubier — Il y a une fontaine d'eau vive.)
Y à la vora de la font
S'hi ombrejava una nina,
(Et au bord de la fontaine — S'ombrageait une jeune fille.)
De tant bonica qe n'era
La fuenta ne relluhia.
(De si jolie qu'elle était — La fontaine en resplendissait.)
(Catalogne)

Y a-t-il un arbre en las fouras
Que passe par d'su les chagnes,
Ceum' les vargnes et les fragnes
Pasont l'aronde et les garas.
— Allez-vous-en, gens de la noce,
Allez-vous-en chacun cheu vous ;
Si la mariée al é malade,
J'ia guarirons ben sans vous.
(Bourbonnais)

Sur des airs de bourrée :
Enqera n'es pas jour,
Q'ey la luna qe raia,
Enqera n'es pas jour,
Qu'ey la luna d'amour;
Qu'ey la luna d'amour
Que raia, qe raia,
Qu'ey la luna d'amour

Que raia toujour !
(Encore n'est pas jour, — C'est la lune qui rayonne, — Encore n'est pas jour, — C'est la lune d'amour ; — C'est la lune d'amour — Qui rayonne, qui rayonne, — C'est la lune d'amour — Qui rayonne toujours !)
— Y a set an q'ieu t'ayme,
Q'ieu te fau la cour ;
Te trobe poulida
May qe'l proumie jour !
(Il y a sept ans que je t'aime ; — Que je te fais la cour ; — Je te trouve jolie — Plus que le premier jour !)
(Limousin)

Cette chanson française se chante, avec de légères variantes, en des provinces bien diverses, notamment en Picardie, Velay, Franche-Comté, Poitou et Savoie :

La belle est au jardin d'amour,
Voilà un mois ou six semaines,
Son père la cherche partout
Et son amant est bien en peine.
« Berger, berger, n'as-tu pas vu,
N'as-tu pas vu la beauté même ? »
— « Comment est-elle donc vêtue,
Est-elle en soie, est-elle en laine? »
« Elle est vêtue en satin blanc
Et dans ses mains blanches mitaines,
Ses cheveux qui flottent au vent
Ont une odeur de marjolaine. »
« Elle est là-bas, dans ces vallons,
Assise au bord d'une fontaine ;
Dans ses mains tient un bel oiseau

A qui la bell' conte sa peine. »
« Petit oiseau, tu es heureux
D'être ainsi auprès de ma belle ;
Et moi qui suis son amoureux,
Je ne puis pas m'approcher d'elle !
« Peut-on être auprès du rosier
Sans en pouvoir cueillir la rose ? »
— «- Cueillez-la, si vous le voulez.
Car c'est pour vous qu'elle est éclose ! »

En Comté, la fille traitée de vilaine par les trois discourtois capitaines qu'elle rencontre, leur répond :

Je ne suis pas si vilaine,
Avec mes sabots,
Puisque le fils du roi m'aime,
Avec mes sabots
Dondaine
Oh, oh, oh!
Avec mes sabots !
— Pimperline et Pimperlin
Sont allés au bois voisin ;
Les routes n'y sont plus vertes,
Les oiseaux sont envolés.
Sans couteau et sans fourchette
Le gros loup va bien souper !
— Voici le printemps,
La saison nouvelle.
Où tout beau garçon
Change de maîtresse,
Bon, bon.
Si l'amour vous gêne.
Moi non !

Où tout beau garçon
Change de maîtresse ;
Moi j'changerai pas,
La mienne est trop belle,
Bon, bon,
Si l'amour vous gêne.
Moi non !
— Je me suis mise en fenêtre
Voir si mon ami vient pas;
J'aperçus la claire lune :
Claire lune, Dieu te garde !
Et pensez-vous qu'il m'oublie ?
Eh, oh! la la!
Qu'il n'moublie pas !
J'aperçus la claire lune :
Claire lune, Dieu te garde !
Hélas ! que les nuits sont longues
Quand les amis n"y sont pas !
Et pensez-vous qu'il m'oublie ?
Eh, oh ! la la !
Qu'il n'moublie pas !
(Franche-Comté)

Version comtoise d'une chanson de France :
Derrièr' chez mon père,
Vole, mon cœur, vole,
Derrièr' chez mon père
Y a un pommier doux
Tout doux,
Eh iou,
Y a un pommier doux.

Trois jeunes princesses,
Vole, mon cœur, vole,
Trois jeunes princesses
Sont assis' dessous
Tout doux, etc.

« Sœurs, dit la plus jeune.
Vole, mon cœur, vole,
Sœurs, dit la plus jeune,
Je crois qu'il fait jour. »

« Sœurs, dit la seconde,
Vole, mon cœur, vole,
Sœurs, dit la seconde,
J'entends le tambour. »

« Sœurs, dit la troisième.
Vole, mon cœur, vole,
Sœurs, dit la troisième,
Ce sont nos amours

« Qui vont à la guerre.
Vole, mon cœur, vole,
Qui vont à la guerre,
Combattre pour nous.

« S'ils gagnent bataille,
Vole, mon cœur, vole,
S'ils gagnent bataille,
Auront nos amours. »

« Qu'ils perd' ou qu'ils gagnent.

Vole, mon cœur, vole,
Qu'ils perd" ou qu'ils gagnent.
Les auront toujours ! »

La chanson de la Mariée se trouve un peu partout en France. Balzac la cite avec admiration dans Pierrette. A l'ouïr, j'ai vu, dans des noces, les yeux de rudes paysans s'embuer de larmes :

Nous sommes venus, ce soir,
Du fond de nos villages
Vous faire compliment
De votre mariage
A monsieur votre époux
Aussi bien comme à vous !

Vous voilà donc liée.
Madame la mariée,
Vous voilà donc liée,
En venant d'épouser,
Avec un anneau d'or,
Qui conduit à la mort !

Vous n'irez plus au bal,
Madame la mariée,
Vous n'irez plus au bal.
Ni dans les assemblées ;
Vous gard'rez la maison
Pendant que nous irons !

Série de chansons du Caorsin :
Où l'enterrerons-nous.
Cette aimable brunette ?

Là-bas, sous ce grand arbre
Qui couvre le chemin
Où le rossignol chante.
Le soir et le matin !

— L'autre jour, en me promenant
Le long d'un joli bois charmant,
J'ai entendu la voix d'une bergère
Qu'elle chantait une chanson nouvelle.

Du plus loin qu'elle m'aperçut,
La bergère ne chanta plus.
« Chantez, chantez, mon aimable bergère,
Recommencez votre chanson nouvelle ! »

Une jeune fille morte s'adresse à son amant qui est venu pleurer sur sa tombe :

« Paubr'amourous,
Diu te counsole,
Diu te balhe soulatxomen ;
Car yo sou foro de mas penos
E tu dintres din lous tourmens !

(Pauvre amoureux, Dieu te console, — Dieu te baille soulagement ; — Car moi je suis hors de mes peines — Et toi tu entres dans les tourments !)

La bago d'or qe m'as balhado,
Al pitxou detx la troubaras :
In riren tu la y as boutado,
In souspiran la tiraras ! »

(La bague d'or que tu m'as baillée, — Au petit doigt tu la trouveras : — En riant tu la lui as boutée, — En soupirant tu la tireras ! »)

« Jardin d'amour,
Aimable solitude,
Toi qui languis
De me voir tous les jours,
Raconte-lui
Les tourments que j'endure,
Si je languis
C'est d'avoir trop d'amour. »

« Dans mon jardin
Y a 'ne claire fontaine
Environnée
De lauriers à l'entour ;
Allons-y donc,
Mon aimable maîtresse,
Nous y prendrons
Le plaisir de l'amour ! »

« Petit ruisseau,
Et vous, claire fontaine,
Qui coulez tant
La nuit comme le jour.
Apaisez-vous,
Un moment de silence,
C'est mon amant
Qui chante dans le bois ! »

« Mon cher amant.
Que veux-tu que j'y fasse ?
On me défend
Tous les jours de t'aimer ;
Un autre amant

Est venu à ta place.
Reviens-y, toi,
Tu seras le premier ! »

Dans ces vallons
Le rossignol y chante
Chaque matin
A la pointe du jour ;
Il nous disait
Dans son joli langage :
Les amoureux
Sont toujours malheureux !

Y a chez nous
Une haute montagne :
Où les amants
La montent si souvent :
En la montant
On prend beaucoup de peine ;
En descendant,
Mille soulagements !

Le mal d'amour
Est une maladie,
Le médecin
Ne peut pas la guérir
L'herbe du pré
Qu'elle est tant souveraine,
L'herbe du pré
Peut pas la soulager ! »

II y aurait bien d'autres exemples à citer, et encore bien des noëls populaires d'une naïveté ravissante ou d'inspiration charmante :
Les bergers, auxquels l'ange a raconté qu'il était un esprit sans corps et ne buvait ni ne mangeait, lui répondent :

San beure, ni san manja,
De qe faria vous per viure ?
Saï vendria pa tan barja,
Chi aia lou ventre deliure ;
Moun ami, San tan de nouvelos,
Leysa-nous diurmi !

(Sans boire, ni sans manger, — Comment feriez-vous pour vivre ? — Vous ne viendriez pas ici tant causer, — Si vous aviez le ventre vide ; — Mon ami, — Sans tant de nouvelles, — Laissez-nous dormir !)
(Velay)

Le noël suivant, aux bruits de fanfares, recorde d'abord, par son rythme, la cadence balancée des carillons :

Anan auzi las aubados,
Qe s'en benon de souna
Sus de troumpetos daurados,
Dizon qu'un Dalfi sara.
L'uno fa : Tarara
Tararero
Lintanpoun, laderitanpoun,
Et l'autro y fa lou respoun :
Tarara, tarara
Tararero,
Lintanpoun, laderitanpoun,

Noubel bengut, pissou poupoun !

(Allons ouïr les aubades, — Qui s'en viennent de sonner — Sur des trompettes dorées, — Elles disent qu'un Dauphin sera. — L'une fait : Tarara - Tararero, — Lintanpoun laderitanpoun, — Et l'autre lui fait le répons : — Tarara, tarara — Tararero — Lintampoun, laderitanpoun, — Nouveau venu, petit poupon)

(Caorsin)

Ce couplet est tiré d'un noël de la même province :

Quand furent entrés (bis)
Dedans cette étable,
Marie enfanta
Jésus tout aimable,
Dans un petit coin,
Marie, Marie
Dans un petit coin,
Sur la paille et le foin !

Et le fameux noël de *la Marche des Rois* :

De boun matin
Ay rescountrat lou trin
De très grans reys
Q'anabon in biatxe ;
De boun matin
Ay rescountrat lou trin
De très grans reys
Desus lou gran camin !

(De bon matin — J'ai rencontré le cortège — De trois grands rois — Qui allaient en voyage ; — De bon matin — J'ai rencontré le cortège — De trois grands rois — Dessus le grand chemin !)

qui n'est pas une production provençale, à pair ou le cuide, mais se trouve également en Limousin et en Caorsin. Il faudrait que l'on finît par comprendre que la Provence ne constitue pas le Midi, qu'il y a autre chose que la Provence dans le Midi : il est vrai que les Provençaux aident avec cure au maintien de cette abusion. A Moissac-en-Caorsin, le lundi de la Pentecôte, *la Marche des Rois* se joue encore, avec le fifre et le tambour, sur un rythme solennel, en une procession en barque sur le Tarn, pour la bénédiction de l'eau.

Il se faut borner ; je m'arrête. Pour définir, cette petite merveille, digne d'une anthologie, une chanson savoyarde :

Là-haut, sur la montagne,
Il y a un pré ;
Les perdrix et les cailles
Y vont chanter.
J'ai pris mon arbalète,
J'y suis allé ;
Croyant en tuer quatre,
J'ai tout manqué.
C'est le cœur de ma mie
Que j'ai blessé.
« Mie, ma douce mie,
Mal t'ai je fait ? »
« Un petit peu, pas guère ;
Si j'en mourais,
Un baiser de ta bouche
Me guérirait ! »

Voilà un aperçu de l'ancienne poésie populaire. Huy, le peuple lui préfère des rengaines imbéciles de café-

concert. Que faire à cela ? Rien. Envis toutes les tentatives, on ne rehaillera pas au peuple le goût, le sens des chansons populaires de l'ancien temps, parce que ce peuple, dont le fonds demeura à peu près autre tel durant cinq ou six siècles, a été radicalement muté par les conditions civilisatrices du XIXe siècle.

Les vieilles chansons ne seront oncques plus populaires ; elles sont irrémédiablement perdues chez le peuple. Certes, les lettrés les goûteront toujours ; mais elles ne seront plus, en même temps, vivantes dans le peuple, ainsi qu'autrefois, ores qu'elles n'étaient pas populairement abolies. Dans les recueils, elles se trouveront embaumées pairement en des reliquaires. Ainsi, pour ceux qui les exhumeront un moment, leur parfum délicieux du passé n'ira pas sans une pénétrante mélancolie, par la sensation que tout cela n'est plus.

Il y aura toujours une vie provinciale, des caractéristiques locales ou régionales : qu'on le veuille ou non. C'est pourquoi il ne faut avoir mie essoine au sujet du régionalisme ; mais ce sera une existence autre. Elle aviera au peuple une âme différente de l'âme séculaire, charmante et naïve, de nos aïeux. Et c'est de cela que les traditionnistes ne sauraient se consoler.

DU MEME AUTEUR

Pensées d'un Homme de Treize Ans 1890 (Épuisé).

Pensées d'un Homme de Treize Ans, 2ème édition. Paris, Lechevalier 1894 (épuisé). Œuvre d'adolescence, hautement confirmée par l'homme actuel, pour l'agrément des hypocrites, des jaloux et des imbéciles.

Un Génie Méconnu. Numa Boudet. Paris, Société Libre d'Édition des Gens de Lettres 1899 (Épuisé).

Le 71e Trainglaux, étude de mœurs militaires. Paris, Edition de La Tradition (Épuisé), 1er édition, décembre 1904. 2ème édition, 1905.